

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Partir avant le jour

Julien Green

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JULIEN GREEN

Partir
avant
le jour

Grasset

JULIEN GREEN

PARTIR
AVANT LE JOUR

BERNARD GRASSET ÉDITEUR
61 , RUE DES SAINTS-PÈRES,
PARIS VIe

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, LE SOIXANTE-QUATRIÈME DE LA NOUVELLE SÉRIE DES CAHIERS VERTS, MILLE CINQ CENT QUATRE VINGT-NEUF EXEMPLAIRES DE LUXE, A SAVOIR : CINQUANTE-SEPT EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DE MONTVAL, NUMÉROTÉS MONTVAL 1 A 40 ET MONTVAL I A XVII ; CENT SOIXANTE-SEPT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL 1 A 150 ET VÉLIN PUR FIL I A XVII ET MILLE TROIS CENT SOIXANTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR ALFA MOUSSE DES PAPETERIES NAVARRE, NUMÉROTÉS ALFA 1 A 1350 , ET ALFA I A XV, PLUS DEUX CENTS EXEMPLAIRES SUR ALFA MOUSSE, HORS COMMERCE RÉSERVÉS A LA PRESSE, NUMÉROTÉS S. P. 1 A S. P. 200. L'ENSEMBLE DE CES TIRAGES CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays y compris la Russie.
© 1963, by Éditions Bernard Grasset.*

La famille de Julien Green est américaine, originaire des Etats du Sud. Son père est né en Virginie et sa mère à Savannah, en Géorgie. Comme on le sait, la ruine du Sud devint presque totale pendant de longues années après la guerre de Sécession. Les parents de l'auteur vinrent s'établir en France, d'abord au Havre, puis à Paris où naquit Julien Green, benjamin d'une famille qui comptait déjà deux garçons (dont l'un mort en bas âge) et cinq filles. Il a été élevé comme un Français, mais retrouvant un peu de ce qu'il a appelé les pays lointains dans les appartements parisiens où il a passé son enfance et sa jeunesse.

Mémoires ? Confessions ? Autobiographie ? Aucun de ces termes ne convient à l'extraordinaire aventure où Julien Green nous entraîne aujourd'hui. Personne, peut-être, n'avait jusqu'à présent tenté d'explorer son enfance, aussi résolu à tout dire. Quel peuple de songes, de fantasmes, de désirs, agite le jeune garçon jusqu'à sa dix-septième année ? Quels dangers le menacent, quels gouffres côtoie-t-il ? Il y a dans *Partir avant le Jour* certaines des scènes les plus osées de la littérature française, sans que, toutefois, aucun mot ne puisse choquer qui que ce soit.

Le grand romancier de l'invisible qu'est Julien Green éclaire ici en visionnaire, la torche au poing, ce monde secret et terrible de l'enfance que chacun a dû traverser. L'émoi des rencontres au lycée, la violence des crises religieuses, les victoires déchirantes de la sensualité, rien n'est laissé dans l'oubli.

Pourtant, le livre fermé, il reste dans l'esprit du lecteur quelque chose de bien plus grand que le plaisir de la connaissance psychologique : il y reste l'émotion d'avoir participé au mystère de la genèse d'une vie. Le goût du clair-obscur qui le dispute à la passion de la vérité : cette contradiction ne définit-elle pas tout l'art de Julien Green ? Aussi bien, l'ayant portée ici jusqu'à ses extrêmes conséquences, l'auteur de *Léviathan* et de *Moïra* vient d'écrire son chef-d'oeuvre.

L'ENFANT EST LE PÈRE DE L'HOMME.

WORDSWORTH¹.

N'importe quoi...

Ecrire n'importe quoi est peut-être le meilleur moyen d'aborder les sujets qui comptent, d'aller au plus profond par le chemin le plus court. On dira tout uniment ce qui passe par la tête, au gré du souvenir. La mémoire nous livre tout en désordre, à tout moment du jour. On imitera ce désordre. Il n'y aura pas d'itinéraire précis dans l'exploration de notre passé, et c'est ainsi que je vois les choses aujourd'hui, 20 novembre 1959.

J'écris ceci vers la fin de l'après-midi. C'est le bon moment pour regarder par-dessus l'épaule et voir la journée, avant que la nuit ne vienne, parce que la nuit est un autre monde. Quand la lumière se sera retirée, les étoiles brilleront. Alors le ciel noir dira ce qu'il a à dire. Maintenant le soleil luit encore sur ma page et il me vient à l'esprit que mon premier souvenir est un souvenir de douleur physique. On me soigne et j'ai mal.

Vient ensuite le moment où je suis étendu sur les genoux de ma mère, nu et à plat ventre, nageant immobile vers la blancheur des rideaux à travers lesquels passe le jour. Je me sens heureux de ce bonheur confus que j'ai éprouvé tant de fois par la suite, alors qu'à la douleur dont j'ai parlé (était-ce avant ce jour-là, ou le même jour et quelques minutes auparavant ?) se sont mêlés de l'effroi et une sorte d'horreur.

Nous habitions alors une maison basse au fond d'un jardin que fermaient des grilles. Je crois bien qu'elle existe encore, au pied de la rue Raynouard. Dans le jardin se trouvait une tonnelle entourée d'arbustes, et si tout cela n'existe plus, j'aime mieux ne pas le savoir.

Nous étions pauvres. Les maisons qui bordaient le jardin étaient occupées par des gens qui ne semblaient pas plus riches que nous. Il y avait madame Soret, et il y avait aussi les Atalaya, famille espagnole dont les enfants jouaient avec mes sœurs. Parfois madame Atalaya se mettait à la fenêtre, et les mains sur la barre d'appui, renversée en arrière, elle donnait de la voix pour appeler son fils et sa fille : Jésus et

Aurore. Je crois l'entendre encore. Elle est là, à l'aube du siècle, et elle appelle de toutes ses forces :

— Héssous ! Aourrorra !

*

Ma mère me donnait parfois un sou pour aller m'acheter un gâteau dans une boulangerie qui se trouvait rue Raynouard, à côté de la blanchisserie de madame Soret où des blouses blanches pendues au plafond agitaient doucement leurs manches quand on ouvrait la porte.

Il y avait le jardin à franchir et quatre pas à faire dans la rue. J'arrivais tout essoufflé dans la boulangerie et disais ce que ma mère m'avait appris à dire dans son français d'étrangère : « Un sou cake. » On riait, on me donnait un sablé ou une galette bretonne. Je ne comprenais pas pourquoi on riait, mais je riais aussi.

Un peu plus loin, à la laiterie, j'excitais la gaieté de la patronne en chantant ce que chantait ma bonne, Jeanne Lepêcheur : « Par un soir de folie... » Ce sont les seules paroles que j'aie retenues. A peine savais-je parler. Jeanne Lepêcheur était jeune et peut-être jolie. En tout cas elle plaisait. Je crois qu'elle devait m'aimer beaucoup, j'ai encore dans l'oreille le son de sa voix à la fois douce et un peu sourde : « Allez, viens, Joujou. Viens, mon gros Joujou. » C'était ainsi qu'elle m'appelait et jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans le nom me resta. Aux beaux jours de la rue Raynouard, quand on me demandait mon nom, je répondais d'un trait : « Joujou Guitte. » Guitte, parce que je ne pouvais pas dire Green. On riait aux éclats et Jeanne m'emmenait par la main. « Allez, viens, Joujou. »

Elle portait autour du cou un ruban de satin rouge, et de son accent traînant de femme du peuple, elle fredonnait des airs où il était question de minuit. « Minuit, c'est l'heure du bandit. » J'écoutais avec inquiétude. Les paroles étaient obscures, mais il y avait dans la mélodie quelque chose de sinistre, surtout quand on entendait ça à la brune. J'aurais préféré que Jeanne me chantât autre chose, mais elle avait un goût prononcé pour le genre sombre qui n'excluait, du reste, ni les folles amours, ni le couplet tricolore. Son répertoire comportait des refrains sur l'Année Terrible, et sans savoir ce que c'était que l'Année Terrible, je me serrais contre cette femme qui *goula*it lugubrement dans le crépuscule. « Allez, viens », me disait-elle pour me rassurer, et nous allions parfois jusqu'à la Seine qui n'était pas loin.

On parlait à Jeanne, je le sais, j'en suis sûr. Des hommes lui parlaient, et à un mètre au-dessus de ma tête s'engageaient des

conversations à mi-voix. Je ne comprenais rien. La bouche entrouverte et mon éternel biscuit au poing, je regardais l'interlocuteur comme on regarde une tour, puis Jeanne me tirait par la main : « Allez, viens, Joujou ! » Je crois que si j'ai tant aimé les gens du peuple, c'est à cause d'elle. J'étais amoureux de Jeanne.

A la maison, mes parents et mes sœurs passaient et repassaient comme des ombres, entraient, sortaient, rentraient, parlaient dans une langue qui m'était inconnue. Je n'ai conservé d'eux aucun souvenir précis qui se rapporte à la rue Raynouard.

En septembre 1904, nous quittâmes la rue Raynouard pour aller vivre rue de Passy. Les grosses voitures de la Maison Bedel transportèrent jusqu'en haut de la rue de Boulainvilliers nos meubles bizarres qui faisaient l'étonnement de nos amis français. Au 93 de la rue de Passy, nous devions passer six années de bonheur traversées d'un certain nombre de nuits d'effroi dont je reparlerai. Me voilà dans ce décor dont pas un détail ne m'a fui, avec mes parents et leurs cinq filles. Mon frère Charles est en Amérique depuis longtemps. Ici, je suis le seul garçon, mais un garçon qui aurait six mères.

L'appartement n'est pas vaste et les portes s'ouvrent et se referment sans cesse. C'est mon premier souvenir de la rue de Passy. Il y a les filles qui entrent et qui sortent comme dans un jeu auquel je ne comprends rien, et la mère perpétuellement soucieuse à cause du linge qu'il faut laver ou du linge qui sèche, et des enfants qu'il faut peigner et des comptes qu'il faut faire.

Des quatre pièces qui donnent sur la rue, la chambre de Mary est la première. Elle est toujours en désordre, mais c'est un désordre établi et accepté une fois pour toutes, un désordre qui a sa rigueur et sa justification, Mary étant, en effet, l'aînée et une aînée fort indocile. Ses bigoudis s'étaient sur la cheminée et ses bas pendent sur le dossier des chaises. Sur son lit, les cartes qui lui servent à dire la bonne aventure et par terre le plateau de son petit déjeuner. Dans un carton à chapeau s'entassaient les programmes de toutes les pièces qu'elle a vues au théâtre. Elle nous domine tous, elle sort, elle connaît le monde...

*

Au milieu de l'appartement, il y avait la salle à manger avec la grande table carrée autour de laquelle les enfants faisaient leurs devoirs, dans le grand lac de lumière qu'épandait la suspension à gaz. Là, personne n'avait peur. Les pages des livres tournaient dans le silence et la bonne qui nous surveillait reniflait discrètement en ourlant du linge. C'était une Alsacienne rebondie qui s'appelait

Joséphine. Elle était rose de visage, volait un peu, mentait un peu et bégayait quand on la prenait en faute. Aux discours que lui tenait ma mère, qui voulait son bien, elle répondait mystérieusement : « Tsch ! » C'était son commentaire habituel. On pouvait l'interpréter comme on voulait. Approuvait-elle ? N'approuvait-elle pas ? Tsch ! Nous savions tous qu'elle avait des rendez-vous avec un sergent de ville nommé Arthur, au coin de la rue de Passy et de la rue de la Pompe, et qu'elle finit par l'épouser.

Le matin, elle me savonnait dans mon tub et cela prenait beaucoup de temps, car elle était lente. Un jour, ma mère parut tout à coup dans la salle de bains obscure.

— A partir de maintenant, c'est moi qui le laverai.

— Tsch !

Joséphine qui était à genoux devant moi se releva et quitta la pièce. Ma mère m'aimait plus que ses autres enfants, parce que j'étais le dernier, et elle veillait sur moi avec une tendresse soupçonneuse. Je ne la connaissais pas bien encore.

Mais je vais trop vite. Je n'ai pas parlé de cette salle de bains qui se trouvait dans la zone d'horreur, entre la chambre d'Anne où quelqu'un avait cru voir ce qui ressemblait fort à une tête coupée sur le haut de la petite armoire peinte en blanc, et la chambre d'Eléonore où se montrait parfois une femme sans visage. Le jour, rien de tout cela n'était sensible, mais aux approches de la nuit, la salle de bains devenait un carrefour d'épouvantes.

Il faut savoir que la chambre d'Anne donnait sur la rue de Passy, et même quand on avait éteint, la pièce demeurait éclairée par l'enseigne lumineuse du Cacao Bensdorp qui ornait la façade de l'épicerie avoisinante. Cette lueur jaune et trouble qui passait à travers les rideaux de tulle donnait à ce lieu un aspect mélancolique. Il y avait, dans le coin le plus éloigné de la fenêtre, un amoncellement d'ombre que même la lumière d'une bougie ne dissipait pas. D'une façon générale, cette vaillante petite flamme n'arrangeait rien, ne rassurait pas, faisait chavirer au plafond des pans d'obscurité qui s'abattaient en silence derrière les pas de l'enfant inquiet. On ne devait pas avoir peur. Maman avait dit qu'il n'y avait rien, mais il y avait quelque chose. Il y avait quelque chose dans la chambre d'Anne et dans la salle de bains, il y avait quelque chose dans la chambre d'Eléonore qui donnait sur le jardin du propriétaire, et il y avait quelque chose dans la chambre où je dormais avec mes parents.

L'appartement était comme une forêt avec des clairières. Rien à craindre dans la salle à manger, rien dans la chambre de Mary, rien non plus dans la cuisine. Tout semblait venir, hélas, de la chambre où je passais le plus clair de mon temps ; je grandis là, je me formai de quatre à dix ans entre ces murs. La pièce était grande, carrée,

tranquille. Lorsqu'on y entrait par la porte de l'antichambre, on avait devant soi la fenêtre par laquelle se voyaient les marronniers de M. Cassagnade, notre propriétaire. A droite, la cheminée surmontée d'une glace. A gauche, le grand lit de cuivre de mes parents, puis la porte qui s'ouvrait sur la chambre d'Eléonore, et à droite de cette porte, dans un coin, mon petit lit de fer. Ce décor modeste et banal, je le revois plus distinctement que bien d'autres pièces où j'ai vécu. Je jouais par terre, et dans un langage informe, un langage que j'inventais, je parlais tout seul ou à quelqu'un que je croyais voir.

De ces années obscures, je garde le souvenir d'une minute de ravissement tel que je n'en ai jamais connu depuis. Doit-on dire ces choses ou les garder pour soi ? Il y eut un moment, dans cette chambre, où levant la tête vers la vitre, j'aperçus le ciel noir dans lequel brillaient quelques étoiles. Quels mots employer pour décrire ce qui échappe au langage ? Cette minute fut peut-être la plus importante de ma vie et je ne sais qu'en dire. J'étais seul dans cette pièce sans lumière, et le regard levé vers le ciel j'eus ce que je ne puis appeler qu'un élan d'amour. J'ai aimé en ce monde, mais jamais comme en ce court moment, et je ne savais qui j'aimais. Pourtant je savais qu'il était là et que me voyant il m'aimait aussi. Comment cette pensée se fit-elle jour dans mon cerveau ? Je n'en sais rien. J'étais sûr que quelqu'un était là et me parlait sans paroles. Ayant dit cela, j'ai tout dit. Pourquoi faut-il écrire que dans aucun discours humain je ne retrouvai ce qu'il me fut donné de ressentir, le temps de compter jusqu'à dix, alors que j'étais incapable de former trois mots intelligibles et que je ne me rendais même pas compte que j'existais ? Pourquoi faut-il écrire que j'oubliai cette minute pendant des années, que le torrent des jours et des nuits l'effaça presque de ma conscience ? Que ne l'ai-je gardée dans les heures difficiles ! Pourquoi m'est-elle rendue maintenant ? Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

*

La nuit, quelqu'un tournait le bouton de la porte à côté de mon lit et ce bruit me réveillait, mais je me rendormais aussitôt. Il n'en allait pas de même de mes parents, ni de mes sœurs Lucy et Eléonore qui dormaient dans la chambre voisine et que ce bruit dérangeait fort. Le lendemain matin, on évitait d'en parler devant moi autrement que par allusions. La phrase : « Ils ont été terribles cette nuit » revenait quelquefois sans jeter beaucoup de lumière dans mon esprit, sinon qu'à force d'être répétée, elle finit, avec le temps, par prendre un sens et par se frayer un chemin jusqu'à mon cerveau. Je ne sais à quel

moment je saisis dans toute son horreur ce dont il était question : assez tard, je crois, mais je reviendrai sur ce point.

Mes effrois étaient d'une autre sorte. On m'a dit qu'à peine âgé de cinq ans, je désignais un coin de la chambre et parlais à quelqu'un dans une langue inarticulée. Mes sœurs qu'attirait la bizarrerie de ce monologue écoutaient un instant, puis subitement prises de panique se bousculaient pour quitter la pièce, mais sans doute leurs craintes étaient-elles vaines. J'ai toujours pensé, en effet, que les enfants, comme les animaux, voient probablement tout un monde d'êtres inoffensifs qui échappent à l'observation des grandes personnes. De là les elfes, les trolls et les fées dont l'humanité primitive a peuplé ses contes alors qu'elle était elle-même tout près encore de l'enfance. Quoi qu'il en soit, ma peur ne se situait pas dans ces régions. Ce n'est qu'en grandissant que je découvris tout ce que pouvait contenir d'épouvante la penderie où ma mère serrait les vêtements de la famille.

Sans doute l'événement dut-il se produire aux environs de 1907, car avant cela, qui m'aurait parlé du diable ? Je ne connaissais du diable que ce qu'en disait l'Écriture que ma mère nous lisait tous les jours et je commençais tout juste à comprendre l'anglais de la Bible. Quelle idée me formais-je de l'ange rebelle ? Je ne sais pas, mais à certains jours, en proie à une curiosité ingouvernable, j'ouvrais tout à coup la porte de la penderie qui se trouvait dans la chambre de mes parents et, le cœur battant, j'appelais le diable. Je me figurais, en effet, qu'il habitait là.

Tout d'abord, il n'arrivait rien. L'intérieur de la penderie était noir et l'on n'y distinguait que fort vaguement la longue suite de vêtements pressés les uns contre les autres comme une foule plate et sans têtes. Il fallait appeler encore. Cela au moins, je le savais, et je savais aussi que deux fois ne suffisaient pas. Appeler trois fois était nécessaire, était exigé. J'appelais donc une troisième fois et alors avait lieu la chose inoubliable. Les vêtements bougeaient. Ils se séparaient doucement pour livrer passage à quelqu'un. Je regrette aujourd'hui de n'avoir jamais eu le courage d'attendre au lieu de me sauver en hurlant.

Ma mère dans les bras de qui je me réfugiais alors ne comprenait rien à mes cris, mais Eléonore et Mary, toutes deux spécialisées dans l'invisible, levaient les sourcils et disaient simplement : « Il a dû encore voir quelque chose. » Or, je n'avais rien vu, sinon que les vêtements bougeaient et s'écartaient, mais à l'heure où j'écris ces lignes, je me souviens de l'inexprimable horreur que me causait la noire présence à peine devinée. Qu'il y eût « quelque chose », cela ne fait aucun doute dans mon esprit, mais quoi ? Je ne puis guère que poser la question. Avec le temps, j'ai pu constater qu'appeler le diable est inutile, parce qu'il ne nous quitte jamais d'une semelle.

On me dira que tout cela n'avait d'autre réalité que dans ma tête, et c'est possible, mais je ne puis dire que ce que je crois être vrai. Dans les demi-ténèbres où je plonge maintenant mon regard, je vois de petits événements sans rapport avec l'invisible et dont la répercussion sur ma vie a été si forte que je ne puis honnêtement les passer sous silence. Voici donc les faits dans toute leur crudité et leurs conséquences tragicomiques.

Dès sept heures du soir, j'étais couché. La porte de ma chambre restait ouverte, ouverte également celle du salon d'où m'arrivait, à travers l'obscurité de l'antichambre, une vague mais rassurante lueur et, de temps à autre, un murmure de voix et le rire charmant de ma mère. Je pense qu'elle devait se souvenir des affres qu'elle avait elle-même souffertes, enfant, dans sa maison natale de Savannah, maison hantée s'il en fut. Il y avait cependant une autre raison à cette porte ouverte. Si jeune que je fusse, en effet, ma mère me surveillait déjà, ayant pour certaines fautes une horreur que je n'ai connue qu'à elle, et quand elle ne pouvait m'épier, car il s'agissait un peu de cela, ma sœur Mary se chargeait de ce soin à sa place.

Bien entendu, j'ignorais tout de ces manœuvres. J'étais l'innocence même et le restai longtemps, mais il est hors de doute qu'étendu sur le dos, dans mon lit, je prenais plaisir à explorer de la main ce corps dont j'avais à peine conscience comme d'une partie de moi-même. Quel âge avais-je en effet ? Cinq ans peut-être. C'était sans doute avant l'histoire de la penderie. En tout cas, je ne comprenais pas encore très bien l'anglais, ainsi que la suite le fera voir.

Il arriva qu'un soir, ma sœur Mary se trouva tout à coup près de mon lit. Je ne l'avais pas entendue venir, mais du reste, pourquoi me serais-je caché, ne me sentant pas coupable ? D'un geste énergique, elle rabattit la couverture jusqu'à mes pieds et avec un grand cri appela ma mère qui accourut, le bougeoir au poing. Dans la lumière, j'apparus tel que j'étais, ne comprenant rien, souriant peut-être, les mains dans la région défendue. Il y eut des exclamations et ma mère, posant son bougeoir, quitta la chambre pour revenir armée d'un long couteau en forme de scie dont on se servait pour couper le pain. A ce moment, la cuisinière, attirée par tout ce bruit, parut sur le pas de la porte. Elle s'appelait Lina Ranoux et j'aurai l'occasion de reparler d'elle. « *It cut it off!* » s'écria ma mère en brandissant le couteau à pain. Je ne comprenais pas ce qu'elle disait. A vrai dire, je ne comprenais rien à toute cette agitation autour de moi. Lina éclata de rire, mais moi, je fondis en larmes devant le visage indigné de ma

mère. Alors ma sœur murmura quelque chose et me recouvrant, elle me donna un baiser. La bougie fut soufflée, on s'en alla et je m'endormis. Selon toute vraisemblance, j'aurais complètement oublié cette scène si l'on ne m'en avait fait souvenir un peu plus tard. Quant aux traces qu'elle laissa en moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'elles furent profondes. Ma mère, qui ne m'avez jamais vraiment frappé qu'une fois dans toute votre vie – encore était-ce par erreur – vous qui m'aimiez tant, qui m'aimiez presque trop, car vous trembliez pour moi, que pouvais-je comprendre à ce couteau brandi, à cette voix qui était la voix du désespoir ? Ne me fallut-il pas attendre l'âge de vingt ans pour deviner la raison qui vous fit proférer cette phrase étrange ? Voilà près d'un demi-siècle que vous êtes partie. Qu'auriez-vous dit de votre fils ? « J'irai vers toi, mais tu ne viendras pas à moi. » Ainsi parlait le livre noir que vous nous lisiez à haute voix tous les jours.

*

Je ne sais au juste pourquoi Jeanne Lepêcheur ne nous suivit point rue de Passy. Lina Ranoux, la Périgourdine, prit sa place et devint notre bonne. Native de Badefol d'Anse, au pays de la Dore et de la Dogne, c'était une paysanne au teint vif, à la parole drue. Le nez en l'air, les narines très ouvertes, elle marchait en remuant de fortes hanches, et si elle n'avait pas la douceur de Jeanne, c'était loin d'être une mauvaise femme, mais elle était rude. Le matin, mes sœurs allaient jusqu'au seuil de la cuisine pour recevoir au vol leurs chaussures que Lina leur lançait joyeusement à la tête. « Voilà vos bottines, chipies ! » s'écriait-elle. Ma mère ignorait ce détail. Avec moi, Lina se montrait moins brusque dans ses paroles, mais pour jouir de ma mine éberluée, elle me disait toutes sortes de choses dans son patois et riait ensuite, les poings à la taille. Sa voix retentissait dans la cuisine où j'allais quelquefois, grande faveur, paraît-il, l'aider à essuyer les assiettes. « Alcotétof ! » me disait-elle en empoignant le couteau à pain dans de grands accès de gaieté. Je ne savais ce qu'elle voulait dire, mais je reconnaissais la phrase et le geste de ma mère et c'est ainsi que je les ai retenus.

*

J'avais ma petite vie secrète dans la grande chambre pleine de

mystères. Avant que ne fût révélée l'horreur de la penderie, je vivais d'un bonheur inexprimable dont je n'ai pas tout à fait perdu le souvenir. L'amour était en moi et autour de moi comme l'air que je respirais, mais aux environs de la cinquième année, il dut y avoir une sorte de catastrophe dont le sens m'échappe. Ce fut certainement après la minute où levant la tête vers le ciel noir j'eus le sentiment d'une énorme et affectueuse présence. Des mois s'écoulèrent sans doute, et à un moment que je n'arrive pas à situer je me trouvai assis devant la fenêtre quand j'eus tout à coup la conscience d'exister.

Tous les hommes ont connu cet instant singulier où l'on se sent brusquement séparé du reste du monde par le fait qu'on est soi-même et non ce qui nous entoure. Je laisse aux spécialistes le soin d'expliquer ces choses où j'avoue ne pas voir très clair. Tout ce que je retiens est que, pour ma part, je sortis à ce moment-là d'un paradis. C'était l'heure mélancolique où la première personne du singulier fait son entrée dans la vie humaine pour tenir jalousement le devant de la scène jusqu'au dernier soupir. Certes, je fus heureux par la suite, mais non comme je l'étais auparavant, dans l'Eden d'où nous sommes chassés par l'ange fulgurant qui s'appelle Moi.

Sans doute faudrait-il mettre un peu d'ordre dans ces souvenirs, mais je ne m'en sens pas capable. J'ai l'impression que tout se présente à moi en même temps, et la chronologie dans tout cela, où la trouver ? Voilà que je reviens en arrière, bien avant l'époque de la penderie, au temps où je ne voyais des grandes personnes que leurs pieds. Il fallait alors me tenir debout et renverser la tête en arrière pour apercevoir leurs visages vers les hauteurs du plafond. Je confondais tout le monde, car nous étions huit dans l'appartement et les allées et venues me déroutaient. Au milieu de la journée et vers la fin de l'après-midi, je reconnaissais les grandes chaussures brillantes, les jambes dans un pantalon gris et la voix calme et profonde qui dominait toutes les autres voix comme une cloche un peu sourde. Alors je criai : « Papa ! » à l'imitation de mes sœurs, et la cloche répondait : « *Hello, Beaver !* » *Beaver*, c'est-à-dire le castor. On m'appelait ainsi parce que j'étais toujours à m'affairer par terre avec des boîtes, des bobines, des crayons et tout ce qui me tombait sous la main.

Quand j'étais seul avec quelqu'un qui me parlait doucement dans une langue que je ne comprenais pas, je savais que c'était la personne qui m'aimait plus que les autres. Dans l'espèce de crépuscule où je me trouvais encore, cette présence de ma mère prenait peu à peu un caractère magique, et à la distance de toute une vie, le souvenir de sa voix me fait encore battre le cœur. Lorsqu'elle venait me souhaiter bonne nuit, je me mettais debout dans mon lit et passais mes bras autour de son cou. Alors que je savais à peine articuler des mots, elle

me faisait dire avec elle *Notre Père* en anglais. La tête sur son épaule, je répétais les paroles qu'elle disait gravement et lentement dans la chambre à peine éclairée par la lumière qui venait du salon : « *Our Father...* » « *Our Father...* » « *... which art in Heaven...* » « *...which art in Heaven...* » « *... hallowed be Thy name...* » « *... hallowed be Thy name...* » J'estropiais ces mots que je ne comprenais pas, et cependant quelque chose passait, de ma mère à moi, à travers ce murmure. L'essentiel de ce que je crois aujourd'hui m'était donné alors, dans la pénombre où parlait le plus grand amour.

Alors qu'il est parfois si triste de voir les années s'enfuir, je ne sais pourquoi j'éprouve à me replonger dans mon enfance un bonheur sans trace de mélancolie. La mort n'existait pas encore. Nous étions tous ensemble pour toujours, semblait-il, et qu'est-ce que c'était que mourir ? Je n'en avais pas la moindre idée.

*

D'ordinaire, Maman allait et venait d'une pièce à l'autre, l'air absorbé, et je la suivais parfois jusque dans la cuisine où elle lavait le linge des enfants avec un gros savon de Marseille, son anneau de mariage posé sur le bord de l'évier. Je ne me plaisais vraiment qu'avec elle. Elle me parlait doucement dans sa langue encore inconnue de moi, tout en savonnant nos petites chemises, et je donnerais beaucoup pour savoir ce qu'elle me disait. Mais il y avait aussi les jours sombres où elle restait couchée dans son grand lit de cuivre. On tirait alors les rideaux de la fenêtre et ma mère me disait quelques mots d'une voix lointaine et douloureuse.

Je comprenais qu'il me fallait quitter la pièce et j'allais tenir compagnie à Lina. Celle-ci était d'une humeur changeante. Dans ses bons moments, si elle n'avait rien de mieux à faire, elle me disait : « Je vais te faire voir comment on la danse chez nous. » Et les poings à la taille, elle levait un pied puis l'autre, tout en chantant en patois. Je ne saisisais aucune de ses paroles, et au bout d'un instant, les joues toutes rouges, elle éclatait de rire.

J'étais partagé entre le ravissement et l'inquiétude, car avec Lina, je me trouvais dans un monde bien différent du nôtre. Elle ne riait pas comme nous et sa voix avait quelque chose de brusque et de presque sauvage qui frappait l'oreille comme du plat de la main. Parfois elle se jetait sur moi et me donnait un baiser assourdissant.

Il y avait une sorte de violence dans ses taquineries, quand, par exemple, me faisant asseoir sur la table avec défense de bouger, elle lavait le carreau de sa cuisine. Le grand fracas de l'eau du robinet

emplissant le seau de fer, puis le balai emmailloté dans sa lavette et lancé dans toutes les directions, mais surtout dans la mienne, me semblait-il, par cette femme qui se transformait à mes yeux en guerrière et riait de ma frayeur, tout cela m'est étrangement présent.

Un jour, elle fit cuire dans son four quelques petits gâteaux, m'en donna un, me fit apprendre une petite chanson et me poussa devant elle jusque dans la chambre de ma mère. Les rideaux étant tirés, on y voyait à peine, mais je remarquai sur le blanc de l'oreiller le pâle visage dans le grand flot sombre de la chevelure. Mon gâteau à la main, je me mis à chanter :

*J'aime la galette,
Y a du beurre dedans,
Quand elle est bien faite,
Y a du beurre dedans,
Y a du beurre dedans, du beurre dedans,
Du beurre !*

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda ma mère à une de mes sœurs qui se tenait près d'elle.

Je tendis mon gâteau comme Lina m'avait dit de le faire. Maman murmura alors quelque chose de sa voix souffrante qui m'attristait parce que ce n'était pas sa vraie voix, et Lina me ramena à la cuisine.

*

Je jouais avec une poupée de carton que j'aimais follement et qui n'avait ni bras, ni jambes. Je ne sais pourquoi, cette poupée s'appelait Agathe. Je la serrais dans mes bras avec passion, je la prenais pour une personne et une personne qui m'aimait.

Plus tard, peut-être un an plus tard, on me donna une petite table et un petit fauteuil de bois peint en rose. Installé devant la fenêtre, dans la chambre de mes parents, je dessinais avant de savoir lire ou écrire, et peut-être les plus grandes difficultés que j'aie jamais connues ont-elles pris naissance dans ces informes gribouillages qui me tenaient tranquille pendant des heures.

Ici l'obscurité se reforme. Je m'aperçois que je ne sais pas bien qui j'étais alors. L'incident du couteau à pain reculait dans le passé, et Lina avait beau me crier : « Alcotétof ! » quand elle me voyait courir au petit endroit, je ne comprenais pas. A la vérité, je ne comprenais presque rien. J'étais plongé dans des rêves qui, me semble-t-il, ne finissaient jamais, mais puisque j'ai nommé le petit endroit, il est

temps que je parle de l'aveugle du pont de Saint-Cloud. Je me figurais, en effet, que l'aveugle du pont de Saint-Cloud se cachait dans l'espace exigü formé par le couvercle de bois qu'il me fallait relever et le mur. Il faut savoir que l'aveugle en question n'avait, comme Agathe, ni bras ni jambes et qu'assis sur le trottoir, il montrait aux passants deux orbites vides d'un rose terrible. C'était en vain qu'au pont de Saint-Cloud, je collais mon visage au tablier blanc de Lina, je ne pouvais m'empêcher de regarder cet homme. Il chantait. On jetait des sous dans sa sébile. Et que chantait-il ? Puis-je jamais l'oublier ? Une chanson d'amour dont j'ai retenu les premiers mots :

*Oh, ma jolie,
Je t'en supplie,
Ne t'en va pas,
Reste avec moi !*

Pourquoi me figurais-je, quand je prenais place à l'endroit que j'ai dit, pourquoi diable me figurais-je qu'il était derrière moi ? D'où montent ces cauchemars de l'enfance ? De quels gouffres ?

*

Je me souviens que ma mère nous lisait la Bible en anglais, dans sa chambre. Elle s'asseyait près de la fenêtre et mes sœurs s'installaient autour d'elle. Mes sœurs, c'est-à-dire Anne, Retta et Lucy. Eléonore et Mary, qui avaient dépassé vingt ans, étaient ailleurs. Quant à moi, j'étais encore trop petit pour comprendre, mais comme je ne voulais pas quitter Maman, on me demandait simplement d'être sage. Je jouais donc en silence aux pieds de ma mère et sans doute écoutais-je cette voix qui faisait passer par-dessus ma tête le bruit tranquille de ces phrases mystérieuses. Un jour, en effet, par une sorte de révélation qui me donna un choc, je m'aperçus que je saisisais le sens de certaines paroles. Lesquelles ? Si je pouvais le savoir, peut-être verrais-je plus clair dans cette pénombre où je tâtonne, mais il est certain qu'à ce moment-là quelque chose s'ouvrit dans mon cerveau. Je ne me rappelle rien d'autre, sinon qu'à cette découverte j'éprouvai une émotion subite et que me levant je voulus parler, mais on me fit taire.

Ce devait être en 1906. Des mois s'écoulèrent, une année peut-être. Je parlais un peu l'anglais maintenant, quand un soir je me mis à pleurer dans mon lit et ma mère, qui m'avait entendu du salon où elle se trouvait, accourut. « Qu'est-ce que tu as ? » Je me mis debout et lui passant en sanglotant les bras autour du cou, je lui demandai :

« Maman, est-ce que je suis sauvé ? » (*Am I saved ?*) Cette minute, le temps ne me la ravira pas. Ma mère me serra contre elle et me dit d'une voix ferme : « Ecoute-moi. Tu crois que Jésus est Dieu. Tu as la foi. Tu es sauvé. » Elle ajouta plus doucement : « Maintenant, dors. » Et elle m'embrassa. Je crois que la question dut la frapper, car elle en parla à mon père.

Je ne me souviens pas qu'elle m'ait jamais dit qu'elle m'aimait, bien qu'elle me le prouvât tous les jours de tant de façons. Quant à moi, toute occasion m'était bonne pour lui faire des déclarations d'amour. Je la poursuivais de mes « *I love you* ». Elle répondait simplement en me caressant les cheveux : « *You're my little boy.* » Quelquefois, elle me faisait asseoir avec elle dans un grand fauteuil bas, et m'enveloppant du grand châle gris dont elle s'enveloppait elle-même, elle me serrait contre elle sans rien dire.

*

De temps en temps, Lina me menait au Guignol de la Muette qui se trouvait à cinq minutes de la maison. Le petit théâtre se dressait à proximité de la gare et de la jolie statue de La Fontaine que les Allemands ont si sottement détruite pendant l'occupation. Le fabuliste regardait en souriant quelques-uns des animaux à qui il fit parler une langue si pure, mais nous ne nous attardions pas là, Lina et moi. Traversant l'avenue qui longeait le chemin de fer, nous nous plantions avec d'autres enfants et leurs bonnes devant la scène minuscule. On attendait un instant, puis le rideau grand comme une serviette de table se levait avec une soudaineté qui déjà faisait tressaillir. Alors commençait un drame qui faisait rire tout le monde, mais auquel je ne comprenais rien, sinon qu'à la fin, au milieu des cris des spectateurs paraissait une marionnette plus sinistre que les autres et qui, vêtue de noir, portait dans ses petits bras raidis une batte homicide dont elle assenait un coup, et un autre, et un autre, sur sa victime sans défense. Celle-ci, qui lui tournait le dos, se pliait en deux et tombait sur le bord de la scène. La bouche ouverte, muet d'horreur, je reconnaissais, si je puis dire, l'atmosphère de la penderie. Autour de moi, les enfants riaient, mais j'avais peur de la voix de fausset qui montait du fond du théâtre, parce que ce n'était pas une voix humaine, et le bruit des coups me procurait un grand malaise. Je ne bougeais pas, mais je croyais voir s'ouvrir la porte de la penderie et le diable apparaître sous les traits de ce tout petit personnage qui devenait soudain immense. Le reste se passait dans une extrême confusion. Je ne puis dire que je perdais le fil, ne l'ayant jamais saisi, mais j'emportais de ce spectacle

l'impression d'un cauchemar de petit format qui subitement s'échappait du théâtre pour se répandre dans l'air.

Lina était très satisfaite. « On a rossé le commissaire », répétait-elle de sa voix claironnante. Je me souviens qu'elle marchait avec lenteur et circonspection et qu'elle posait bien en dehors les pointes de ses bottines noires.

*

Ces moments de frayeur ne m'affectaient guère pour le moment. J'étais le plus heureux des enfants, mais je n'avais pas d'amis. Je jouais seul à des jeux dont le souvenir me confond aujourd'hui, car dans ces amusements singuliers, comment ne verrais-je pas certaines des tendances les plus fortes qui ont gouverné ma vie ?

Ma mère me prêtait quelquefois une Bible racontée aux enfants et très abondamment illustrée. Je comprenais mal le texte, mais je regardais les images avec une attention passionnée. L'une d'elles exerçait sur mon esprit un pouvoir extraordinaire et faillit causer un petit drame. J'aurais voulu être, en effet, le Grand Prêtre en personne, offrant un holocauste à l'Eternel. La gravure représentant ce sacrifice était d'une précision exemplaire et je m'efforçai de la reproduire au naturel avec un esprit d'imitation servile. Le vêtement du Grand Prêtre me fut fourni par la robe de chambre rouge de ma mère et je nouai une serviette éponge autour de mes reins. D'une autre serviette, je me fis une sorte de turban et m'occupai ensuite du maître-autel, puisqu'il en fallait un. Ce problème fut vite résolu : sur ma petite table rose, je juchai le couvercle de notre machine à coudre. Comme il était de forme rectangulaire et plat sur toutes ses faces, il répondait exactement à l'usage que je voulais en faire. Les broches à cheveux de mon père prirent la place des pains de proposition.

Parvenu à ce point, il ne me restait plus qu'à me promener de long en large devant l'autel en poussant une espèce de mugissement de vénération. Il y avait cependant un détail qui me chagrinait un peu, car la gravure faisait voir sur l'autel la victime fumante. Il fallait une victime, sinon un veau ou un mouton, du moins quelque chose de précieux et de considérable.

Ayant réfléchi un instant, je courus à l'antichambre. Là, sur un des crochets du portemanteau, brillait doucement le chapeau haut-de-forme de mon père. Il ne le portait que le dimanche pour aller à l'église ou pour faire des visites de cérémonie, et je me rappelle qu'il en avait le plus grand soin, qu'avant de le mettre il le caressait légèrement d'un coussinet de velours marron, nulle poussière ne

devant ternir l'éclat de ce couvre-chef. J'hésitai, un peu effrayé sans doute par la sacrilège audace de mon projet. Enfin, par une résolution subite, je décidai d'offrir à l'Eternel le huit-reflets de Papa.

Grimpant sur une chaise, j'attrapai l'objet vénérable et un instant plus tard il se trouvait entre les deux pains de proposition. Ma liturgie, en effet, était incertaine, et je mêlais les indications de plusieurs gravures. Quoi qu'il en soit, je trouvai que ce chapeau faisait merveille et j'agitai mes manches avec des mugissements de plus en plus indiscrets, puis je me mis à la recherche de la boîte d'allumettes, car la gravure montrait clairement une victime dévorée par les flammes.

Si j'avais été moins bruyant, j'aurais sans doute réussi dans mon entreprise, mais mon exaltation fut cause que ma mère et une de mes sœurs vinrent voir ce que je pouvais bien faire. « Qu'est-ce que c'est que tout ça ? » demanda ma mère. « Un holocauste », répondis-je aussitôt, (*a burnt sacrifice*) « *A burnt sacrifice !* » répéta ma mère avec un sourire. Elle ne m'en corrigea pas moins, d'une main légère.

Pour en finir avec le chapeau haut-de-forme de mon père, je raconterai ce qui se passa, un dimanche matin, au temple protestant de la rue Cortambert, bien que ce pénible épisode n'eût été à sa vraie place que deux ans plus tard, en 1907. Donc, ce dimanche-là, ma mère dit à mon père : « Nous élevons nos enfants comme des païens. Ils ne vont pas assez souvent à l'église. Tu devrais les y mener aujourd'hui, puisque je ne vais pas bien. » Elle était couchée, en effet, et tirés les rideaux de la chambre, ce qui était toujours mauvais signe, signe de souffrance, de tristesse. « Il est trop tard pour les mener à l'église de l'Alma, dit mon père, mais je puis aller avec eux au temple de la rue Cortambert. »

Je ne sais ce que dit Maman. Elle nous élevait selon la foi de l'église dite épiscopaliennne, qui correspond à l'église d'Angleterre. Mon père, lui, inclinait vers l'église presbytérienne, issue de Calvin par John Knox. Il était si peu calviniste, Papa ! Mais on l'avait instruit dans la foi de l'église prétendue réformée et il en retenait ce qu'il avait appris dans son enfance.

Quoi qu'il en soit, un moment plus tard, il passa sa redingote, prit sa canne, se coiffa de son chapeau haut-de-forme sur lequel Anne avait eu soin de passer d'abord le coussinet de velours marron, et en route tout le monde, les trois filles et le garçon !

Simple était le parcours. Ayant quitté la rue de Passy, nous prîmes la rue Guichard et, la place Possoz traversée, remontâmes la rue Cortambert. On chantait déjà quand nous pénétrâmes dans le temple et mon père nous poussa devant lui comme un troupeau de bêtes jusqu'à un long banc de bois ciré où nous prîmes place en file indienne, Papa d'abord, puis moi, puis Lucy, Retta et Anne.

*Oh, Canaan, divin séjour,
Oh, céleste patrie !*

Le temple était vaste et nu, sans ornements, sans vitraux, sévère. Je me sentis intimidé par tant de froideur et regrettai l'église de l'avenue de l'Alma dont je reparlerai, mais enfin, c'était curieux d'être ici, parmi ces gens qui chantaient des cantiques en français. Cela surtout me paraissait insolite. La religion de ma mère était anglaise et par conséquent toute la religion devait l'être aussi.

Mon père avait posé son chapeau entre lui et moi, c'est-à-dire à sa gauche. Ne sachant que faire de mon grand jean-bart de paille, je le posai enfin à ma gauche, comme mon père. Papa avait entre les mains un livre de cantiques et s'efforçait de suivre. Nous autres, les enfants, gardions la bouche hermétiquement close. Mes sœurs, comme moi, éprouvaient un curieux sentiment de gêne à entendre invoquer Dieu en français, parce que dans le petit univers anglo-saxon qui était le nôtre, ce n'était pas ainsi qu'on Lui parlait.

Au moment où le cantique allait prendre fin, un monsieur plus en retard que nous encore, se présenta à l'extrémité de notre banc et nous demanda si nous aurions l'obligeance de nous pousser pour lui faire de la place. Nous commençâmes par nous regarder les uns les autres d'un air peu intelligent et comme des gens qui ne savent vraiment que faire, mais mon père, qui avait compris la situation, agita son livre de cantiques pour nous faire signe de nous rapprocher de lui. En même temps, il échangea un sourire et un salut avec le nouveau venu.

A la fin du cantique, nous étions tous assis et le pasteur attaqua son sermon. Tout était tranquille. La voix frappait les murs. Personne ne bougeait. Jetant un coup d'œil du côté de Lucy, je vis qu'elle regardait le pasteur de cet air un peu rogue qu'elle avait quand elle s'ennuyait, et je remarquai qu'elle avait posé sur ses genoux mon grand jean-bart de paille. Elle avait eu raison. Quant à moi, je me sentais mourir de peur. Depuis quelques secondes en effet, je me rendais lentement compte que je m'étais assis sur quelque chose de dur qui cédait sous mon poids et que ce quelque chose était le chapeau haut-de-forme de mon père. Celui-ci, du reste, écoutait avec intérêt ce que le pasteur avait à dire et ne se doutait de rien. Il était encore heureux, puisqu'il ne savait pas. Tout le monde était heureux sauf moi. Mais que faire ?

Je ne sais comment Lucy s'aperçut de la catastrophe. Elle me demanda en pouffant où était le chapeau de Papa (elle était un peu cruelle, Lucy, comme nous tous), puis le fou rire la prenant, elle roula son mouchoir en boule et se le mit dans la bouche pour essayer de vaincre son horrible gaieté. Retta et Anne, qui ne savaient pas encore la nouvelle, se mirent à rire malgré elles devant les mines de Lucy. Mon père les foudroya du regard et je suppose qu'au bout d'un

moment le calme revint parmi elles. Moi, en tout cas, je gardais un sérieux exemplaire.

Que se passa-t-il ensuite ? Je l'ai un peu oublié. Nous quittâmes le temple, et vers la rue de la Tour, mon père me prit subitement par la main pour me faire aller plus vite, car il avait hâte de rentrer. Tête nue, la canne à la main, il marchait à si grands pas que les pans de sa redingote se soulevaient derrière lui. Ne pouvant aller aussi vite, mais tenu d'une main très ferme, je sautais, je volais, bien malgré moi, j'étais hors d'haleine, pendant que les trois filles nous suivaient comme elles pouvaient, avec de terribles gloussements d'hilarité qu'elles ne pouvaient plus retenir.

Chez nous, sans la moindre hésitation, je courus à la chambre de ma mère et me glissai sous le lit sans même prendre le temps de donner une explication. Du reste, l'explication allait suivre, l'explication entra brusquement dans la chambre sous la forme d'un monsieur en colère qui demanda où j'étais. Je voyais ses pieds et le bout de sa canne qui heurtait furieusement le plancher en scandant les phrases :

— Où est ce garçon ? Où est-il ? Je veux savoir !

Entre mon père et ma mère s'engagea alors un dialogue qui ressemblait à celui de l'Ogre et de sa femme dans le conte de Perrault. Maman voulait savoir ce que j'avais fait de si mal. Papa frappait le plancher du bout de sa canne et soutenait que j'étais caché dans la chambre. Je ne me rappelle plus du tout ce qu'il arriva ensuite, sinon que je fus puni, mais je n'ai pas souvenir que mon père m'ait battu.

*

L'hiver, à nuit tombée, nous nous asseyions quelquefois tous en rond devant une cheminée où flambaient des bûches. Derrière nous, il y avait l'immense obscurité du salon, mais la lumière qui venait de l'âtre éclairait nos visages d'enfants et le beau visage pensif de ma mère, et il nous semblait que dans le feu nous voyions battre des ailes l'aigle impériale qui ornait la plaque de fonte. Je croyais que l'oiseau vivait vraiment et posais des questions absurdes. Alors, ma mère qui comprenait mal ce que je voulais dire, me serrait contre elle. Son long châle gris l'enveloppait jusqu'aux pieds et elle tendait les mains vers le feu par un geste que je revois encore. Personne n'était plus frileux qu'elle et elle voulait que tout le monde eût bien chaud, car elle venait de Savannah où les roses fleurissent au cœur de l'hiver. Parfois elle hochait la tête avec un sourire un peu malicieux, et nous regardant elle disait : « Croyez-moi, mes enfants, en enfer on gèle. » Le froid lui faisait horreur. Je crois qu'elle y voyait comme une image du

désespoir.

Souvent elle nous parlait du pays lointain, le Sud, où elle avait passé sa jeunesse, et nous nous promenions avec elle dans des avenues bordées de magnolias géants, où tout sentait bon, où l'air était tiède à Noël. Je saisisais quelques mots et me sentais heureux, la joue contre le châle gris, et le bras de ma mère entourait parfois mon épaule. Dans la lumière du feu, je voyais les bas et les chaussettes de toute la famille qui séchaient avec les flanelles sur les barreaux d'un porteserviette, et d'une oreille de moins en moins attentive, j'écoutais ces phrases qui se déroulaient au-dessus de ma tête comme des banderoles. Le mot qui revenait le plus souvent était *là-bas*, prononcé tantôt avec un soupir, tantôt avec une exaltation subite. Je me demandais ce que tout cela voulait dire. Bientôt l'aigle impériale battait, me semblait-il, plus faiblement des ailes, la voix de ma mère se faisait plus lointaine, et comme par enchantement je me retrouvais dans mon lit.

*

N'est-il pas étrange que je ne la comprenne bien qu'aujourd'hui, ayant vécu maintenant plus d'années qu'elle n'en passa sur la terre ? De ses fils et de ses filles, elle avait fait les enfants d'une patrie qui n'existe plus, mais qui vivait dans son cœur. Elle faisait errer sur nos têtes l'ombre d'une tragédie qui endeuillait les heures les plus claires. Nous étions à jamais des vaincus mal résignés et pour employer un mot qui lui était cher, des rebelles. Sur un des murs du salon, dans un cadre d'or, une aquarelle nous faisait voir le drapeau du Sud, la grande croix de saint André semée de treize étoiles sur fond bleu. « C'est ton drapeau, me disait ma mère, Souviens-toi. Celui-là, pas un autre. » Et s'adressant à mes sœurs, elle expliquait des choses que je n'arrivais pas à saisir. Je savais à peine ce que c'était qu'un drapeau et ce que signifiait le mot guerre.

A l'heure où j'écris ces lignes, je m'interroge encore sur ce lourd héritage de tristesse que notre mère nous a laissé, et je me demande s'il est sage d'enseigner l'histoire aux enfants, de les rendre glorieux ou désespérés par avance sous le poids des victoires ou des capitulations. Le Sud dont l'histoire a effacé les frontières, Maman le reformait en nous avec ses principes qui ne souffraient aucune faiblesse, son idéal, sa religion austère. « Nous ne nous sommes pas battus pour l'esclavage... » Que de fois j'ai entendu cette phrase ! « La libération des noirs se serait faite d'elle-même... Vos grands-parents n'en avaient plus, sauf à la maison, et encore, ceux-là voulaient rester

à tout prix... » « Mais alors, pourquoi ? » demandaient mes sœurs. Ma mère reprenait patiemment ses explications : « Notre prospérité... La jalousie des autres... Et puis, nous étions fiers... » Je la voyais si triste que j'avais envie de pleurer, mais quelle que fût l'amertume de ses souvenirs, ils ne firent jamais d'elle une fanatique. Des années plus tard, elle me montra un jour la photographie d'un homme barbu : « Cet homme était contre nous, dit-elle, mais c'était un grand homme, un homme très bon. Tu te souviendras de son nom. Il s'appelait Abraham Lincoln. Un fou l'a assassiné. C'est le coup le plus dur que le Sud ait reçu. »

Je connaissais maintenant le visage de ma mère. Je pourrais le décrire, sans doute, mais il y aurait toujours quelque chose qui échapperait. On peut dire la couleur des yeux gris nuancés de bleu pâle. Cependant on ne rend pas avec des mots la tendresse d'un regard. Or, j'avais faim de cette tendresse. Il me semble que ce que nous faisons de plus sérieux sur cette terre, c'est d'aimer, le reste ne compte guère. Ma mère ne me gâtait pas, mais elle me gardait près d'elle plus souvent qu'elle ne gardait les autres. Elle me parlait doucement et je ne comprenais pas bien ce qu'elle me disait. Pourtant sa voix me façonnait l'esprit comme des mains façonneraient de la glaise dans l'obscurité. Parfois elle se dépitait de me voir si lent à apprendre sa langue. A d'autres moments, elle m'appelait en riant son petit Français.

Je la revois, assise près de la fenêtre de notre chambre, sa Bible sur les genoux, et c'est en écrivant ces choses que je les redécouvre, derrière les mots. « Et Jésus dit... Alors Jésus parla et dit... » Peu à peu, je saisisais des bribes de paraboles, ou bien, inquiet de toute la tristesse qui passait dans la voix de ma mère, quelques détails de la Passion. Il m'était impossible de saisir pourquoi, le Christ étant si bon, on l'avait traité si mal. Quelquefois des versets entiers arrivaient jusqu'à moi comme une lumière subite déchirant un ciel noir : la couronne effroyable posée sur la tête sainte, le manteau de pourpre.

A certains jours, elle redisait : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Et je la voyais se pencher un peu vers nous, par-dessus le livre. Souvent, elle me montrait la reproduction d'une peinture de Murillo qui représentait Marie tenant contre elle son enfant. Autour d'eux ne se voyaient que des nuages et la Vierge avait de grands yeux noirs qui retenaient l'attention.

*

Le salon devait être une pièce étrange. Quand j'y pense, je m'y

trouve, j'y suis, j'ai de nouveau six ans et je cours entre les meubles, mais rendre l'impression que faisait tout cela n'est pas facile. C'était une partie de la forêt avec sa lumière un peu mystérieuse, ses ombres, ses régions légèrement inquiétantes. La pièce était grande et prenait jour par une seule fenêtre qui ne suffisait pas à bien l'éclairer. Rangés autour du tapis comme des arbres autour d'un lac, chaises et fauteuils ne laissaient voir que leurs pieds à l'enfant qui se promenait à quatre pattes. J'allais ainsi du piano qui se dressait assez près de la porte aux deux bibliothèques de bois noir qui flanquaient la croisée. Or, la porte avait ceci de particulier qu'au lieu d'être plate comme la majorité des portes, elle était cintrée, de telle manière qu'en s'ouvrant toute grande, au lieu de s'appliquer au mur, elle ménageait un petit espace arrondi, secret, dont j'avais fait une de mes cachettes. Là, j'attendais le retour de mon père sur les jambes de qui je sautais en me figurant que j'étais une bête sauvage, mais à mes petits rugissements il répondait de sa voix tranquille qui tombait des régions supérieures : « Tiens, c'est Beaver. Bonsoir, Beaver, tu n'es pas encore couché ? »

Le jour, il y avait des moments où ma sœur Mary se mettait au piano et jouait des airs que je n'ai reconnus que beaucoup plus tard, mais qui m'ont suivi ma vie entière. Assis sur le tapis, je collais mon oreille à la surface de bois lisse et me sentais pris dans un orage de sons qui me jetait dans un état extraordinaire où une joie touchant à l'exaltation se mêlait à une agréable frayeur. J'aurais voulu que cela durât, que jamais ne prît fin l'étourdissement que me causait le fracas des accords. De l'œil, je surveillais les pieds de l'exécutrice appuyant tantôt sur une pédale, tantôt sur l'autre, et je garde le souvenir de la robe couleur feuille morte qui lui battait les talons. A d'autres moments, je me tenais à distance du piano et ce que j'entendais était différent. Tous ces airs rendaient heureux, mais d'une façon particulière, car en les écoutant, on éprouvait une tristesse qui se fondait, je ne sais comment, dans un sentiment de profond bonheur. Et tout à coup venait la seconde pénible où ma sœur se levait au milieu d'une phrase et quittait la pièce, par un de ces caprices qui lui étaient habituels. Je restais alors sur le tapis, horriblement désenchanté et la tête encore bourdonnante. Les plus simples de certaines mélodies se logeaient dans ma mémoire d'où je pense qu'elles ne sortiront jamais, et je me les chantaient à moi-même, quand je me croyais seul, pour retrouver quelque chose du ravissement perdu. « Tu entends ce qu'il chante ? » demanda un jour Mary à Eléonore. Je les regardai éberlué. « Chante encore ce petit air ! Chante, Joujou ! » Je recommençai docilement. Elles se jetèrent sur moi pour m'embrasser et je poussai des cris.

Ce que j'entendais – je le sais aujourd'hui – c'étaient des sonates de Mozart. Elles m'ont donné ce que bien peu de choses m'ont donné en

ce monde et elles me l'ont donné au meilleur moment possible. Vingt-cinq ou trente ans plus tard, j'ai entendu des pianistes en renom jouer ces mêmes sonates et il m'est arrivé de dire à Anne, qui a les mêmes souvenirs que moi : « C'est très bien, mais Mary jouait cela autrement. » « Tu as raison. Ils ne jouent pas comme Mary. » Des années passent encore et les grands pianistes se succèdent. Lentement, le doute s'est installé en moi. Mary avait sa façon à elle de jouer Mozart, qui n'était pas nécessairement la meilleure, je le dis un peu tristement, comme si je trahissais quelque chose, ou quelqu'un.

*

Tous les matins, j'allais avec mes sœurs Retta et Lucy au Cours Sainte-Cécile qui ne se trouvait qu'à huit ou dix minutes de la maison, mais c'était pour moi un aventureux et fascinant trajet, car il fallait d'abord remonter jusqu'à la place de Passy où deux omnibus jaunes attendaient toujours, avec leurs percherons à larges croupes et leurs cochers aux voix rudes qui se parlaient à tue-tête pour dominer le grondement des voitures. Il me semblait que là, tout le monde criait et marchait plus vite qu'ailleurs et que c'était un lieu de bousculade générale, avec des femmes chargées de paniers, des livreurs, des gens pressés d'aller vers la droite et des gens pressés d'aller vers la gauche, tout cela dans une atmosphère de bonne humeur et de danger, sous les yeux grands ouverts des vieilles maisons qui regardaient d'un air impassible en effaçant les épaules dans le ciel.

Venait ensuite la petite rue Duban et le fantastique bazar regorgeant de jouets jusque dans ses obscures profondeurs, mais devant lequel il ne fallait pas s'arrêter parce qu'on devait toujours courir à l'école, puis la place Chopin et son bureau de poste au fond d'un joli jardin peuplé d'arbres : c'était la frontière du bruit. La rue Singer qui venait ensuite était presque toujours vide.

On poussait une grille, on se trouvait dans une petite cour au delà de laquelle deux escaliers en rocaille, comme deux bras arrondis, encerclaient une grotte. A droite ou à gauche, comme on voulait, on montait jusqu'à un long jardin où des buissons et des arbres dissimulaient des murs crépis à la chaux. Un matin d'automne, je me trouvai là tout seul. Pourquoi, je ne sais, mais de tous les matins de ma vie, il n'en est pas un dont je me souviens plus distinctement. L'air était frais et il y eut une minute où je me tins absolument immobile, écoutant le bruit que faisait quelqu'un dans le voisinage qui battait un tapis. Au même instant me vint d'ailleurs le son d'un piano jouant un des airs favoris de ma sœur Mary. (Bien plus tard, je

reconnus *La Marche Turque* de Mozart). J'écoutai, la bouche probablement ouverte par le fait de l'attention et de la surprise.

A parler de ces choses, il me semble que le temps se détruit et que de nouveau je suis là-bas, dans ce jardin qui n'existe plus. Je sentais l'air frais sur mes joues et une pensée que je n'arrivais pas à formuler se logeait dans ma tête. Le bruit d'un tapis qu'on battait et cette musique alerte qui rendait malgré tout un peu triste et qui résonnait au loin, comme tout cela m'est présent aujourd'hui et comme il était étrange – oui, c'était bien cela que j'éprouvais et ne pouvais dire – comme il était étrange d'être dans ce jardin, avec la terre sous les pieds et cette fraîcheur sur le visage, et dans le cœur quelque chose de secret, le bonheur de vivre, alors qu'on ne savait pas encore ce que vivre voulait dire.

Dans les cellules de carmélites, une inscription porte ces mots : « Ma fille, qu'êtes-vous venue faire ici ? » Cette question que Dieu pose à l'âme des religieuses, il la posait à sa manière, avec toute la douceur et la délicatesse de l'amour, à l'âme d'un enfant qui ne devait la comprendre que plus tard et dont la cellule était le monde.

Dieu parle avec une extrême douceur aux enfants et ce qu'il a à leur dire, il le leur dit souvent sans paroles. La création lui fournit le vocabulaire dont il a besoin, les feuilles, les nuages, l'eau qui coule, une tache de lumière. C'est le langage secret qui ne s'apprend pas dans les livres et que les enfants connaissent bien. A cause de cela, on les voit s'arrêter tout à coup au milieu de leurs occupations. On dit alors qu'ils sont distraits ou rêveurs. L'éducation corrige tout cela en nous le faisant désapprendre. On peut comparer les enfants à un vaste peuple qui aurait reçu un secret incommunicable et qui peu à peu l'oublie, sa destinée ayant été prise en mains par des nations prétendues civilisées. Tel homme chargé d'honneurs ridicules meurt écrasé sous le poids des jours et la tête pleine d'un savoir futile, avant oublié l'essentiel dont il avait l'intuition à l'âge de cinq ans. Pour ma part, j'ai su ce que savent les enfants et tous les raisonnements du monde n'ont pu m'arracher complètement ce quelque chose d'inexprimable. Les mots ne peuvent le décrire. Il se cache sous le seuil du langage, et sur cette terre il reste muet.

*

J'étais à peine capable d'articuler une phrase de dix mots quand l'ennemi jeta son ombre sur moi. A droite et à gauche de la fenêtre du salon, il y avait, comme je l'ai dit, deux bibliothèques, et dans celle de gauche s'alignaient de grands livres d'images. On ne me défendait pas

de les regarder. Ma mère n'y songeait pas. Quel mal pouvait-il y avoir dans ces gravures ? Tout au plus aurait-on pu s'aviser que certaines d'entre elles risquaient de me faire peur, mais on me supposait trop jeune pour comprendre. Assis par terre, j'examinais d'un œil agrandi par la surprise et par une curiosité dont j'ignorais certes la nature, les corps souffrants et splendides dont Gustave Doré peuplait l'*Enfer* de Dante. L'effroi joint à l'admiration me rendait si attentif que chaque détail trouvait sa place dans ma mémoire, ajoutant le mystère au mystère.

Un jour, pris d'un émerveillement subit devant cette avalanche de nudités, je m'emparai d'un crayon et repassai d'un trait aussi maladroit que vigoureux un des corps qui m'avait paru le plus beau. Si j'avais rêvé tout ce que je viens d'écrire, un doute pourrait me rester dans l'esprit, mais j'ai sous les yeux l'album et la gravure. Le crayon a creusé le papier, sans l'entamer pourtant, et la main inexperte a bien mal suivi le contour de ces formes parfaites qui fixaient à jamais mes goûts.

Ici je ne puis que m'arrêter et me perdre, une fois de plus depuis que je pense à ces choses, dans des interrogations sans fin. Je n'avais pas sept ans et mon innocence était grande. Où était ma faute ? Quels ancêtres guidaient ma main et déterminaient mon choix ? Pendant de longues minutes, je m'enivrai de la vision magique que je voulais saisir et posséder en la cernant de ce gros trait noir, vaine et violente caresse dont j'ai gardé toute ma vie la brûlure. Tout cela sera pesé plus tard dans la balance irréprochable, mais sous le regard de l'Amour.

*

N'est-il pas étrange qu'en 1960 un homme se demande s'il osera faire la confession d'un enfant de six ans ? Mais nous qui voudrions parler à la génération qui nous suit, nous parlons souvent comme la génération qui nous précède et qui nous a légué son langage, ses effrois et ses interdits. Quoi qu'il en soit, une véritable confession livre beaucoup plus de choses que l'auteur ne le croit. A vrai dire, l'auteur n'importe guère, car il n'est rien ou presque rien. Ce qui importe, ce qu'il faut essayer de saisir et de bien retracer, c'est le passage de Dieu dans la vie d'un homme, et c'est ainsi que peu à peu j'entrevois le sens de ce livre. Il faut que je l'écrive pour le comprendre et pour savoir tout ce qu'il y a dedans, mais devant la page qui s'annonce, j'hésite. Pourquoi ne l'avouerais-je pas ?

Certains jours, ma mère nous menait au musée du Luxembourg qui

n'existe plus aujourd'hui et dont les statues et les tableaux ont été dispersés. Il occupait un pavillon de pierre rose en bordure des jardins. On traversait d'abord une salle encombrée de marbres qui me paraissaient fort ennuyeux. Maman s'arrêtait toujours devant la statue d'une jeune religieuse aux mains jointes et dont le vêtement était fait de pierre grise. Cela s'appelait *Loin du Monde*, et ma mère disait à chaque fois, avec un accent de compassion : « Comme c'est triste ! » Je lui demandais ce que cela voulait dire et pourquoi c'était si triste, mais je n'ai pas retenu sa réponse. Nous passions ensuite aux peintures dont quelques-unes me sont restées dans l'esprit : le *Caïn* de Cormon, le *Job* de Bonnat, toile qui me faisait horreur. Il y avait aussi la *Dame au gant* de Carolus Duran, et puis, à un moment ou l'autre, nous nous retrouvions dans une salle plus petite et là se trouvait une toile qui retenait l'attention de ma mère, parce que, disait-elle, on entraînait bien dans les sentiments du pharaon indigné qui venait de mettre lui-même à mort deux esclaves porteurs de fâcheuses nouvelles. Il était étendu sur sa couche, fumant de rage et ses victimes agonisant à ses pieds. Une longue épée sanglante racontait l'histoire à sa manière.

« Oui, disait Maman avec un petit rire amusé, je comprends cet homme. » Et elle ajoutait en se tournant vers ses filles : « Au moins, n'allez pas prendre ce que je dis là au pied de la lettre. Vous êtes si sottes ! » En général, ses remarques sarcastiques étaient dirigées contre mes sœurs, non contre moi, soit qu'elle me jugeât trop petit pour comprendre, soit qu'elle m'aimât un peu plus que les autres. Hélas, elle ne savait pas ce qu'elle faisait, car cette toile, l'ennemi me prêtait pour la voir un regard d'une lucidité terrible. A vrai dire, je ne sais à quel âge mes yeux se fichèrent sur elle pour la première fois. Pas avant l'âge de six ans, sans doute. Après onze ans je ne la revis plus, mais de six à onze ans, je fus mené devant elle à bien des reprises, et elle me ravagea.

Le mot n'est pas trop fort. Ma vie n'eût peut-être pas été ce qu'elle fut sans cette toile. J'imagine que la première fois, je n'éprouvai qu'une faible émotion, mais comment savoir ? N'est-il pas possible, au contraire, que j'aie reçu alors un choc d'une violence déterminante ? Il y eut un jour, en tout cas, où je ressentis avec toute la souffrance dont un homme est capable le tourment d'une faim qui ne peut s'assouvir. Je me rappelle très bien que, par une sorte d'hallucination, j'imaginai qu'un de ces grands corps bruns foudroyés par la mort gisait véritablement sous mes yeux, et il me sembla que tout mon être, âme et chair, se jetait sur lui. En même temps, je savais que ce n'était pas possible. Une frustration aussi douloureuse ne peut se décrire. Elle me marqua profondément, à jamais. Tout ce que la vie pouvait m'apprendre sur le *durus amor*, je le sus dans l'espace de quelques secondes à un âge où je ne pouvais comprendre de quoi il s'agissait. Je

savais seulement que j'étais malheureux et malheureux pour la première fois de ma vie, mais je n'en savais pas du tout la raison. Il ne me vint pas à l'esprit que le personnage en question avait de très grands rapports avec le réprouvé de *La Divine Comédie*. Ces réflexions, je ne les fis que beaucoup plus tard.

Autant que je m'en souviens, mon tourment prit fin dès que j'eus quitté le musée. Il ne me resta plus qu'une vague tristesse ou, si l'on veut, une sorte de langueur qui m'ôta l'envie de jouer ce jour-là. Puis, un air exécuté par ma sœur Mary ou une plaisanterie de ma mère chassa tout cela. Mon innocence était, je crois pouvoir le dire, exceptionnelle. Ne devrais-je pas plutôt dire mon ignorance ? Mais les deux se rejoignent et il est remarquable qu'à l'âge de six ans le mot de pureté que j'avais entendu prononcer entre tant d'autres se fût logé dans ma mémoire et commençât à prendre un sens. Lequel ? Je n'aurais su le dire. J'aimais quelque chose dont j'ignorais la nature. A cause de cela, ce que je vais écrire paraîtra singulier. Je me souviens très nettement qu'un jour, entre la fin du déjeuner et le moment où Joséphine devait me mener en classe, j'étais en train de dessiner à ma petite table et tellement absorbé par cette occupation que je n'entendis pas venir derrière moi une de mes cousines. Agée de seize ou dix-sept ans, elle s'appelait Sarah et passait quelque temps avec nous, comme j'aurai l'occasion de le dire plus tard. Se penchant par-dessus ma tête, elle jeta un cri : « Mais qu'est-ce que tu dessines là ? C'est inouï ! »

Je ne songeai pas à me cacher, n'ayant aucunement conscience de mal faire, mais l'étonnement scandalisé de ma cousine me frappa et fut cause que je revois ce dessin comme s'il était sous mes yeux. Il représentait des personnages nus, hommes et femmes, qu'un tortionnaire chassait devant lui à coups de lanière. Avec le recul du temps, je me demande s'il ne s'agissait pas d'un souvenir de Doré, mais il y avait, je crois, dans ma tête l'idée bizarre que ces gens étaient punis de leur nudité. Leur crime était de n'avoir pas de vêtements.

Je mettais un soin extrême à dessiner ces corps. Il me semble que je me jetais tout entier dans mon dessin, et par l'effet d'une sorte d'hallucination, je devenais ce que je dessinais, je le devenais avec une joie sauvage qui m'en faisait mordre ma langue. Au fond, toute l'explication que je me donnais à moi-même de l'enfer tournait autour du problème de la nudité et, par une inévitable conséquence, du problème de la pureté. Quoi qu'il en soit, ce dessin me fut ôté des mains, mais il est certain qu'on n'en dit mot à ma mère, car elle ne m'en parla jamais. Elle savait qu'avec un crayon et une feuille blanche je me tenais tranquille et cela lui suffisait.

Assez souvent, mais pas trop, ma sœur Eléonore me permettait de lui faire de petites visites. Sa chambre se trouvait à côté de celle où je dormais avec mes parents et la porte s'ouvrait près de mon lit. La nuit, j'entendais parfois le bouton de cette porte se tourner dans un sens et dans l'autre, mais je retombais aussitôt dans le sommeil, comme je l'ai dit ailleurs. Eléonore partageait sa chambre avec la plus jeune de mes sœurs, Lucy, qui dormait sur un canapé, alors que ma sœur aînée occupait un lit poussé tout au fond de cette pièce. De jour, elle était charmante, la chambre de ma sœur Eléonore. Quel plaisir d'y retourner un moment par le souvenir ! Je me trouvais là dans un monde bien différent de celui où je vivais d'ordinaire et j'étais sensible à cette espèce de dépaysement. Sans doute la présence de ma sœur aînée opérait-elle une transformation indescriptible de tout, des objets les plus simples, des meubles et, d'une certaine façon, de la lumière. Car Eléonore était radieusement belle et j'éprouvais à mon insu les effets de cette royauté magique. Plus âgée que moi de vingt ans, elle m'accueillait toujours avec un sourire où elle mettait tant de bonne humeur que j'en riais de plaisir et la regardais avec une admiration émerveillée. Elle me faisait asseoir dans un coin et me disait de me tenir sage, puis s'installant à sa coiffeuse, laissait se dérouler devant mes yeux agrandis de surprise une chevelure qui semblait un lourd flot de cuivre sombre et lui couvrait entièrement le dos et les épaules. Et tout en livrant aux caresses du peigne cette masse d'un rouge à la fois noir et doré, elle chantonait à mi-voix des airs d'opéra que je n'entends plus sans mélancolie, car je me souviens de ce timbre pur et léger, de ces phrases mystérieuses qui voyageaient dans le silence.

Bien des fois, il m'a été dit qu'Eléonore avait une voix d'une qualité exceptionnelle et je sais qu'elle aurait voulu être cantatrice. Quoi qu'il en soit, j'écoutais avec ravissement l'harmonieux murmure qui faisait de cette petite pièce un lieu enchanté. Il me semble que j'y suis à l'heure où j'écris ces lignes, que je vois les éventails japonais sur la cheminée, des branches de monnaie du pape dans un vase et au mur une photographie d'Emma Calvé en religieuse dans son rôle de la *Carmélite*. Plus loin, il y avait aussi la photographie d'un tableau qui m'intriguait extraordinairement. « Pourquoi ont-ils l'air si triste ? » demandais-je. On voyait de dos un homme debout qui jouait du violon derrière un pianiste, et tout autour, sur des canapés bas, des personnes qui écoutaient, les unes avec la tête dans les mains, comme si elles souffraient d'une grande douleur, les autres avec les doigts noués sous les genoux et le regard plongeant dans le vide. J'appris plus tard que ce tableau s'appelait *Beethoven* et qu'il était de Balestrieri. Eléonore

qui était toute douceur malgré sa vivacité et ses cheveux roux m'expliquait alors que ces gens étaient tristes parce qu'ils écoutaient de la belle musique, et subitement elle ajoutait : « Maintenant, mon petit ami, il faut te sauver. »

La nuit, une femme sans visage s'asseyait sur le pied du lit où Lucy grelottait d'horreur, et la *regardait*.

*

Dans la chambre d'Eléonore, il y avait un crucifix de plâtre. J'examinais avec intérêt cet objet dont je comprenais mal le sens et demandais à ma sœur ce que voulait dire l'inscription qui se voyait au-dessus de la tête du Sauveur : « Inri. » « Inri ! » répétait-elle en souriant, mais elle ne m'expliquait rien. Peut-être ne savait-elle pas. Elle était catholique de fraîche date, convertie par une Irlandaise amie de ma mère, et c'est ici que bien des questions se posent à mon esprit. Que pensait ma mère de cette conversion ? Je n'ai jamais pu le savoir. Eléonore était la seule catholique de la famille et je n'ai pas souvenir qu'on ait jamais parlé de catholicisme autour de moi dans mon enfance. Je me rappelle seulement que Maman disait à Eléonore : « Puisque tu es catholique, je veux que tu sois bonne catholique. » Elle veillait à ce que sa fille convertie ne manquât jamais la messe du dimanche.

Pour ma part, je n'avais aucune idée de ce que pouvait être la messe. Avec Anne, Retta et Lucy (mais non Mary), j'accompagnais mes parents à la grande église américaine de l'avenue de l'Alma. Dans ce vaste édifice du plus pur style néo-gothique se célébrait le culte protestant tel, à peu près, qu'on le connaît dans l'église anglicane. Comme à toutes les familles américaines de Paris, un banc de chêne nous était réservé et chacun de nous s'asseyait, ô merveille, sur un grand coussin de velours rouge. S'agenouiller était aussi agréable, car c'était encore dans du velours que l'on s'enfonçait, et pour prier je mettais ma tête dans mes mains, comme Papa, mais il n'en résultait pour moi aucune émotion religieuse. Je ne savais pas ce qui m'était demandé. Le sermon, presque toujours d'une longueur démesurée, m'ennuyait à périr, parce que je n'en comprenais pas la dixième partie, mais je me réveillais aux psaumes et aux cantiques. Ce grand bruit de voix me portait comme un fleuve. J'avais beau avoir un livre entre les mains, j'étais trop timide pour chanter, surtout en anglais, mais cela me faisait plaisir de convier le soleil, la lune, les étoiles, la pluie, la neige, la grêle même, et la mer, sans oublier les monstres marins, puis les arbres, les fruits, les vieillards, les jeunes gens à louer

l'Eternel, bien que le sens du mot louer m'échappât. (*Praise Him and magnify Him for ever* – c'était *magnify* qui me déroutait, car je ne connaissais que le mot *magnifying glass* qui veut dire loupe, et ce mot ne m'était d'aucun secours en l'occurrence). De même, je n'avais sur l'Eternel que des idées confuses. Je retenais vaguement de ces chants qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux, puisqu'on n'avait le droit ni de bouger, ni de parler, et que tout cela se passait en anglais. On m'avait dit que je me trouvais là dans la maison de Dieu, et Dieu parlait anglais. Il parlait anglais dans la Bible que nous lisait ma mère, et quand on parlait à Dieu, comme je le faisais tous les soirs sur l'épaule de Maman, il fallait lui parler en anglais.

*

Quelque chose pesait sur Lucy, ma sœur cadette, et déjà obscurcissait sa vie. Dans son visage rond d'une blancheur de camélia, d'immenses yeux verts posaient sur le monde un regard sérieux et interrogateur. On eût dit qu'il y avait au fond de ces prunelles couleur d'océan une question qui ne se formulerait jamais. Je crois qu'au plus secret de son cœur généreux et tendre se cachait le chagrin d'une secrète injustice dont elle se sentait victime, mais elle n'en disait rien. Peut-être qu'enfant elle n'en savait presque rien. Ne parlant qu'assez peu, elle se rencognait d'ordinaire dans un silence où elle se réfugiait comme dans une forteresse, mais elle chantonait toute seule. Parfois de grands accès de gaieté la faisaient rire aux éclats et elle se tournait vers moi comme vers celui qu'elle sentait le plus près d'elle. Peu à peu, comme à tâtons, elle découvrait qu'elle n'était pas tout à fait comme les autres, que certaines choses lui échappaient, et déjà l'inquiétude marquait ses traits. Comme nous tous, elle aimait notre mère d'un amour aveugle et total, mais elle chérissait Papa qui, par un obscur désir de rétablir je ne sais quel équilibre, l'appelait sa fille préférée. C'était sans doute qu'elle était moins jolie que ses sœurs et que notre père la soupçonnait d'en souffrir. Cependant il n'était pas possible de savoir ce qu'elle avait dans la tête. Elle observait, elle se taisait, et l'on avait l'impression qu'elle tirait de tout ce qu'elle voyait des conclusions qu'elle gardait pour elle. Vingt ans plus tard, elle jeta au feu devant moi un cahier qui devait être une sorte de journal secret. Son visage douloureux contempla ce petit holocauste, puis elle quitta la pièce et je lus sur un coin de papier que les flammes n'avaient pas dévoré cette petite phrase si triste et si lourde : « Je ne me plains pas, je constate seulement. »

Même à dix ans, tout la blessait, tout ce qu'elle ne comprenait pas et

qui lui faisait incliner la tête, et elle pleurait en silence. Avec moi, me semble-t-il, elle éprouvait un sentiment de sécurité, parce que j'avais cinq ans de moins qu'elle. Elle me disait : « Dessine-moi quelque chose, Joujou. » Je lui faisais alors de petits dessins que j'encadrais d'un trait et sous lesquels je mettais une légende de mon invention qui souvent formait un épisode d'une longue histoire, comme dans les images d'Epinal que j'aimais tant. A peine achevée, la page m'était brusquement enlevée et Lucy l'examinait, le sourcil froncé, l'œil attentif et sévère. Cela prenait à peine une minute et déjà Lucy commandait : « Dessine autre chose ! » J'obéissais. Le second dessin était l'objet du même examen curieux et tombait à terre. Alors Lucy battait des mains d'un air distrait et quittait la pièce en chantonnant. Un de ses airs préférés me revient à l'esprit ; les paroles étaient de Kipling :

*On the road to Mandalay
Where the flying fishes play...*

Je ne me rappelle que fort vaguement les gribouillages que je montrais à ma sœur, mais aucun, j'en suis sûr, n'avait ce caractère particulier des dessins que je faisais tout seul, que je faisais pour moi et, sans m'en douter, pour *l'autre*.

*

Si Lucy me semblait mystérieuse, que dirai-je de ma sœur Retta, son aînée d'un an ? Cette année supplémentaire, justement, la séparait de moi. Retta rejoignait les grandes avec leurs secrets, leur langage à elles, alors qu'entre Lucy et moi il y avait une sorte de complicité silencieuse qui dura jusqu'à sa mort. J'aimais Retta sans la comprendre, mais qui la comprenait ? Elle avait beau être du clan des grandes, quelque chose en elle l'isolait du monde. D'abord elle était parfaite. On ne pouvait rien lui reprocher, elle disait toujours la vérité, elle était grave et belle, avec des cheveux noirs, des yeux noirs, des joues roses, nous aimant tous, mais n'en parlant pas, faisant ses devoirs comme un ange. Un ange, c'était le mot qui venait irrésistiblement aux lèvres quand on la voyait. Ses cahiers de classe, que nous avons conservés, s'ornaient de petites cartes de géographie devant lesquelles on se récriait d'étonnement. Avec des encres de différentes couleurs, elle reproduisait fidèlement ce qu'elle choisissait dans l'atlas de Schrader et Gallouédec. Des traits bruns en forme de chenille indiquaient les montagnes. Elle brodait des cols et des

mouchoirs avec une patience et une habileté qui faisaient hocher la tête aux grandes personnes. Le bout de la langue passant entre les dents, elle moulait les lettres de ses compositions françaises. Je me souviens qu'elle portait les cheveux dans le dos avec un grand peigne rond qui les tenait en place comme celui d'Alice au Pays des Merveilles, dégageant un front pur et blanc. Qu'elle lût sa Bible ou qu'elle jouât du piano, elle mettait dans tout ce qu'elle faisait un sérieux qui touchait à une sorte de fanatisme. Il était inutile de nous la proposer en exemple : elle nous dépassait en tout trop facilement et selon toute apparence sans le savoir, car on ne pouvait être plus modeste, ni s'effacer avec plus de naturel, mais elle était secrète à un point qui ne saurait se concevoir. On eût dit que tout le sang écossais dont disposaient nos ancêtres s'était réfugié dans les veines de cette petite fille étonnante. Les années qui passaient ne faisaient que l'embellir à nos yeux, puis il vint un jour où elle parut devant nous avec la sérénité d'une impératrice alors que l'incroyable nouvelle se répandait dans la maison : elle venait d'être renvoyée du Lycée Molière.

On fit venir Maman dans le bureau de la directrice et on lui mit sous les yeux les lettres qu'un expert en écriture avait examinées. Ces lettres adressées à un grand magasin de la rive gauche étaient des commandes de tout ordre, passant des batteries de cuisine aux draps et aux serviettes de toilette, de la vaisselle de table aux fournitures de bureau, l'ensemble étant réparti entre différents professeurs du lycée qui, devant ces livraisons massives ne pouvaient que lever les bras au ciel. On leur opposa leurs lettres qui, bien entendu, étaient des faux de la main de Retta. Elle avait mis son plan à exécution avec le soin et les raffinements d'imagination qu'elle apportait à tout. Le bizarre voisinait avec le comique, mais elle s'était efforcée d'éviter le banal et il y avait dans le choix de certains objets une intention et même une ombre de férocité dont on ne l'aurait pas crue capable. C'est ainsi que d'irréprochables demoiselles du corps enseignant reçurent des monceaux de layettes. Une baignoire fut envoyée à un professeur dont les idées sur la propreté n'étaient pas assez claires. Mais le grand magasin en question ne suffisait pas à tout. Parce que sa tête ne revenait pas à ma sœur, une autre demoiselle vit monter chez elle un cercueil. Là était le trait le plus noir, le plus écossais peut-être. Sans larmes, sans regrets, sans trouble aucun, Retta avoua tout, reconnut tout, mais garda un profond silence quand on voulut la questionner sur ses motifs. On ne la gronda pas. A quoi bon ? Devant ce visage fermé dont la beauté même avait quelque chose d'intimidant, les menaces expiraient sur les lèvres les plus sévères. Elle quitta sagement le lycée Molière et compléta son éducation dans une institution privée.

J'avais été baptisé à Christ Church, petite église anglicane qui n'existe plus. Elle se trouvait à Neuilly, au 81 boulevard Bineau. Des circonstances de ce baptême je ne sais presque rien, sinon que j'avais pour marraine une Irlandaise catholique, Agnès Farley, dont je reparlerai. Un jour, elle dit à ma mère : « Tu ne feras jamais un protestant de ton fils. » Fort malheureusement j'ignore ce que ma mère lui répondit et je le regrette, car si je le savais, je saurais des choses qui dissiperaient sans doute un mystère.

A l'église américaine de l'avenue de l'Alma, je n'éprouvais aucun des sentiments que j'aurais dû avoir. Pour parler simplement, je m'y ennuyais, sauf quand le soleil, la lune, les étoiles, la pluie, la neige et les hommes étaient invités à louer l'Eternel (ou à grossir l'Eternel avec une loupe, d'après mon interprétation privée). Je tirais quelquefois ma mère par la manche pour lui dire tout bas qu'un des vitraux avait été mis à l'envers et elle m'ordonnait de me taire. Après le service, dans l'avenue de l'Alma, je posais des questions sur le vitrail incriminé et ma mère qui ne comprenait rien à cette histoire m'écartait comme on chasse un moustique, mais des années après sa mort, je me rendis compte qu'il s'agissait du supplice de saint Pierre, crucifié la tête en bas. J'examinais ce vitrail avec toute l'attention de l'ennui et c'est à peu près tout ce que j'ai retenu de cette église, sinon que j'admirais fort les coussins de velours rouge sur lesquels nous nous agenouillions et que j'aurais voulu emporter le mien à la maison.

Tout autre était mon comportement à l'église anglaise de la rue Auguste-Vacquerie où nous allions quelquefois. Je ne sais plus bien de quoi elle avait l'air, mais je me souviens que lorsque le Révérend Cardew s'agenouillait devant l'autel et d'une voix incertaine, mais avec un accent qui ne trompait pas, entonnait un cantique aussitôt repris par les fidèles, une émotion indescriptible s'emparait de moi. Il y avait chez cet homme une humilité si profonde et une foi si pure que j'en recevais quelque chose sans même deviner de quoi il était question. A cause de cet homme, j'aimais Dieu. Je n'en savais rien et le Révérend Cardew n'en savait rien non plus. Récemment un prêtre catholique m'a appris que cet homme avait laissé derrière lui le souvenir d'une vie sans tache après avoir été longtemps l'aumônier des girls des Folies-Bergère.

Au milieu de la forêt du 93, il y avait la salle à manger. Certains jours d'hiver me reviennent à la mémoire, mais ne m'attristent pas. De nouveau je suis à table avec les autres, car tout le monde est là, il n'y a pas de manquants, il n'y a pas de morts, et selon toute apparence tout le monde est heureux, mon père et ma mère, mes cinq sœurs et une jeune fille de Philadelphie, Roselys, dont la gaieté et les charmantes grimaces nous font rire. Mon père est debout pour découper le gros rôti de bœuf, il fronce le sourcil et se mord la lèvre pendant cette opération délicate. « Des tranches bien minces, Edouard », dit ma mère. « Vous aurez de la dentelle, Madame », répond-il en faisant un moulinet avec son long couteau. Tout le monde rit et je ris aussi sans bien comprendre. Les carafes de verre grenat que mon grand-père a rapportées jadis de Bohême brillent comme des rubis dans la lumière, et dans un plat d'argent fume le riz d'une blancheur éclatante. Entre Lina portant un plat de beignets comme je n'en ai jamais goûté depuis, des beignets de maïs, et Roselys se met à battre des mains en criant : « J'adore les beignets de maïs ! » Pour nous amuser, elle rit et parle comme un vieux nègre. On ne peut s'empêcher de l'aimer. Tant pis si elle est du Nord. (« Mes enfants, pas un mot sur la Guerre », a dit Maman avant le déjeuner.) C'est Noël. On a mis sur la table ce qu'on a de plus beau, la nappe damassée, la lourde argenterie de famille, tout ce que nos parents ont voulu garder pendant les années difficiles, parce que cela venait de là-bas, de la patrie fabuleuse dont le souvenir arrache de tels soupirs à Maman, le Sud rayé des nations. Il fait bon dans la salle à manger parisienne. Le poêle de porcelaine répand une chaleur capiteuse et bien avant le dessert, hélas, j'entends vaguement Papa qui murmure : « Regardez, *Beaver* s'endort. »

*

Je me fais quelquefois l'effet d'un aveugle qui veut se ressouvenir de la lumière. A ma mère, je demandais pourquoi Dieu avait créé le monde, mais je ne sais plus ce qu'elle répondait. Je lui demandais encore quand Dieu avait commencé et elle me disait qu'il avait existé avant tout. Et avant ce moment-là ? Avant le moment où il avait commencé d'exister, qu'y avait-il ? « Lui. » Et avant cet *avant-là* ? Avant *avant* ? Encore Lui. Il était avant tous les avants possibles. Pour Lui, il n'y avait pas d'avant. Et quand finirait-il ? Jamais. Pendant quelques secondes j'avais la sensation de tomber dans un gouffre. Je pouvais avoir six ans et la vérité se frayait un chemin dans mon esprit

avec une sorte de violence qui me faisait peur et que je n'ai pas oubliée. Cette émotion était même si forte qu'elle marqua par la suite toutes les idées que je pouvais me former du Créateur. Je conçois très bien que les Juifs lui aient donné le nom d'Eternel et que de cette notion d'éternité procède la notion de crainte à l'origine de la sagesse. Aujourd'hui encore, il me paraît difficile de réfléchir sans trembler à l'amour que prodigue celui qui n'a ni commencement ni fin. Ma mère, je crois, éprouvait, elle aussi, ce curieux vertige intérieur qui vient de cette idée que le temps s'abolit en Dieu. Les mots jamais et toujours avaient pour elle comme pour moi une résonance magique.

Je commençais à parler un peu l'anglais quand elle me fit apprendre par cœur le psaume XXIII dans l'incomparable version dite de King James. Ces phrases si simples, ces phrases d'enfant se logèrent sans difficulté dans ma mémoire, et si mystérieux que fût leur sens, il ne me venait pas à l'esprit de rien mettre en question, ni l'huile répandue sur ma tête, ni le banquet préparé pour moi en présence de mes adversaires. Je croyais ce que croyait ma mère et, autant que je m'en souvienne, elle ne m'expliquait rien, elle me faisait répéter chaque verset après elle, puis le psaume entier, et tout cela formait dans mon cerveau des images merveilleuses dont je puis dire que je m'enivrais. Je voyais le berger, je voyais la vallée de l'ombre de la mort, je voyais la table dressée. Il ne m'en fallait pas plus à cet âge. Quelque chose se passait en moi qui ne s'abolirait jamais, quelque chose m'était donné et je m'aperçois qu'aujourd'hui je n'en sais pas beaucoup plus long qu'aux minutes où je dis pour la première fois ces paroles d'une familiarité si majestueuse. En les prononçant, même de ma voix encore hésitante, j'avais l'impression de suivre pas à pas quelqu'un et d'avancer avec lui vers un vaste palais tout baigné de lumière d'où je ne sortirais jamais plus, mais il fallait d'abord traverser la région obscure et ne pas trembler. C'était l'Evangile en petit. Que de fois, dans des heures d'angoisse, je me suis souvenu de la houlette réconfortante qui écarte de nous le danger ! Chaque jour, je récitais ce petit poème prophétique dont je n'épuiserai jamais les richesses. Cependant ma mère ne s'en tenait pas là. Elle me fit apprendre aussi le psaume premier que j'aimais à cause de l'arbre planté au bord des eaux et dont la feuille ne se flétrit pas, mais mes difficultés commençaient avec le psaume suivant parce que je ne pouvais comprendre ce que voulait dire la rage des païens contre l'Oint du Seigneur. Je préférais une autre page qu'elle désirait me faire retenir, le fameux treizième chapitre de saint Paul sur la Charité. Il me fallut quelques minutes pour l'apprendre et bien des années pour en explorer tout le sens, et je pense que je n'en viendrai pas à bout avant de mourir.

J'atteignais l'âge de raison et ma mère entreprit de commencer mon éducation religieuse. A cet effet, elle me fit apprendre en anglais le *credo* tel, à peu près, qu'il est dit dans toutes les églises chrétiennes. J'eus quelques difficultés à comprendre ce que je récitais, mais il ne pouvait s'agir de poser des questions que je n'aurais même pas su comment formuler. Tout m'était obscur, et pourtant tout me paraissait vrai, puisque ma mère le croyait.

Là prit fin mon instruction religieuse. Il n'y eut rien d'autre hormis la lecture quotidienne de la Bible. Bien différente avait été l'éducation de mes sœurs qui, toutes, avaient appris par cœur le catéchisme anglican et qui, l'une après l'autre, furent confirmées à l'église de l'avenue de l'Alma. Pour ma part, je puis dire que le protestantisme m'effleura à peine.

Que se passait-il dans l'esprit de ma mère ? Je ne le saurai sans doute jamais en ce monde, et ne puis qu'entrevoir la vérité. Je me souviens qu'un jour elle me dit avec une gravité extraordinaire : « Quand tu seras grand, tu verras peut-être des hommes qui essaieront de te persuader que le Seigneur Jésus n'est pas Dieu. Il y a beaucoup d'hommes qui disent cela dans le pays où nous sommes. Ne les crois pas, ne les crois pas ! » Elle se tenait devant moi et me regardait d'un air si triste et si pénétré que je demeurai muet, et autant que je m'en souvienne, elle n'ajouta pas un mot.

Les dimanches se succédaient sans qu'elle nous conduisît à l'église comme autrefois, mais il n'y avait pas de soir qu'elle ne me fît dire le Notre Père. Qu'elle eût la foi et qu'elle aimât le Christ, cela ne faisait aucun doute ; elle me parlait de Jésus de telle sorte qu'à l'âge de cinq ou six ans je me figurais qu'elle L'avait connu et cela m'assombrissait de savoir qu'il était mort ; je la voyais, en effet, toute bouleversée chaque fois qu'elle me lisait les derniers chapitres de l'Évangile.

Je me rends compte qu'il y a des lacunes dans ce récit. Trop de choses m'ont fui et peut-être l'essentiel me demeure-t-il caché. Ce qui est sûr, c'est que j'interrogeais sans fin cette mère qui parlait pour Dieu, et c'était toujours les mêmes questions : « Après l'éternité, qu'y a-t-il ? — Il n'y a rien. — Et avant l'éternité, quoi ? — Rien. — Comment peut-il n'y avoir rien ? Qu'est-ce que c'est que rien ? — Il n'y a jamais eu de commencement et il n'y aura jamais de fin. » Je restais la bouche ouverte. Intellectuellement, c'est encore ce que j'éprouve aujourd'hui devant ces deux gouffres d'avant et d'après qui n'existent que pour nous autres prisonniers du temps.

Quand ma mère parlait de religion et disait certaines choses, il y

avait autour d'elle un énorme silence. Elle me regardait. Un jour, elle me dit : « Si tu devais commettre une mauvaise action, j'aimerais mieux te voir mort, comprends-tu ? Mort à mes pieds. » Elle ne me surveillait pas de très près. Elle avait trop d'enfants pour cela, et puis, si étrange que cela paraisse, cette femme qui se serait fait tuer pour nous n'était pas du tout maternelle dans le sens où l'on entend ce mot d'ordinaire. Elle nous aimait de tout son cœur, mais il fallait le savoir, car elle n'avait d'élans de tendresse que pour moi, semble-t-il. Elle m'avait donné le nom de son père comme on remet à quelqu'un ce qu'on possède de plus précieux. Son ironie s'exerçait sur mes sœurs, non sur moi. Je la voyais aller et venir, soucieuse. Parfois cependant elle éclatait de rire en parlant avec mon père et plus souvent encore avec ma marraine Agnès.

Agnès était grande et forte, avec une chaîne autour du cou et une voix si agréablement timbrée qu'on l'écoutait avec plaisir, même sans comprendre, ce qui était souvent mon cas. Lorsqu'elle entrait chez nous, il me semblait que tout tremblait autour d'elle, car elle marchait d'un pas lourd et rapide. Ses yeux étaient clairs et quand elle riait, c'était immodérément. Jamais elle ne me parlait comme on parle à un enfant. Des bribes de conversation me reviennent à l'esprit, mais dispersées. Mis bout à bout, cela donnait quelque chose comme ceci : « Qu'est-ce que tu penses de la politique, Julien ? Pas grand-chose. Je vois ça à ton air. Est-ce que tu aimes Louis XI ? » Je savais que Louis Zonze, comme je l'appelais, faisait pendre ses ennemis dans des vergers. « C'est parfaitement vrai, disait Agnès. J'ai toujours adoré cet homme-là. Tu auras un livre sur Louis XI. Montre-moi tes dessins. » Je lui en faisais voir qui lui étaient spécialement destinés. « Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là avec des casques ? — Des Romains. — Je vois. Malheureusement, je déteste les Romains parce qu'ils me rappellent les Anglais. Tu ne peux pas me dessiner autre chose ? — Oh ! je peux faire un dessin qui représenterait l'enfer. — Va pour l'enfer. Tu me montreras ça la prochaine fois. » Elle se tournait vers Maman : « Mary, noire protestante (*you black prot !*), c'est toi qui lui parles de l'enfer ? » Mais ma mère ne nous parlait presque jamais de l'enfer. « Pas du tout, Agnès. J'essaie de ne pas penser à l'enfer. Judas s'y trouve sans doute – et peut-être Napoléon Bonaparte, mais j'espère bien que Dieu finira par leur pardonner. »

L'histoire de Judas troublait beaucoup ma mère et les questions que lui posaient mes sœurs à ce sujet y étaient sans doute pour quelque chose. « Maman, puisqu'il fallait que cela arrive, puisqu'il fallait qu'il y eût un traître, pourquoi est-il damné ? — Je sais, je sais. Il y a là quelque chose de difficile à comprendre. En tout cas, il n'aurait pas dû se pendre. »

Je me souviens que le dessin représentant l'enfer fut exécuté avec

un soin exceptionnel. Ce qu'Agnès en pensa, je ne me le rappelle plus, mais j'ai encore très présente à l'esprit la remarque faite par une autre amie de la famille, une Anglaise sarcastique aussi dure d'aspect qu'elle était bonne de cœur, quand elle jeta les yeux sur mon chef-d'œuvre, à travers son face à main. Elle commença par me féliciter, puis elle éclata de rire et se tournant vers ma mère, elle lui dit : « C'est exactement ma chambre quand je fais mes valises ! »

*

Ma mère parlait le français avec un souverain mépris de toute règle grammaticale et se servait des genres au petit bonheur. Il lui semblait arbitraire qu'une chaise fût du féminin et un fauteuil du masculin, mais elle dévorait les livres français et avait une prédilection marquée pour Maupassant. Je crois qu'il faut se replacer par l'esprit aux premières années du siècle pour saisir ce qu'il y avait d'un peu surprenant dans le choix d'une pareille lecture par une femme aussi profondément religieuse. Aux yeux de bien des Anglo-Saxons de 1906, Maupassant était un auteur en quelque sorte inavouable, incarnant l'immoralité vraie ou prétendue de la race française, alors que l'immoralité anglo-saxonne était simplement cachée aux yeux des observateurs. Ma mère voyait ces choses à sa façon. Ainsi, l'incroyance de l'auteur la gênait moins que ne la touchait la pitié qu'il avait pour la race humaine. Quant à ses audaces, elles la faisaient sourire, je dirais plus exactement qu'elles la faisaient rire aux éclats. Sans songer le moins du monde à s'en cacher, elle et Papa lisaient devant nous le *Rire* que nous n'avions pas le droit de regarder, mais il y avait dans tout cela une sorte d'innocence que je renonce à expliquer. Cela tenait peut-être à l'époque. Je me souviens qu'un jour le *Rire* étant allé un peu loin fut saisi. Le numéro suivant portait en première page un dessin représentant Adam et Eve, tous les deux nus. Adam toutefois avait autour de la taille un grand mouchoir orné d'un A. « Adam, disait Eve, prête-moi ton mouchoir. — J'peux pas, répondait-il, le *Rire* serait saisi. » Grande gaieté de ma mère. « Comme ces Français sont drôles ! »

Elle était le contraire d'une fanatique et je ne peux m'empêcher de penser que devant moi elle demeurait quelquefois perplexe. Sans doute n'est-ce là qu'une impression, mais si forte qu'à plus de cinquante années de distance je n'arrive pas à l'oublier. Il y avait entre nous ce lien de la foi et elle en avait conscience lorsqu'elle me parlait, elle devinait que cela me tenait à cœur plus que tout le reste. De là cette gravité un peu étrange du regard et de la voix qu'elle avait dans

ses rapports avec son dernier-né. Elle n'était pas avec moi tout à fait comme avec les autres et la différence était malaisée à définir. J'étais sensible à ses façons d'être, mais je ne m'interrogeais pas.

Des années après sa mort, on me rapporta d'elle un trait qui en dit long sur sa conception de la vraie charité. Elle se trouvait avec mon père au *Café de la Paix* où ils étaient allés souper après le théâtre. Ce devait être vers 1912, car alors une sorte de prospérité était revenue dans la famille. Comme ils se dirigeaient vers la porte pour regagner le boulevard, ma mère passa devant une femme qui était manifestement une prostituée et lui glissa rapidement une pièce d'or dans la main. « Pourquoi as-tu fait cela ? » lui demanda doucement mon père un instant plus tard. « Elle était moins jolie que les autres et personne ne faisait attention à elle : elle n'avait pas de clients... »

*

Mes sœurs m'embrassaient à tout moment. Elles couraient après moi, me saisissaient dans leurs bras et me couvraient de baisers. Je m'échappais pour aller me plaindre à ma mère : « Les filles m'embrassent du matin au soir ! » Et j'ajoutais, lui empruntant une expression qui revenait souvent sur ses lèvres : « Elles font de ma vie un fardeau ! » (*They make my life a burden !*)

*

L'après-midi, chacune à son tour, une de mes sœurs m'emmenait au Bois ou quelquefois en ville. De temps à autre, j'accompagnais la belle Eléonore dans ses lentes pérégrinations à travers les vieilles rues de Passy. Elle marchait très doucement, en effet, s'arrêtait à toutes les vitrines des magasins et ne pressait le pas que devant la boutique noire de la brodeuse qui pouvait surgir tout à coup et lui réclamer l'argent que ma sœur Mary devait depuis de longs mois.

La rue Bois-le-Vent, la place de Passy, la rue de l'Annonciation m'étaient aussi familières que la chambre de mes parents. Souvent, nous poussions jusqu'à Notre-Dame de Grâce de Passy où nous entrions pour un moment. C'était à cette époque une grande église de campagne qui datait du premier Empire. Aujourd'hui qu'on l'a agrandie, elle a perdu beaucoup de son charme à mes yeux, mais aux environs de 1906, elle me ravissait. Sombre et un peu mystérieuse, elle me faisait l'effet d'un lieu enchanté, car en y pénétrant, on sortait

immédiatement du quotidien, de l'ordinaire, de tout ce qu'on voyait tous les jours. Je ne savais pas bien où j'étais. Eléonore me disait seulement de tenir mon chapeau à la main et je la voyais faire des génuflexions et des signes de croix, mais je ne posais aucune question. Les ors de l'autel brillaient dans la pénombre et tout au fond de l'église, dans un coin obscur, il y avait une grotte faite de vrais rochers au-dessus desquels une statue de femme en blanc se dressait comme un fantôme. A ses pieds brûlaient des cierges de longueurs différentes, les uns droits, les autres un peu penchés, avec de petites flammes orange qui palpitaient dans les courants d'air. Là, ma sœur s'arrêtait et je m'arrêtais avec elle pour regarder la dame dont les yeux se levaient vers les voûtes. Je n'ai pas le moindre souvenir d'une émotion religieuse, mais bien d'un émerveillement confus. Cette grotte, cette statue, ces lumières, qu'est-ce que cela voulait dire ? Le fait de ne pas comprendre augmentait le plaisir étrange de me trouver là. Eléonore ne m'expliquait rien. Attendait-elle quelqu'un ou quelque chose ? Mais non. Au bout d'un moment, elle faisait de nouveau le signe bizarre qui lui couvrait le visage et les épaules et qui m'inspirait une vague inquiétude, parce qu'enfin c'était ma sœur Eléonore et qu'à la maison elle n'agitait pas la main de cette manière. Cependant je ne l'interrogeais pas et, dans la rue, elle redevenait la personne souriante et belle que j'aimais.

*

Les meubles au milieu desquels j'ai vu aller et venir ma mère sont là autour de moi, elle s'est appuyée à cette table, elle s'est assise dans ce grand fauteuil à bascule. Si elle revenait, elle reconnaîtrait sans doute la *maison*, le décor qu'elle avait fini par aimer, mais elle n'est plus là et tout ce qui me reste d'elle, avec une mèche de cheveux et ses petits agendas, c'est sa Bible dont bien des pages manquent, parce que trop d'enfants y ont lu et appris des psaumes et que sous leurs doigts des feuillets se sont détachés. J'interroge ce livre où elle avait marqué les passages qui l'aidaient à vivre, et j'essaie d'en conclure quelque chose, mais je n'y arrive pas. Il y a eu un moment où elle nous a échappé. Bien avant sa mort, elle est entrée dans un grand silence. Que sa foi fût profonde, je le savais, si jeune que je fusse, mais il arriva un temps où elle ne parla presque plus de ce qui lui tenait le plus à cœur. Sans doute, je vais trop vite, car aux beaux jours de la rue de Passy, tout demeurerait encore en place, nous étions tout près de ma mère. Le bonheur était possible, nous comptions dessus, mais connaissant la suite, je ne puis m'empêcher de voir les premières ombres effleurer la

tête soucieuse de Maman. Dans les petits agendas dont j'ai parlé tout à l'heure, elle marquait d'un grand signe en forme d'astérisque les journées difficiles où elle restait à souffrir dans l'obscurité de sa chambre aux rideaux soigneusement tirés, puis, ces signes devenus trop fréquents, elle jugea plus simple d'indiquer les jours où elle se sentait bien. Quant aux petits événements de sa vie quotidienne, ils ne variaient guère : « Mené les enfants au Luxembourg sur l'impériale de l'omnibus... Lavé les cheveux de Lucy... Lavé les cheveux de Retta... Agnès a pris le thé avec moi... Payé la note de charbon de terre... » Rien d'autre. Les petits carnets n'en livrent pas plus sur cette personne si réfléchie, si bonne et si secrète.

*

Il me semble parfois que je ne vis pas, mais que je rêve que je vis, et toute ma vie passée m'apparaît comme une sorte de songe dont je m'éveille chaque jour et qui chaque jour se poursuit. Peut-être, en effet, la mort sera-t-elle pour nous tous le grand réveil. Nous comprendrons alors que nous nous mouvions parmi des ombres, mais derrière tout cela il y avait Dieu, comme derrière un voile qui nous cache le ciel il y a les palpitations de la lumière.

*

Et mon père ? Papa ne s'interrogeait pas, autant qu'on puisse le savoir. Le matin, tout habillé et fleurant l'eau de Cologne, il s'agenouillait au pied de son lit et, la tête dans les mains, faisait ses prières. La chambre de mes parents était un lieu de passage. Mes sœurs la traversaient en pantoufles, d'un pied léger, comme des sylphes. En vain ma mère essayait-elle de les refouler vers d'autres régions. « Silence, les enfants ! Votre père fait ses prières », disait-elle dans un chuchotement qui voyageait jusque dans les couloirs. Papa gémissait et appliquait ses mains brunes à ses oreilles. Alors Maman fermait les portes et on n'entrait plus.

Mon père croyait tout bonnement ce que disait l'Evangile, mais il le croyait à fond et sans l'ombre d'une complication théologique. Il priait Dieu comme un enfant. Je n'ai jamais connu un homme plus droit ni plus simple dans sa vie comme dans sa foi. Avec quelle joie je puis me dire aujourd'hui que pas une fois je ne lui ai désobéi, et pas une fois non plus je n'ai le souvenir d'avoir désobéi à ma mère, mais mon

mérite n'était pas grand, parce qu'à mes yeux ils étaient parfaits, et peut-être l'étaient-ils vraiment. Ce qui m'étonne, avec des parents comme les miens, ce sont les incohérences de ma vie. Il a dû y avoir des grands-parents et surtout des arrière-grands-parents dont j'ignore la vie secrète (le fameux « grand-père pirate » dont je reparlerai un jour), mais entre eux et moi, entre eux et nous tous, les enfants, se dressait l'espèce de barrage spirituel que formaient mon père et ma mère. Ils se tenaient entre nous et le mal, entre nous et le malheur. Nous savions, et ma mère le savait comme nous, que lorsque mon père était là, rien ne pouvait nous arriver de fâcheux, que les murs étaient deux fois plus solides autour de nous et la lumière deux fois plus belle.

Il arrivait pourtant qu'un orage éclatât au cours d'un repas, soit à cause de l'affaire Dreyfus, soit à cause d'une différence d'opinion sur la Guerre de Sécession. Ma mère avait la tête pleine d'arguments de premier ordre, car elle était d'une famille d'hommes de loi, et la discussion tournait vite à la bataille verbale. « *There they go again !* » disaient mes sœurs ravies. (« Les voilà qui repartent ! ») Deux ou trois fois par an, la chose épouvantable se produisait : mon père se levait tout à coup et lançant sa serviette au milieu des plats, il quittait la pièce. Alors Maman courait après lui et le calmait comme on calme un ours : « *Please, Edward, please !* » Je l'entends encore. Papa frappait du pied, mais il revenait toujours, et de nouveau tout le monde était heureux.

*

J'avais des moments d'inexplicable mélancolie à laquelle se mêlait un curieux plaisir. Peut-on être heureux de se sentir un peu malheureux ? Surtout quand on ne sait pas pourquoi on se sent malheureux... Vers sept heures du soir, dans la grande cuisine, quand la nuit tombait doucement et que par la fenêtre ouverte arrivaient du voisinage des bruits de voix indistinctes, j'étais bizarrement averti que la minute allait venir, et en effet un silence se faisait tout à coup. Ce silence se faisait toujours, bien qu'il ne durât guère. Lina se taisait. Il me semblait que la terre entière se taisait. C'était alors que mon cœur se serrait. Je me félicitais de me trouver à la cuisine et non tout seul dans la chambre de mes parents. La présence de Lina me réconfortait, alors que là-bas, dans la chambre où la lumière hésitait sinistrement, il sortait des murs on ne savait qui, on ne savait quoi, et des chuchotements circulaient dans la pièce hantée, mais à la cuisine, c'était autre chose. La tristesse descendait du ciel. On n'avait rien à craindre, mais il y avait cette douce impression de malheur dont je

recevais ma part sans savoir de quoi il s'agissait. Quand j'entendais ma mère nous lire le récit de la Création : « ... et il y eut un soir, et il y eut un matin... » le mot soir résonnait en moi avec une force magique. Je me figurais que Dieu avait créé le monde à sept heures du soir, et maintenant encore, ce moment de la journée garde pour moi un caractère religieux, surtout par de beaux après-midi d'avril, quand la lumière fait lentement naufrage à travers les arbres et qu'au bonheur d'être en vie s'allie la détresse de se savoir mortel.

A six ans et plus, j'avais une horreur de l'obscurité qui ne peut se décrire. Si j'ai connu la peur, c'est bien de là qu'elle m'est venue. Ce qu'il y avait de plus merveilleux au monde, quand je me trouvais au lit, dans le noir, c'était l'apparition d'une bougie allumée éclairant le visage de ma mère. « Comment ! Tu ne dors pas encore ? — Si, Maman. » Et fermant les yeux dans une sorte de flamboiement que je percevais à travers mes paupières, je glissais, le cœur tranquille, jusqu'au plus profond du gouffre.

Si je pouvais revoir et bien observer l'enfant que j'étais à huit ans, je comprendrais mieux l'homme que je suis devenu, mais ce voile qui se tisse entre nous et notre passé a sans doute sa raison d'être. Nous nous souviendrions de tout, que certains moments d'une qualité plus rare perdraient leur signification en disparaissant dans l'ensemble. L'oubli est un choix qui ne laisse subsister que l'essentiel.

En 1908, au lycée, j'étais dans la classe de M. Soyer, professeur à redingote noire et à barbe rousse, terrifiant par ses colères subites et capricieuses. Je ne sais pourquoi j'ai retenu une phrase qu'il prononça un jour à propos de maladies. « Inutile de vous parler de ces horreurs qui nous attendent tous. Vous avez des reins qui fonctionnent admirablement... » Je ne compris pas ce qu'il voulait dire, mais la phrase me resta à tout jamais, alors que presque tout le reste de son enseignement m'a fui. S'il y a là un choix, je reconnais qu'il est mystérieux !

Je ne me souviens que de deux camarades dans la classe de M. Soyer. L'un s'appelait Lantin. Il avait une douce figure d'artiste ou de martyr, avec de longs cheveux droits, un col empesé rabattu sur une lavallière et, détail qui me faisait frissonner de dégoût, des dents grises. L'autre s'appelait Brissaud. C'était un garçon faraud, jovial, qui se rapprochait de moi pour me dire en pouffant de rire que son père, officier de cavalerie, le fouettait quand ses notes étaient mauvaises. Et parce que je faisais souvent le contraire de ce que je voulais, je m'éloignais de Brissaud et recherchais la compagnie de Lantin qui m'inspirait une sorte d'horreur. Je parlais à Lantin, j'écoutais Lantin et je fuyais Brissaud. Pourquoi ? Je n'aurais su le dire, mais bien plus tard, il m'est arrivé d'agir ainsi.

Cette même année, par un après-midi de juin, il se passa en moi

quelque chose qui demeure dans ma mémoire comme un des moments les plus singuliers de ma vie entière. J'étais assis en classe près d'une fenêtre ouverte d'où je pouvais voir un petit toit de tôle recouvrant une galerie à colonnettes de fer. Un peu au delà se dressait un long bâtiment de brique brune et l'on apercevait aussi les branches des platanes avec leurs feuilles toutes neuves, mais je me souviens plus particulièrement du toit de métal, parce que c'est en le regardant que je fus tout à coup arraché à moi-même. Pendant plusieurs minutes, j'eus la certitude qu'il existait un autre monde que celui que je voyais autour de moi, et que cet autre monde était le vrai. J'en éprouvai un bonheur que je renonce à décrire, car je le crois au delà des ressources du langage humain. Tout ce que j'avais connu jusqu'alors d'agréable n'était rien en comparaison. Ce n'était pas la même chose, ce n'était pas du même ordre, ce n'était pas dans le même pays... Un moment plus tard, je me retrouvai au milieu de mes camarades et la voix de M. Soyer passait au-dessus de nous comme dans un rêve d'ennui. Triste et abasourdi, je repris conscience de ce qu'on appelle la réalité. Bien des fois, j'ai réfléchi à cette minute extraordinaire pendant laquelle il me sembla que tout devenait immobile comme si le temps eût cessé d'exister, et je ne pensais à rien, ni à moi ni à personne ni à Dieu. Simplement, j'étais, encore le je est-il de trop dans cette histoire, mais plus j'en parle, moins tout cela est exprimable. Quand je compris que c'était fini, j'eus envie de pleurer. Sombres étaient la classe, les murs, les têtes des garçons, la lumière elle-même, et j'eus l'impression que nous étions tous à l'étroit comme dans une prison.

Et peut-être était-ce tout ce que je devais savoir en ce monde de l'univers invisible. Ce fut la seconde grande minute, la première se situant vers ma cinquième année ou plus tôt, quand levant les yeux dans la chambre de mes parents, je vis le ciel nocturne par la vitre supérieure de la fenêtre. Ainsi me fut donné le sentiment de l'immense aventure de l'âme sur cette terre.

*

L'appartement de la rue de Passy était un monde que je ne devais jamais plus retrouver. Nous le quittâmes en octobre 1910 pour aller habiter, rue de la Pompe, un immeuble moderne avec, ô merveille, l'électricité. La situation de mon père s'était améliorée.

On traversait une grande cour ennuyeuse, triste quand il faisait gris, sinistre quand le soleil brillait dans un ciel bleu, car alors les maisons voisines paraissaient noires. Aucune trace de végétation. De la pierre et du silence, mais du silence qui me parut affreux, car j'avais encore

dans les oreilles la rumeur joyeuse de la rue de Passy. Ici, le moindre bruit était banni comme un élément sacrilège qui troublait la paix bourgeoise. Ce n'était pas le silence profond et vivant des monastères, c'était un silence rogue et revêche, le silence des riches. Nous allions vivre parmi les riches. Le seul bruit dont j'ai le souvenir quand je pense à ces lieux est un bruit de pas traversant la cour sans vie. On jetait les yeux par la fenêtre et on avait envie de mourir.

Un escalier somptueux et intimidant déroulait ses grandes spirales dédaigneuses jusqu'au deuxième où nous logions. Du coup, l'escalier de la rue de Passy me parut minable avec ses courbes avares et ses paliers étroits : ç'avait été là qu'un jeune satyre poursuivant deux fillettes haletantes de terreur, mes sœurs Retta et Lucy, avait eu le temps de se montrer avant d'être chassé à coups de balai par la concierge.

Rien de tel n'aurait pu se produire dans l'escalier de la rue de la Pompe, rien d'aussi scandaleux, d'aussi intéressant. J'entends par là que cet escalier n'avait rien d'humain et manquait totalement d'atmosphère. Il était noble et stupide, repoussant jusqu'à l'idée d'un geste excessif et d'une tenue désordonnée, alors que l'escalier de la rue de Passy, avec son éclairage timide, encourageait les véhémences. Le choc ne fut pas bien grave pour Retta, qui était fortement équilibrée, mais j'ai toujours pensé qu'il dut produire sur la pauvre Lucy un effet déterminant et désastreux.

Quoi qu'il en soit, passée la porte de notre appartement de la rue de la Pompe, on retrouvait la maison, le lieu magique où ma mère et mes sœurs entraient et sortaient en bavardant et en riant dans un décor que nos meubles me rendaient familier et où la présence de mon père nous donnait à tous une impression de sécurité profonde. Il avait beau dépasser tout le monde de sa haute taille et porter une moustache de brigand, sa majesté restait celle d'un bébé, ce qui n'est pas peu dire. Debout au milieu du salon, il semblait d'un sourire éloigner la ruine, la guerre, la révolution, la mort, tout ce qui nous menacera toujours.

Il faut dire que malgré la démoralisante façade 1905, notre nouveau logis, dès qu'on en avait franchi le seuil, ne respirait que le bonheur. Grandes et claires, les pièces excluaient la possibilité de fantômes comme en abritait l'appartement de la rue de Passy. Mary, qui se déclarait experte en la matière, affirmait qu'ils allaient nous suivre et qu'un jour ou l'autre ils découvriraient notre nouvelle adresse. Eléonore était d'avis qu'il leur faudrait plusieurs années. « Et s'ils étaient venus avec nos meubles, hein ? s'ils étaient déjà là ? » J'écoutais. Ma mère, jetant un coup d'œil de mon côté, mettait alors un doigt sur la bouche.

Par la fenêtre du salon, on voyait l'avenue Montespan qui dévalait entre les arbres vers l'avenue Victor-Hugo. C'était par là qu'il fallait

regarder, pendant la belle saison, au moment où le soleil se couchait. Est-ce le mirage de l'enfance ? Jamais le monde visible ne m'est apparu sous un aspect plus étrangement séduisant que par ces croisées parisiennes, alors que des bandes d'émeraude barraient un ciel d'or pâle. En rêvant à ces nuages aux couleurs triomphantes, on arrivait à les voir de telle sorte qu'on croyait contempler de grandes îles perdues dans un océan de lumière, mais quelques minutes encore et le vaste flot noir de la nuit déferlait sur la vision miraculeuse. Emmerveillé et déçu, j'assistais à la disparition de ce paradis que l'ombre semblait avoir mis dans sa poche. Dans mon esprit, le séjour des élus ne pouvait offrir une apparence plus souverainement glorieuse, car un jour viendrait où nous serions au ciel à jamais. Ma mère me l'avait dit bien des fois et je comptais dessus comme il m'arrive d'y compter encore, bien que les paysages de féerie proposés jadis à ma foi aient fait place à une conception différente.

Dans un coin du salon, je voyais quelquefois ma mère dans son grand châte gris qui lui venait d'Ecosse, pelotonnée au creux d'un vaste fauteuil, un livre à la main, roman de Hardy ou de Maupassant, et tôt ou tard le livre lui glissait des doigts, et elle dormait d'un air appliqué. A l'heure où j'écris ces lignes, je n'ai aucune peine à retrouver dans ma mémoire son profil délicat sur la housse à fleurs. Je me demande quels rêves il y a derrière ce front encore si lisse. Elle a l'air de réfléchir. Il ne faut pas la réveiller, elle dort. Elle ne sait pas qu'elle est presque au bout de sa vie et que notre monde va disparaître.

Trop de souvenirs me reviennent à l'esprit pour que je veuille les mettre en ordre, je veux dire qu'une chronologie rigoureuse tuerait toute spontanéité. J'aime mieux raconter les choses telles qu'elles me passent par la tête.

Au delà du salon, il y avait les chambres de mes sœurs. Deux lits par chambre, ce qui faisait quatre, Eléonore étant ailleurs. Je reviendrai de ce côté de la maison une autre fois. Dans cette même région dont je parle, il y avait aussi la salle de bains. Etroite et longue, elle prenait jour par une fenêtre si haut perchée qu'on ne voyait là que le ciel dans un cadre de chèvrefeuille. Pour bien des raisons, je ne puis oublier cette pièce où la voix ne résonnait pas comme ailleurs et où la lumière ne pénétrait qu'avec je ne sais quoi de furtif et de réticent. C'était là parfois le lieu d'une scène étrange dont le sens m'échappait complètement.

Ma mère me baignait elle-même, passant sur mes épaules et le long de mon dos un de ces lourds savons de Marseille dont elle ne se déshabituait jamais. L'opération terminée, elle se relevait et s'éloignant de la baignoire me considérait d'un air désapprobateur. C'est ici que les mots peuvent me trahir et qu'il faudrait en inventer d'autres pour

décrire ce qui se passait dans les yeux de cette femme que j'aimais tant. Je la sentais à la fois mécontente et attentive. « Le cou, disait-elle, et maintenant les oreilles et derrière les oreilles. » J'obéissais. « Le corps à présent... Sous les bras et devant... » Le corps, *the body*, elle disait ce mot de telle sorte que jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans j'hésitais à m'en servir, comme s'il eût désigné une chose honteuse.

Dans le silence à peine troublé par le clapotis de l'eau, il se communiquait de ma mère à moi une pensée mystérieuse qui se logea je ne sais où pour reparaître dans ma conscience bien des années plus tard. A la façon dont elle me considérait, non sans amour, certes, mais avec une indéfinissable méfiance, je comprends aujourd'hui que la nudité humaine lui paraissait suspecte. Un jour, une phrase lui échappa que je retins précisément parce que je ne la comprenais pas du tout et qu'en même temps elle rendait un son trop bizarre pour qu'il me fût possible de jamais l'oublier. J'étais étendu dans l'eau tiède et ma mère, à trois pas de moi, se séchait les mains d'un air soucieux, quand tout à coup son regard s'abaissa sur une partie très précise de ma personne. Sur le ton de quelqu'un qui parle tout seul, elle murmura : « Oh, que c'est donc laid ! » Et elle détourna la tête avec une sorte de frisson. Je ne dis rien, mais je me sentis rougir sans savoir pourquoi. Quelque chose en moi était atteint d'une manière incompréhensible. Je pouvais avoir onze ans et mon innocence était profonde. Ma mère me regarda tristement comme on regarde un coupable qu'on ne peut pas punir parce qu'on l'aime trop, et quand je me fus rhabillé, elle me serra dans ses bras.

*

Il me fallut des années pour deviner le secret de ce que je ne puis appeler qu'une phobie. Avant de mourir, ma mère m'en révéla une partie, comme je le dirai plus tard, mais elle n'en comprenait pas tout le sens ni, surtout, la portée sans fin. Moi-même, un demi-siècle après tout cela, suis-je bien sûr de voir clair ? Cette femme si humaine et si tendre, comme elle tremblait pour moi et comme elle désirait mon salut ! Je ne la comprenais pas toujours. Elle m'apparaissait à la fois mystérieuse et merveilleuse. Je ne voudrais pas qu'on eût d'elle l'impression d'une puritaine. Ce seul mot lui eût fait horreur, mais elle tenait à mes sœurs un autre langage qu'à moi. Je savais qu'elle m'aimait de cet amour un peu fanatique que moi-même j'éprouvais pour elle. Autour de moi, sans peut-être le savoir, elle dressait des interdits terribles. L'idée de la pureté qu'elle formait en moi, je la tenais de ses inquiétudes.

Cette idée m'a tantôt nui, tantôt défendu et je lui suis encore redevable de bien des choses, car elle m'accompagnera sans doute jusqu'à la mort. Le corps était l'ennemi, mais il était aussi la forteresse visible de l'âme et principalement le temple du Saint-Esprit. Tout devenait à la fois dangereux et sacré de ce qui touchait à la chair. Elle devait rester nette. A cause de cela, la plus légère menace jetait ma mère dans d'inconcevables alarmes dès qu'il s'agissait de moi. L'intégrité du corps se liait à l'intégrité de l'âme. Il fallait demeurer intact.

A la distance de toute une vie, ce n'est pas sans émotion que je revois ces choses. Je me souviens qu'un jour qu'elle me donnait mon bain, elle recula brusquement et poussa un cri : « Ces taches rouges ! Qu'est-ce que c'est ? » Elle porta les mains à la tête et se laissa tomber à genoux près de la baignoire. « La lèpre ! » dit-elle.

C'était la maladie dont il était si souvent question dans l'Ecriture. Je gardai un silence horrifié et tout à coup ma mère jeta ses bras autour de mon corps comme pour le protéger. « Je ne te quitterai pas, fit-elle à travers ses larmes, j'irai avec toi à Molokaï. » Le cœur battant, je lui demandai ce que c'était que Molokaï. « Une île. Tu ne sais pas. Les soldats vous forcent à marcher devant eux avec leurs fusils... »

Ce nom de Molokaï qui pouvait n'avoir aucun sens pour un Parisien en avait beaucoup pour une femme qui avait grandi dans les Etats du Sud, mais c'était à autre chose que Molokaï qu'elle pensait vraiment. Le cauchemar était ailleurs, le cauchemar était autre. Il y avait dans la mémoire de ma mère quelque chose qu'elle ne pouvait oublier. Je pleurai avec elle, tout nu et tout mouillé, sur son épaule.

Une heure plus tard, le docteur Brégi était chez nous. C'était un vieux monsieur d'aspect très vénérable avec une barbe blanche qui le faisait ressembler à Coligny. Nous l'aimions tous à cause de sa douceur et de son grand bon sens. Il m'examina de la tête aux pieds et se tournant vers ma mère lui demanda ce que j'avais eu à manger la veille. « Hier ? Je ne sais plus. Si. Des moules. — Madame, vous lui ferez boire ce soir une ou deux tasses de camomille (c'était son grand remède), et à l'avenir, plus de moules. »

Papa et mes sœurs se moquèrent d'elle impitoyablement : « Tu es toujours si dramatique ! » Elle rit aux éclats avec nous tous, et le lendemain, il ne restait plus trace de lèpre sur mon corps, mais je n'oubliai pas la terreur de ma mère.

et sinistre cour. Leurs lits étaient au fond de cette pièce longue et médiocrement éclairée. Le mien se trouvait près de la fenêtre et au pied de ce lit ma petite table. C'était là, par un mystère qui me confond, que je me repaissais de ces dessins étranges, de plus en plus précis et de plus en plus compliqués, dont j'étais l'auteur innocent. Ces nudités que je coloriais en rose m'absorbaient au point que je ne savais plus ce qu'on faisait autour de moi. Il faut dire qu'on ne me surveillait guère. J'étais si sage ! Je tiens à préciser cependant que beaucoup de mes dessins représentaient des scènes historiques, des batailles, des émeutes, des sacres et des massacres, tout ce qui pouvait enflammer mon imagination, et pour leur donner un air plus ancien et plus authentique, je les déchirais et les recollais avec des bandes de papier transparent.

Il y avait en effet deux courants très distincts dans mes goûts de dessinateur, l'un avouable, l'autre non. J'allais sur mes onze ans et je commençais à me rendre compte que l'inavouable ne se montrait pas. Sans doute me cachais-je, mais je n'en suis pas sûr. Je crois cependant que ce fut vers cette époque qu'une idée terrifiante de la pureté se forma en moi. D'où me venait-elle ? De ma mère ? Mais comment ? Je n'arrive pas à voir clair de ce côté-là. Pur et Impur étaient des mots qui ne faisaient pas partie de notre vocabulaire quotidien. Je ne les rencontrais que dans la Bible, mais là ils prenaient un relief extraordinaire et touchaient au sacré. C'est peut-être l'origine de la théologie particulière qui s'élaborait dans ma tête. La Bible était sacrée en elle-même. Un livre sans doute, mais un livre sur lequel il n'était permis de poser aucun autre livre. Ainsi pensait ma mère et nous entendions cela au pied de la lettre. On pouvait placer une Bible sur une Bible, mais rien d'autre. Toutes ses pages, toutes ses phrases, tous ses mots contenaient la vérité. Elle était la religion. Or Pur et Impur y revenaient sans cesse, comme des torches autour d'un holocauste, et, dans mon esprit, Pur était ce qui était avouable, ce qui pouvait se montrer. Impur, tout ce qui se cachait. Par quelles déductions tortueuses en étais-je venu là ? Je ne puis répondre, mais je sais qu'avec le temps les ramifications de ces deux idées s'étendirent de plus en plus loin. J'en arrivai à concevoir deux mondes irréconciliables. On pouvait quitter l'un pour rentrer dans l'autre en un clin d'œil.

Mes nudités roses (d'un rose de pâte dentifrice) étaient impures à mes yeux. De même l'*Enfer* de Dante et la toile du Luxembourg. Tout cela rentrait dans un interdit qui comprenait bien d'autres choses encore. Par exemple, les chevaux attelés aux voitures des Grands Magasins du Louvre. Ils étaient si beaux, si luisants, si ronds... Impurs ! Cela allait si loin que même le bruit des chevaux trotant dans la rue de la Pompe et que j'entendais de ma chambre faisait

surgir dans mon imagination le fantôme colossal de l'Impur. J'essayais de dessiner ces bêtes, mais je me souviens très distinctement que le cœur m'en battait et que l'émotion étant trop forte, je prenais peur et renonçais. Quelque chose d'inquiétant se glissait en moi. J'avais l'impression que la tête me tournait. Il fallait cacher tout cela, cacher l'impur, et je déchirais ces dessins en morceaux minuscules.

Dans ces choses, où était le mal ? C'est ce que je ne puis démêler, même aujourd'hui. Je n'avais aucunement conscience de mal faire. Le remords ne me visitait pas. J'ignorais ce que pouvait être le remords. Je ne désobéissais jamais à mes parents et il n'y avait presque jamais lieu de me punir. Je savais seulement qu'en dessinant des personnages nus au lieu, par exemple, d'une revue militaire avec fanfares et drapeaux, je passais d'un monde ordinaire à un monde secret, le mien, celui que je portais dans ma tête et que je voulais voir sur le papier. Alors, le bout de la langue entre les dents, je serrais de toutes mes forces le crayon de couleur qui voyageait lentement sur la page. J'étais heureux d'un bonheur étrange et démesuré. D'une manière que je ne pouvais comprendre, je m'identifiais à ce que je dessinais avec une attention frénétique et en même temps je le possédais. Je ne me sentais pas seul dans ces moments-là. Il y avait quelqu'un avec moi, cela, j'en suis sûr. J'apaisais en traçant ces contours une mystérieuse convoitise. Jamais on ne me surprenait. Depuis le jour où ma cousine Sarah s'était penchée par-dessus mon épaule pour voir ce que je faisais, personne ne s'avisait de jeter un coup d'œil sur cette œuvre de ténèbres à laquelle je me livrais avec une application furieuse. Pourtant il eût été facile de tout découvrir. La porte restait ouverte et j'étais trop absorbé pour me tenir sur mes gardes, et d'abord il eût fallu que je me sentisse coupable, ce qui n'était pas le cas. J'étais envoûté, je nageais dans une sorte de féerie diabolique et quelque chose m'avertissait toujours au moment où il convenait de retourner mon dessin, qu'il fût montrable ou non, car là était la ruse de celui qui secondait mes efforts. On ne m'attrapait jamais. « Tu dessines toujours ? » me demandait-on parfois d'une façon distraite. « Oui, vous verrez, ce sera une surprise. » C'était la réponse qui m'avait été suggérée, celle qui pouvait rassurer tout le monde si l'on avait été inquiet, mais on ne l'était pas. La surprise arrivait en son temps, était portée à ma mère, puis à chacune de mes sœurs, enfin à mon père lorsqu'il rentrait du bureau, et même à la cuisinière, à la femme de chambre et jusqu'à Sidonie notre couturière à la journée, quand elle se trouvait là. J'avais besoin de compliments et d'admiration. « Où va-t-il chercher tout ça ? Regarde-moi ces messieurs qui valsent avec ces dames... Et les locataires de l'étage au-dessous qui se plaignent... Et la concierge dans sa loge... » Mes parents riaient aux éclats avec l'innocence des parents. Mes sœurs m'embrassaient à m'étouffer, je me

sauvais avec mon papier : « Vous m'embrassez trop ! La vie n'est plus tenable ! »

Une nuit, vers 1911, je fus réveillé par le murmure que faisaient mon père et ma mère en bavardant d'un lit à l'autre, et je compris qu'ils parlaient de moi. « Il dessine sans cesse, disait mon père. Tu as remarqué comme il tire la langue quand il est occupé. Quel drôle de petit bonhomme ! Je pense qu'il a un don. — Il est sage, dit ma mère. — Oui, mais ses notes en arithmétique sont effrayantes. Te rends-tu compte qu'il ne sait même pas faire une addition ? » Je ne sais plus ce qu'ils dirent encore et retombai dans le sommeil.

Ma mère se doutait-elle de quelque chose ? Je pense que non, mais elle devait malgré tout se méfier de ce que pouvait faire l'ennemi, car un jour qu'elle expliquait la parabole des talents, elle eut une phrase singulière que je n'ai pas oubliée. « On peut faire des usages très différents des dons qui nous viennent de Dieu. Par exemple, si Julien faisait un mauvais usage de son talent de dessinateur, Dieu le lui retirerait. » Je ne compris pas très bien, mais ces mots se logèrent dans ma mémoire. Ce qui me troublait était l'ambiguïté du terme de talent. Enfouir son talent dans la terre... Comment cela ? Il ne me vint pas à l'esprit que ma mère me soupçonnait de dessiner des impuretés. Peut-être eut-elle une intuition qu'elle écarta.

Touchant la vie sexuelle, mon ignorance était totale. J'ignorais absolument tout des rapports entre hommes et femmes. On n'en soufflait mot à la maison, et quand dans la Bible je rencontrais une phrase ayant trait à quelque chose de ce genre, je demandais à ma mère ce que cela voulait dire. Tel patriarche connut sa femme. J'imaginai des salutations et des révérences, mais cela ne me suffisait pas tout à fait. « Demande à ton père », disait Maman. Consulté à son tour, mon père, gêné, me disait alors : « Ta mère t'expliquera. » Je retournais vers ma mère. « Oh, tu comprendras ces choses plus tard », répondait-elle évasivement. Et elle ajoutait : « Du reste, tu n'as pas besoin de savoir. »

La question était résolue. Puisque je n'avais pas besoin de savoir, cela ne pouvait être intéressant. Ma mère ne pouvait pas se tromper. J'étais très heureux. Sur la foi de ce que Maman avait dit un jour devant moi, avec de grands éclats de rire, je croyais que toutes mes sœurs avaient été achetées aux Galeries Lafayette, alors que je venais de la Grande Maison de Blanc. « Une occasion ! » disait ma mère en me serrant contre elle.

Je reviens sur les dessins dont j'ai parlé tout à l'heure pour dire une fois de plus que l'idée d'un lien possible entre eux et le mal ne m'effleurait même pas, et j'y reviens parce que je crois qu'il y avait là une sorte d'investissement de mon cœur. Ce monde secret était pour moi une source de joies prodigieuses en même temps qu'il alimentait des désirs qui ne devaient jamais être satisfaits, car ils dépassaient les possibilités humaines. C'était le rêve du corps. Je portais en moi une faim monstrueuse à laquelle je ne comprenais rien. Je ne savais ce que je voulais, ni ce que ces dessins signifiaient. Tout ce que je savais était qu'il fallait les cacher et les détruire, quitte à les refaire indéfiniment. Quant à toucher mon corps comme je le faisais à quatre ou cinq ans, il n'en était pas question, je n'y songeais pas un instant. Je ne me regardais jamais et je dois dire que jusqu'à l'âge de quatorze ans, cela ne me vint pas à l'esprit.

Le crime, c'était de ne pas avoir de vêtements, le crime, c'était d'aller nu. Ainsi les hommes que je dessinais étaient des criminels. Dans les rues et à la maison, hommes et femmes étaient habillés. Tout le monde était habillé des pieds à la tête, toujours. Je vivais dans un monde habillé. Les garçons portaient des bas ou des chaussettes si longues qu'elles ne laissaient voir que leurs genoux. Moi seul étais nu, dans mon bain, sous les yeux de ma mère, et je ne me regardais pas, car il fallait s'habiller au plus vite, cesser d'être nu. Ce qui était nu, sauf les mains et le visage, ne pouvait être qu'indécent. Ce mot commençait à prendre sinon un sens, du moins une certaine valeur dans ma tête. Un autre mot qui me frappait était celui de vierge. Vierge rejoignait pur et pur rejoignait propre, et propre, par une sorte de logique folle, signifiait vierge. Un jour, quelques minutes avant le déjeuner, je demandai à ma sœur Eléonore si elle s'était lavé les mains. « Mais non, fit-elle amusée, elles n'en ont pas besoin pour le moment, du moins je l'espère. » Je lui donnai une petite tape. « Tu n'es pas vierge ! » lui criai-je. Cela la fit rire d'autant plus qu'elle était mariée depuis assez peu de temps. La gaieté générale me fit rire à mon tour. Je venais évidemment de dire quelque chose de drôle et tout fier de moi, je répétais : « Elle n'est pas vierge ! Eléonore n'est pas vierge ! »

De temps en temps, ma mère nous menait au Louvre, nous traînant parfois dans les salles de sculpture. Elle ne savait ce qu'elle faisait. Elle ne pouvait se douter que je sortais de là dans une sorte d'ébriété sexuelle qui me faisait d'autant plus souffrir que j'ignorais la cause précise de cette torture. La nudité, la nudité criminelle, pourquoi était-il permis de la voir ainsi, exaltée, souveraine, juchée sur des socles et semblant nous fouler aux pieds ? « Ce sont des œuvres d'art, expliquait Maman, des statues de faux dieux, des dieux qui n'ont jamais existé. Allons, venez. Ne restez pas là. Nous allons prendre le Passy-Hôtel de

Ville pour rentrer. S'il y a de la place, nous monterons à l'impériale. »

Pourquoi mène-t-on les enfants aux musées ?

Je ne comprenais pas. Ces mots qui me discréditeraient dans l'esprit de bien des hommes d'aujourd'hui, je suis bien obligé de les employer sans cesse pour décrire le désarroi dans lequel j'ai grandi. Et pourtant j'étais heureux comme peu d'enfants l'ont été. S'il y avait dans ma vie des moments de joie plus sombre, je crois pouvoir dire que je n'y étais pas pour grand-chose. Une force irrésistible me prenait alors en tutelle et guidait ma main vers la page blanche. Cela n'arrivait pas très souvent. Il y avait des intervalles qu'on eût dit bien calculés qui me permettaient de voir les *progrès* que j'avais pu faire. J'ajoute, pour en finir avec ce sujet, qu'il n'y avait pas trace d'obscénité dans ces dessins. J'ignorais ce que l'obscénité pouvait être, j'ignorais tout des gestes qu'on fait pour se perdre et le mal pénétrait en moi d'une manière beaucoup plus subtile. C'est au point que je me demande si, après tout, ma mère n'avait pas eu l'occasion de jeter les yeux sur un de mes dessins (j'étais absorbé, en effet, si profondément que je parlais tout seul en dessinant). Et il y avait ceci de particulier dans mes représentations de personnages nus, c'est qu'aucun d'eux n'avait de sexe.

*

Je voudrais retrouver le fil plus fin qu'un cheveu qui passe à travers ma vie, de ma naissance à ma mort, qui guide, qui lie et qui explique. Etais-je très différent des enfants de mon âge ? Certes j'étais plus ignorant de la vie, moins conscient et sûrement moins avisé, moins malin que mes camarades de classe. J'avais cependant un grand désir d'être comme eux, de faire comme eux, de leur ressembler, et malgré tout je demeurais seul. Ce que je disais n'amusait personne, ne retenait l'attention de personne. Je ne sortais de mon silence que pour dire des choses qui apparemment n'avaient aucun sens, et les sourires moqueurs que je voyais alors me causaient une humiliation cuisante. J'étais à la fois fier et ahuri.

En classe, tout ce qui de loin ou de près touchait aux sciences ou même à la simple arithmétique me jetait dans une inquiétude qui tournait vite à l'anxiété, car il m'était impossible de saisir de quoi il s'agissait ni pourquoi il était nécessaire de couvrir de chiffres le tableau noir. Où la raison de tout cela ? En récompense, l'histoire me fascinait. Emeutes, guerres, révolutions, les grandes phrases sonores qui sortaient de la bouche des hommes célèbres, les costumes bizarres, les attitudes, que de sujets de dessins ! J'apprenais les langues

étrangères avec une facilité qui étonnait mes professeurs. Par-dessus tout, le beau langage me ravissait. La poésie exerçait sur moi un pouvoir magique comparable à celui d'une mélodie sur un sauvage. Je comprenais ou ne comprenais pas le sens de tous les mots, et cela était sans importance. Quelque chose passait, et j'écoutais, la bouche entr'ouverte.

Le monde du lycée était bien différent de celui de chez nous. A la maison, j'étais dans la patrie de mes parents. Au lycée, j'étais en France, une France en petit, traversée de courants d'idées qui me paraissaient étranges. A mesure qu'on grimpait de la huitième à la sixième et de la sixième à la troisième, les antipathies se faisaient plus précises et plus méchantes. La haine du Juif prenait corps. L'étranger s'appelait métèque. La religion était absente. L'amour du pays occupait la place vide et cet amour me gagnait, me remplissait le cœur.

Si je n'y mettais sans cesse bon ordre, ce livre tomberait dans l'autobiographie pure et simple. Or, c'est bien autre chose que je désire. Je me propose de regarder là où je n'ai jamais tourné les yeux que par hasard, je veux tâcher de voir clair dans cette partie de la conscience qui demeure si souvent obscure à mesure que nous nous éloignons de notre enfance. Le bon grain jeté à pleine main par Dieu et le mauvais par le démon, comment tout cela poussait-il ?

En sixième, j'avais douze ans. Je me souviens que dans la grande salle de classe qui donnait sur la rue, nous étions si nombreux qu'il fallait nous serrer sur les bancs. J'étais perdu dans un rêve perpétuel et ne remarquais rien de ce qui se passait autour de moi. Peut-être ne se passait-il rien, mais je me rappelle que certains de mes camarades étaient à mes yeux des anges de pureté alors qu'un autre me semblait l'incarnation du mal.

Deux garçons étaient connus pour leur piété. J'entendais dire qu'à la chapelle, où je ne mettais jamais les pieds, étant protestant, ils restaient de longues minutes le visage enfoui dans les mains et abîmés dans la prière. Jamais ils ne m'adressaient la parole, mais je les regardais comme des êtres supérieurs. Le mot de catholique que j'entendais prononcer à leur sujet ne formait pas beaucoup de sens dans mon esprit, malgré la conversion d'Eléonore. De même la première communion dont on parlait aussi. Je ne savais ce que c'était, ma mère ne m'en disait rien. Je comprenais seulement que ces deux garçons vivaient dans un monde mystérieux qui n'était pas le nôtre. L'idée qu'ils étaient choisis et marqués se logeait malgré tout dans ma tête, je les voyais dans une sorte de nuée lumineuse et il est certain que je les croyais en communication avec Dieu. Quelque chose me fut donné par eux que je n'arrive pas à définir, peut-être le sentiment du divin dans le cœur de l'homme. Que tout cela était vague cependant !

J'aurais voulu leur parler, mais je n'osais. Ils étaient assez laids, l'un d'eux surtout, avec ses lunettes, et premiers en tout. Je passais près d'eux comme un fantôme, espérant qu'ils me diraient quelque chose – mais rien...

Bien différent celui auquel j'ai fait allusion tout à l'heure. Donnons-lui le nom de B., si peu que j'aime les initiales. Il était juif, brun de visage et admirablement beau, avec des yeux verts d'une intelligence et d'une dureté presque inimaginables si on ne les avait pas vus. Son sourire vainqueur faisait voir des dents parfaites, et jusqu'aux fossettes de ses joues rondes, tout en lui respirait l'insolence et quelque chose de plus que l'insolence : il provoquait. On ne le voyait pas sans éprouver de l'irritation, mais malgré qu'on en eût, on le regardait. Il passait en donnant des bourrades à droite et à gauche, et sa voix haute et fière distribuait les insultes. Court, mais bien pris, râblé, remuant, il était vêtu avec une élégance qui ne laissait pas d'intimider un peu les moins fortunés que lui. Quoi qu'il en soit, un jour que nous étions tous en classe et que nous attendions l'arrivée du professeur, il se plaça debout près du pupitre et par un geste subit, le sourire aux lèvres et les yeux flambants, il se déboutonna de haut en bas et se montra à nous.

Nous n'étions pas tous assis. Comment aurais-je oublié le détail de cette scène ? Nous bavardions en petits groupes et B., qui s'était placé entre le pupitre et le mur bordant la rue, pouvait être vu de beaucoup d'entre nous, mais non du professeur quand celui-ci entrerait. Rien ne peut rendre l'énorme bonheur que je lus sur les traits du garçon, ni son extrême suffisance. Ce fut cela qui me frappa, beaucoup plus que le reste que je ne fis qu'entrevoir, car je détournai la tête avec violence et me sentis rougir jusqu'aux oreilles. Aujourd'hui encore, j'ai devant les yeux du souvenir ce regard dominateur dont il nous couvrit et l'espèce de jubilation diabolique qui rayonnait de toute sa personne. Cette impression demeure si forte que je me demande si j'ai jamais vu le mal plus parfaitement incarné dans un être humain avec tout ce que l'orgueil peut lui donner de brutal et de méprisant. Deux ou trois secondes plus tard, le professeur faisait son apparition et tout rentrait dans la banalité quotidienne, mais le cœur me battait à grands coups sous le jersey bleu marine qui me serrait le corps. J'avais vu ce qu'on ne devait pas voir, ce que mes dessins ne montraient jamais.

Plus étonnant que tout me paraît aujourd'hui la facilité avec laquelle cette scène s'effaça de mon esprit. Elle m'avait fait peur, mais je l'oubliai et je l'oubliai pendant des années.

Des semaines passèrent, des mois peut-être, je ne sais pas bien. Je me revois assis dans une classe à peu près vide, en cinquième. Sans doute les vacances sont-elles proches. Mon voisin est un garçon dont le nom est trop connu pour que je puisse l'écrire sans faire dévier ce récit. Il s'agit de ce qu'on appelle un brillant élève. Penché sur son pupitre, il tourne sa plume dans l'encrier tout en me parlant à mi-voix. Son œil un peu saillant, la mèche qui lui balaie le front, sa bouche humide et pulpeuse et sa grosse joue plate, tout en lui annonce le goût de la facilité et du plaisir. Sa main potelée continue à faire tourner sa plume et il chuchote : « Tu veux que je te dise le secret de ta naissance ? » Je ne comprends pas, mais je me sens inquiet. Un secret ? Je ne réponds pas, et mon voisin garde un instant le silence. On dirait qu'il y a en moi ou autour de moi quelque chose qui fait qu'on ne me parle pas volontiers. Enfin la voix chuchote de nouveau : « Tu es né dans le ventre de ta mère, puis on t'en a fait sortir. » Je ne réponds pas, je me penche sur mon livre comme si je n'avais pas entendu, je voudrais m'en aller, ne plus jamais voir ce garçon. Ce qu'il a dit n'a presque pas de sens à mes yeux, et puis c'est grossier, mais quelque chose me crie que c'est vrai, autrement pourquoi serais-je si ému ? Pourtant non. Ma mère... ce n'est pas possible. Pas elle, pas moi. Il n'y a pas eu cette chose si violemment impure à ma naissance. Etre tiré du ventre de sa mère... Mon voisin renifle. Il renifle toujours, même en été. Jetant sa plume de côté, il ajoute : « Le reste, je te le dirai une autre fois. »

*

J'ai l'impression de regarder ma vie passée à travers un télescope. L'image est petite, mais nette. La salle de classe avec ses hautes fenêtres de verre dépoli qui ne permettait pas de voir dans la rue, et ses vasistas qu'on ouvrait une fois par heure pour bannir les miasmes ! Que ne pouvait-on bannir aussi les haines dont on nous alourdissait le cœur... Je le dis avec tristesse : c'est au lycée que j'ai appris docilement à détester mon prochain. La haine de l'Allemand venait d'abord. Elle avait un caractère presque officiel. C'était la doublure du patriotisme. On ne pouvait pas aimer la France si l'on ne haïssait pas l'Allemagne. Tout ce qui venait d'outre-Rhin se présentait sous un jour suspect. Je sais tout ce qu'il y aurait à dire sur la politique allemande et les fruits qu'elle a donnés en 14 et en 39, mais il n'en reste pas moins vrai que la haine est un sentiment triste et petit, et que l'âme d'un enfant peut en être empoisonnée. L'ombre de 70 s'étendait

jusqu'à nous, nous recouvrant comme un vaste et sinistre nuage. Presque tous nos professeurs avaient connu la grande défaite et ils nous transmettaient religieusement de lugubres souvenirs d'enfance auxquels ils semblaient tenir comme à un trésor. En classe d'allemand le cours était fait de telle sorte que l'Alsace parée de deuil se dressait toujours parmi nous. La *Dernière Classe* nous était lue parfois, qui nous arrachait des larmes de tristesse et de colère, à moi comme aux autres. Pourtant j'avais mon année terrible personnelle, qui s'appelait 1865 et marquait la fin de la guerre de Sécession, mais avec des soupirs de rage mal étouffés, j'accueillais aussi 70. Je souhaitais la disparition pure et simple de l'Empire allemand, surtout, je l'avoue, quand j'avais à apprendre les déclinaisons imprimées en caractères gothiques.

Venait ensuite, hélas, la haine du Juif. Celle-là ne faisait partie d'aucun cours, mais elle soufflait de partout. Ils étaient nombreux au lycée, les Juifs, Didisheim, Calmann, Cohen, Bloch, et que d'autres !... Presque tous étalaient à nos yeux les marques d'une prospérité agressive. Comment puis-je oublier qu'alors que nous peinions sur nos devoirs avec une plume sergent-major au bout des doigts, eux, d'une main dédaigneuse, guidaient un porte-plume réservoir Onoto, comme seuls les riches en possédaient, car ceci se passait dans des temps très anciens. Le samedi, dans des poses nonchalantes, ils nous regardaient écrire et si un professeur étourdi demandait tout à coup : « Eh bien, Cohen, vous ne prenez pas de notes ? » il s'attirait la phrase qui le remettait à sa place : « Non, Monsieur, je suis israélite. »

Je ne parlais jamais aux Israélites. Il faut dire que je ne parlais à personne ou presque. Parmi tous ces garçons bruyants et batailleurs, je ne retrouvais pas la douceur affectueuse qui m'attendait à la maison. Comme, au lycée, je gardais presque toujours le silence, il semblait qu'il y eût autour de moi une zone interdite que peu voulaient franchir. Je n'en souffrais pas beaucoup, mais je regrettais un peu de ne pouvoir me mêler aux autres. Malheureusement, je ne comprenais pas les règles de leurs jeux et je ne savais jamais ce qu'il fallait dire pour amuser mes camarades ou, au besoin, leur clore le bec.

À l'égard des Juifs, mes sentiments étaient particuliers. En les voyant, j'avais conscience d'être moins bien habillé qu'eux et surtout moins sûr de moi. Je crois qu'ils ne s'apercevaient même pas de ma présence quand je me trouvais sur leur chemin, car à leurs yeux je n'existais pas. Parfois le cri de « Sale Juif ! » s'élevait d'un coin ou l'autre de la cour et des batailles s'ensuivaient. J'entendais si souvent cette épithète maudite accolée au nom de Juif que je finissais par la trouver naturelle. Ainsi le poison se glissait en moi. Je compris qu'il fallait haïr le Juif à l'égal de l'Allemand, autrement on n'était pas français, et je voulais être français. Chez nous, je rentrais dans un autre monde qui était celui de Maman, un monde qui n'existait que

grâce à des paroles étrangères, à des souvenirs, à des allusions, alors qu'au lycée je me trouvais au beau milieu de la France, une France remuante et combative que j'aimais, mais qui, je le voyais bien, ne chérissait pas le peuple élu.

Mon antisémitisme prit fin d'un seul coup, un jour que je traversais avec ma mère la grande cour sinistre de notre immeuble. Or, notre propriétaire était juive. Elle s'appelait madame Rothembourg et ma mère, qui me tenait par la main, me recommanda de ne pas faire de bruit, car, m'expliqua-t-elle, madame Rothembourg était malade et souffrait beaucoup. « Mais, Maman, dis-je alors, qu'est-ce que ça peut faire, puisqu'elle est juive ? » Telle fut la phrase qui me sortit des lèvres, dictée par le lycée. La réponse me foudroya. Ma mère lâcha aussitôt ma main et, reculant de deux pas, me considéra en silence. Je revois encore l'expression d'horreur de ses yeux gris. Sans rien dire, elle passa devant moi, et monta rapidement l'escalier. Je la suivis comme je pus, le cœur battant. Pour la première fois de ma vie, j'avais le sentiment de lui avoir déplu et cela m'était insupportable. Ce soir-là, comme nous faisions nos prières, elle me fit demander pardon à Dieu.

*

J'étais resté très enfant. Vers la fin de juin, dans un coin de notre classe de cinquième, je pleurais doucement sur mon cahier en pensant à la campagne, à Andrésey où nous passions les vacances. Je me disais qu'à cette heure même, les prairies étaient belles, là-bas, et que les oiseaux chantaient dans les bois de l'Hautil, mais je n'y étais pas. Un coup d'œil jeté dans la cour du lycée me montrait le soleil brillant sur le gravier et le sombre préau où les garçons jouaient à la balle au mur. Je n'en pouvais plus de tristesse, je voulais être ailleurs. Déjà nos rangs se clairsemaient et, dès les premiers jours de juillet, les classes étaient presque vides. Nos camarades étaient partis, les uns pour Cabourg ou Trouville, les riches pour Biarritz dans l'express qui roulait, me disait-on, à une vitesse folle.

Nous autres, les Green, nous allions à Andrésey, Seine-et-Oise, dans un chemin de fer qui s'acheminait bien sagement vers Conflans-Sainte-Honorine et s'arrêtait à toutes les gares, mais avant ce voyage qui me jetait dans des convulsions de bonheur, il y avait la distribution des prix.

Elle avait lieu dans la vaste salle de l'ancien Trocadéro. Sur une immense estrade, le corps professoral en robes noires, jaunes et rouges. Est-ce que je rêve ? Je ne le crois pas. C'était ainsi. A droite,

une longue table surchargée de livres à tranches dorées, et au-dessus de tout cela, de chaque côté des orgues, des draperies bleu ciel, destinées, paraît-il, à supprimer l'écho célèbre qui rendait cette salle presque inutilisable. Or, l'écho chassé d'un coin se réfugiait ailleurs, répétant hymnes et discours avec une fidélité sans défaillances. Il fallait faire semblant de ne pas entendre.

Je ne sais comment, mais, malgré les départs prématurés de tant d'élèves, la salle était pleine ou à peu près. Nous portions tous des gants de coton blanc. Un orchestre militaire jouait la *Marseillaise* et tout le monde se levait, puis un ministre quelconque s'avavançait sur l'estrade et le premier des discours commençait. « Mesdames, Messieurs... » et avec une condescendance joviale : « ... mes jeunes amis. » Je ne comprenais rien aux discours. Ma mère non plus, qui m'accompagnait. Venait enfin, après d'autres allocutions mortelles, la liste glorieuse des bons élèves. L'écho répétait chaque nom comme celui d'une victoire, et l'on voyait les garçons grimper les marches de velours rouge et redescendre, le front ceint de couronnes dorées, argentées ou simplement vertes, suivant le mérite des élus dont les bras se chargeaient de livres rutilants. Et moi ? Et moi ? Le cœur me battait. Arrivait ma classe. Je regardais ma mère qui me considérait avec un petit sourire farceur, car je n'étais jamais nommé. Et pourtant, si ! Un jour, mon nom fut jeté à l'écho qui le relança dans le vertigineux espace. Un accessit, j'avais un accessit ! « Va chercher ton accessit ! » me dit Jean S. sous l'inspiration de je ne sais quel démon badin. J'obéis. Je croyais ce que me disait Jean S. qui était un des plus travailleurs de mes camarades et qui m'aimait bien. Lui-même, du reste, avait été plusieurs fois nommé et je n'eus qu'à le suivre jusqu'en haut des marches de velours rouge. Qu'il était épais, ce velours, sous mes pieds ! D'émotion, je tremblais. C'était, en effet, la première fois que je décrochais un prix. Ma mère n'en croyait pas ses oreilles. Son fils nommé... Un accessit de français... Elle m'avait laissé partir avec un petit geste d'approbation : « Bien sûr, petit nigaud, puisqu'on te le dit ! » Elle n'avait aucune idée de ce que pouvait être un accessit. Enfin, je me trouvai sur l'estrade et je répétei mon nom au professeur chargé de distribuer les récompenses. « Vous dites Julien Green ? — Oui. » Et j'ajoutai : « C'est un nom étranger. — Attendez que je m'occupe des autres. » Les autres, effectivement, recevaient leurs prix. Jean S. en avait très largement sa part avec une couronne de laurier qui lui donnait l'air d'un porc qu'on va sacrifier, car il était gras et rose. « Alors, vous dites Julien... Julien comment ? — Green. — Je ne vois pas ce nom-là. Quel prix avez-vous ? — Un accessit de français. — Vous vous moquez de moi ? Il n'y a pas de livres pour les accessits. » Je devins de la couleur du tapis et redescendis les marches. A ce moment, l'orchestre militaire attaqua un air de *Carmen*. Ce fut

aux accents de *To-ré-ador* que je regagnai ma place, dans un grand fracas victorieux qui me broya le cœur. L'orgueil saigna. Ma mère ne dit rien, mais elle me serra doucement le bras et une fois cette cérémonie terminée, m'emmena jusqu'à l'autre côté de la place du Trocadéro, chez un pâtissier qui s'appelait Doidy, pour me consoler. Un baba d'abord, puis un éclair, à la condition que je mangerais ma viande et mes légumes à déjeuner. Et quant à l'accessit... « Ça ne fait rien, me dit-elle. Nous n'en parlerons à personne, n'est-ce pas ? Ce sont des choses qui arrivent... La vie... Tu verras. Les gâteaux étaient bons ? »

*

Chaque année, à Andrésy, nous louions une villa différente. La première en 1909, au 36 boulevard de la Seine. C'était une petite maison meublée, meublée surtout de bibelots, me semble-t-il, car il y en avait partout, dans des vitrines, sur des consoles on pendus aux murs, mais il ne fallait toucher à rien. Les pièces étaient sombres et un long jardin potager nous séparait du Boulevard où ne passaient que rarement des voitures. On traversait la route, on faisait quelques pas sous une double rangée de tilleuls, et un petit talus d'herbe descendait jusqu'aux berges de la Seine que je regardais avec émerveillement. Ses eaux tranquilles et puissantes, d'un vert qui tournait au noir et qui, parfois, reflétaient si fidèlement le ciel qu'elles avaient l'air de charrier des nuages, quelle fascination elles exerçaient sur moi ! Je la contemplais longuement, la Seine, comme s'il y eût eu entre elle et moi je ne sais quelle affinité. Autant la mer me trouble et m'indispose, autant ce fleuve m'est cher qui a coulé à travers ma vie. Il avait, je dois le dire, quelque chose de dangereux dans mon esprit, et j'étais sensible à ce quelque chose. En avançant d'un pas, simplement, on tombait dans ces profondeurs indifférentes et on mourait. Je ne savais pas nager, en effet. « Pas trop près du bord », disait ma mère. Et elle ajoutait de ce ton rêveur que donne la magique présence de l'eau : « Si tu pouvais voir les grandes rivières de chez nous... Là-bas, je me demande si celle-ci aurait seulement un nom. — Elles sont plus larges ? — Oui. On distingue à peine l'autre rive. » Et de penser aux pays lointains qu'elle ne reverrait pas la rendait triste.

De la berge où nous nous tenions, je voyais une île longue et magnifiquement parée de grands arbres. Et de temps en temps passaient des bateaux-mouches pleins de passagers qui agitaient gaiement la main en nous voyant. A d'autres moments, un mugissement plaintif annonçait un remorqueur. Maintenant encore, je

ne puis entendre ce bruit que mon cœur ne se serre. On attendait quelques minutes, puis le remorqueur arrivait enfin avec son long panache de fumée noire, et, comme le barrage n'était pas loin, poussait un cri sourd et mélancolique : autant de cris qu'il avait de chalands derrière lui. Dans mon imagination, cet appel devenait la voix d'une ogresse, mais d'une bonne ogresse qui comptait ses enfants. Nous aussi, nous comptions en mesure : « Deux, trois, quatre... cinq ! » Venaient alors au bout d'une corde les admirables bateaux plats dont les quilles s'ornaient de noms charmants et mystérieux : la *Marie-Jeanne*, la *Fille du Nord*, la *Malouine*, la *Louise*. J'avais l'impression qu'une partie de moi-même s'élançait à bord de ces vastes barques noires qui glissaient sans bruit sur l'eau sombre. J'allais ailleurs, vers des pays que je ne connaissais pas, et avec une sorte de langueur bienheureuse, je voyais s'éloigner les poupes larges et basses. Et sur la dernière péniche, il y avait presque toujours un petit chien rageur qui courait en aboyant d'un bout à l'autre du pont.

*

Ce fut dans cette petite maison du bord de la Seine que j'appris le mariage de ma sœur Eléonore. Elle avait épousé à Mombasa, en Afrique Orientale anglaise, un jeune ingénieur dont le prénom était Kenneth. Cette nouvelle ne me fit aucune impression. En vérité, je me demande ce qui m'intéressait à AndréSy. J'étais tellement heureux de me trouver là que je vivais, me semble-t-il, dans une sorte d'ivresse. Il fallait me prendre par la main et me secouer un peu pour obtenir de moi quelque chose qui ressemblât à de l'attention. Je riais tout seul. Un jour – voici un moment étrange – je me trouvai dans la chambre de notre bonne. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Au chevet de son lit, sur une petite table, je vis un livre épais dont la couverture de papier glacé s'ornait d'une image si bizarre que je ne pus jamais l'oublier. On voyait, en effet, attachée à une croix par des cordes, une jeune femme blonde et d'une beauté parfaite. Elle était vêtue d'une longue chemise blanche et ne paraissait pas du tout souffrir. Des roses piquées dans ses cheveux donnaient à ce pseudo-supplice un air de fête, mais la victime n'en roulait pas moins des yeux de martyr. Je demandai à la bonne ce que c'était et elle me répondit – je ne la vois plus bien, mais j'entends sa voix et je me souviens d'une attitude langoureuse qu'elle prit aussitôt – : « Ça s'appelle *Fausta vaincue*. » (Elle prononçait *Fosta*). Et elle répéta ce titre avec une complaisance indéfinissable. Bien entendu, je ne compris rien, je remarquai seulement que dans un coin, sous les pieds nus de Fausta se lisait, au milieu d'un cercle le prix du

volume : soixante-cinq centimes. Rien d'autre ne m'est resté dans l'esprit sinon que, sachant que ma mère ne voulait pas que je parle à la bonne, je me retirai. Était-ce dans cette chambre, pourtant, ou dans une autre partie de la maison qu'il m'advint quelque chose de si parfaitement insolite ? Je n'arrive pas à me rappeler toutes les circonstances, mais ceci m'est resté dans la tête : je me trouve près d'une paroi peinte en ocre clair et c'est en regardant cette paroi que je deviens tout à coup la proie d'un bonheur sans nom qui m'arrache à moi-même au point que je ne sais plus où je suis. Ce n'est pas le bonheur d'être en vacances à Andrésey ni même le bonheur de l'enfance, c'est le bonheur sans cause, venu on ne sait d'où et qui passe à travers les âmes comme le vent passe à travers les arbres. Combien de temps cela dura-t-il ? Je n'en sais rien, mais l'impression que j'en reçus fut très forte.

La bonne dont j'ai parlé s'appelait Berthe. Elle avait beau prendre une pose alanguie pour me parler de « Fosta » vaincue, c'était une grande fille rude. On la voyait souvent bondir hors de sa cuisine le balai aux poings, à la poursuite d'un chien noir nommé Pyrame qui venait de lever la patte sur les haricots du potager. Dans ses enjambées redoutables, Berthe écrasait les légumes sous ses talons, et le chien se sauvait en clopinant jusqu'au boulevard de la Seine où il retrouvait ses amis. Je crois qu'il appartenait à M. Nicole, le restaurateur, qui donnait en fin de semaine des séances de cinématographe dans la salle réservée d'ordinaire aux banquets, mais de cela je parlerai une autre fois.

*

Mon Dieu, revenir à la source, boire de l'eau fraîche, revivre les jours où l'on n'avait jamais vraiment péché... Le paradis terrestre, dans l'étrange petit univers que je m'étais fait, c'était le temps où le désir ne régnait pas. La chair, c'était l'anarchie, c'était l'horreur qui assombrissait les visages. Aujourd'hui encore, comme je hais cette force inexorable qui asservit les hommes à ses tout-puissants caprices ! Mais à Andrésey, je ne savais rien. J'avais oublié ce que m'avait dit mon camarade de classe sur la façon dont j'étais né. Sans doute croyais-je que ce n'était pas vrai, que c'était une sale histoire inventée par ce garçon dont les reniflements me levaient le cœur. A Andrésey j'étais heureux à en avoir mal aux dents. J'entends par là qu'à certains moments où la joie de vivre fondait sur moi, je sentais dans mes molaires un chatouillement horrible et délicieux que je n'ai jamais pu m'expliquer. Je me roulais par terre comme un fou. Il ne m'était pas

possible de faire cent pas sur une route de campagne sans sauter et chanter.

Deux ou trois fois par mois, il y avait une séance de cinéma chez Nicole et toute la famille s'y rendait. Du fond de la salle plongée dans une obscurité totale partaient des fous rires et de petits cris dont le sens m'échappait. La jeunesse du village occupait, en effet, ces régions lointaines, alors que nous étions assis beaucoup plus près de l'écran où l'on voyait d'abord quelque chose qui ressemblait à de la pluie noire. Puis une voix d'homme annonçait le titre du film et proférait chemin faisant des commentaires destinés à éclairer l'action. On voyait par exemple, du haut d'une rue presque à pic, des hommes faisant rouler devant eux des potirons après lesquels ils se lançaient. « L'aura, l'aura pas », faisait gravement le commentateur. Je ne voyais pas bien, je ne comprenais pas grand-chose, mais tout le monde riait et, dans le fond de la salle, on riait trop fort. Suivait un autre film qualifié de dramatique ou de touchant, car chaque titre était suivi d'un adjectif descriptif. Une femme en pèlerine se présentait dans un grand magasin pour obtenir du travail. On la prenait à l'essai. Elle faisait mal son ouvrage, et à la fin de la journée on la remerciait, mais elle recevait sa paye. « C'est la première et la dernière fois », disait le commentateur d'une voix neutre. « Je trouve ça dur », faisait Maman à mi-voix. Plusieurs personnes reniflaient doucement dans la salle. Je ne comprenais pas. J'avais envie de dormir.

Ce spectacle qui nous paraissait de si peu d'importance, j'y songe aujourd'hui avec un léger étonnement. N'avions-nous pas le pressentiment de nous trouver devant quelque chose de nouveau ? Je ne le crois pas. Aucun d'entre nous ne prenait au sérieux ces images qui bougeaient sur une toile blanche. Après tout, ce n'était guère, pensions-nous, que la lanterne magique sous une autre forme, un amusement pour enfants.

Je me souviens toutefois d'une séance de cinéma qui dut avoir lieu vers 1911 ou 12, en plein air, à la Muette, sur la pelouse qui se trouvait derrière la statue de La Fontaine.

Il fait tiède. Un écran qui me paraît immense est planté debout sur l'herbe. Je suis assis avec ma mère et mes sœurs dans la foule, et la nuit est profondément silencieuse. Comme il est étrange d'être là à cette heure ! Et qu'est-ce qu'on nous montre ? Une histoire effrayante : le diable est en scène. On le voit, il est dans un salon, il porte une redingote et tout en lui dénote une grande élégance. « C'est ça, le diable, Maman ? — Oui. — On le voit comme ça dans les salons ? — Parfaitement, répond ma mère avec assurance. C'est tout à fait vrai. » Je ne me rappelle plus les scènes qui suivent, mais tout à coup, voici une petite fille qui court le long d'une rivière au bord de laquelle deux sinistres vieilles lavandières frappent leur linge à coups de battoir, et

comme l'enfant passe près d'elles, elles se retournent et lui lancent un regard effrayant. L'enfant court plus vite, elles se lèvent, je serre le bras de ma mère, j'ai peur, l'enfant court aussi vite qu'elle peut, les cheveux au vent, mais les vieilles font d'immenses enjambées et leurs mèches grises volent de chaque côté de leurs visages diaboliques. Alors apparaît tout à coup une dame qui sourit, elle est vêtue d'un long vêtement à plis avec une ceinture de soie qu'elle dénoue et jette sur la rivière, et voici que la ceinture se transforme en un petit pont de bois ; la fillette a juste le temps de s'y engager, car au moment où les vieilles vont y mettre le pied pour la poursuivre, le pont s'efface derrière les pas de la fugitive, il en reste juste assez pour qu'elle puisse gagner l'autre rive, et la voilà sauvée.

Ces images, on ne saurait croire à quel point elles m'ont frappé. Elles se sont logées dans ma tête à tout jamais avec tout leur mystère et leur incohérence. Ma mère m'expliqua ensuite que la dame qui était apparue était la Sainte Vierge, mais je n'ai pas souvenir qu'elle m'en parlât beaucoup. Je savais seulement qu'elle l'aimait. Elle attirait quelquefois mon attention sur la photographie du Murillo qui ornait un coin de notre chambre : Marie, les pieds posés sur un nuage, et dans ses bras le petit bébé juif qu'elle serrait contre elle en dirigeant vers nous le regard inquiet de ses grands yeux noirs.

*

Trop de choses me reviennent à l'esprit et comment mettre de l'ordre dans tout cela ? Les grandes vacances... L'année qui suivit celle du Boulevard de la Seine, nous louâmes une maison située un peu plus loin, au numéro 5 Grand Rue. Comme je la revois bien, cette maison carrée aux murs crépis de rose, avec son jardin et sa terrasse dominant la route qui longeait le fleuve... Le soleil frappait nos fenêtres, le bonheur habitait sous ce toit, nous chantions, nous parlions sans cesse, mais, la nuit, quelque chose se passait. Je montais à ma chambre dès neuf heures du soir et l'effroi montait avec moi. Un bougeoir au poing, dans l'escalier noir, – pas d'électricité, pas même de gaz – je regardais avec inquiétude les ombres immenses que jetait la petite flamme sur les murs et qui bougeaient en même temps que moi. Elles m'accompagnaient ainsi jusqu'à la dernière marche et là je m'asseyais, car d'aller plus loin, d'aller dans ce lieu d'horreur que devenait ma chambre, il n'en était pas question. Posant le bougeoir à côté de moi, j'ouvrais un petit livre que j'avais pris sous mon bras, dans l'espoir d'y trouver un réconfort contre l'épouvante. C'étaient les Fables de La Fontaine. L'épaule collée au mur, je lisais au hasard, mais à cause de

l'obscurité, ces petites histoires d'animaux se transformaient en fantasmagories. La nuit autour de moi était pleine de choses qui remuaient en silence, et le cœur me battait.

Parfois la porte du salon restait entrouverte, car on savait que j'avais peur et Papa disait bien qu'il fallait m'aguerrir, mais ma sœur Mary avait la bonté de tricher un peu avec les ordres reçus et c'était pour cela qu'une nuit ou deux par semaine, en me penchant par-dessus la rampe, je voyais un grand trait lumineux dans le noir. Arrivait à moi le rassurant murmure des conversations. Je reconnaissais la voix de ma mère et me sentais plus brave en tournant les pages du petit volume à couverture vert d'eau. Et il y avait encore les soirs où Mary se mettait au piano et jouait des airs italiens dont elle avait rapporté la musique de Naples et d'Amalfi. J'entendais *Torna a Sorriento* et *Vedi 'l mare quant è bello, Spira tanto sentimento...* car Mary chantait en s'accompagnant.

Ces mélodies d'une tristesse langoureuse me paraissaient étranges. Je comprenais mal les paroles que je retenais cependant. Ma préférence allait à un petit air militaire que ma sœur attaquait quelquefois avec une gaieté qui me rendait la paix pendant quelques minutes. *A Tripoli me ne vado...* Je ne savais pas alors – et comment l'aurais-je su – tout ce qu'il y avait de sinistre dans ces paroles allègres ni combien de poitrines d'où elles s'échappaient devaient être trouées de balles. J'étais enfermé dans mes petits cauchemars personnels. Quand Mary se taisait et que j'entendais se rabattre le couvercle du piano, l'angoisse recommençait. J'entendais parfois tousser la musicienne et je bénissais cette toux qui me rattachait au monde des choses familières. J'ignorais que ma sœur allait soigner en Italie, selon les funestes méthodes datant du XIX^e siècle, une tuberculose à ses débuts, mais on n'appelait pas cela tuberculose. C'était un mot qu'il ne fallait pas prononcer. On parlait simplement de poumons délicats. Pauvre Mary ! Tu étais la brigande de la famille, l'audacieuse... Pourtant tu nous aimais bien, mais tu nous jugeais un peu bourgeois. Il t'arrivait de ne plus trouver tes mots en français ou en anglais, et alors des phrases italiennes te venaient aux lèvres. Tu étais la voyageuse, l'émancipée, l'artiste. Je te préférais alors à mes autres sœurs et tu le savais, c'était pour cela que tu laissais la porte un peu ouverte. Pauvre chère brigande qui as tant souffert, je pense à toi. L'Italie était ta patrie d'élection comme pour tant d'Anglo-Saxons de ton temps. Il y avait cependant des soirs terribles où je ne sais quoi d'atavique se réveillait en toi, et au lieu de *Tripoli*, tu nous chantaies des chansons d'Ecosse. Par exemple *Drowned. Drowned*, c'est-à-dire *Noyée*. Cela commençait par des accords funèbres et plaqués avec tant d'énergie que les bougeoirs du piano en vibraient. Tout à coup on se trouvait loin d'Andrésy, au bord d'un lac embrumé des pays lointains,

et des hommes aux jambes nues sous le kilt tiraient hors de l'eau le corps d'une jeune fille. Une autre chanson du même album (*Songs of the North*) nous transportait au milieu d'un bois où des oiseaux faisaient entendre leur ramage, mais il y avait une chapelle à côté et c'était vers elle que se dirigeaient *six braw gentlemen* portant sur leurs épaules un cercueil, celui de Maisie qui faisait la fière de son vivant, parce qu'elle était jolie – et déjà elle ne l'était plus. J'écoutais avec un plaisir mêlé d'horreur. En somme, ce n'était pas désagréable tant qu'il y avait de la lumière et que j'entendais cela en bas avec la famille un peu partout. Les difficultés commençaient pour moi quand il fallait monter avec mon bougeoir de cuivre et que ces chansons me revenaient à l'esprit dans un décor de cauchemar. J'attendais là-haut, sur la dernière marche, l'âme tout entière habitée par la peur, puis arrivait enfin le moment où un certain remue-ménage au salon m'annonçait que tout le monde allait se coucher. Je me sauvais alors avec mon bougeoir jusque dans la chambre de mes parents où mon lit était installé, et soufflant ma bougie, je me couchais avec des battements dans la poitrine, plongé dans cet élément abominable que les enfants appellent le noir, mais bientôt, à travers mes cils, je percevais les premiers rayons de la lampe que ma mère portait devant elle et j'entendais le chuchotement qui me rendait la vie : « Il dort, Edouard. Ne fais pas de bruit. » Je ne dormais pas, j'avais juste le temps de me rendre compte que de nouveau le bonheur était là, qu'il n'y avait plus de fantômes, et dans la nuit exorcisée je coulais à pic.

*

Pendant les grandes vacances, Sidonie venait passer quelques jours chez nous. C'était l'idée de ma mère qui avait pitié de la vieille demoiselle dont la vie monotone et difficile s'écoulait sous les toits d'une des maisons les plus noires de la rue des Archives. Elle était petite, sèche, voûtée, le cheveu gris et frisé, la voix rapide et contenue, un lorgnon sur son nez pointu et curieux. Parfois, elle ôtait ce lorgnon pour réfléchir et s'en grattait la joue. Tout ce que je savais d'elle était qu'elle avait longtemps vécu à l'étranger et que, dans sa petite enfance, elle avait vu Paris en flammes au moment de la Commune.

Lorsqu'elle se trouvait le dimanche à Andrésey, elle m'emmenait avec elle à la messe. Pourquoi ? C'est ce que je n'arrive pas à comprendre. Je suppose que dans l'esprit de ma mère, cela ne pouvait pas me faire de mal, bien que je fusse protestant, mais de temple protestant à Andrésey, il n'y en avait pas, et puis, qui disait protestant, en France, disait bien entendu calviniste, et ce terme nous glaçait. Enfin j'allais à

la messe avec Sidonie. La main dans la main, nous remontions le boulevard de la Seine jusqu'au charmant village dont les petites rues sombres gardaient un air de Moyen-Age. « C'est ancien, ancien... » disait Sidonie en rejetant la tête en arrière pour regarder les toits à travers son lorgnon.

L'église elle-même m'apparaît vénérable et belle dans le souvenir que j'en ai gardé. La pierre d'un jaune tendre était très joliment travaillée en haut des colonnes, l'autel brillait de tous ses ors et les flammes des cierges palpaient, presque invisibles dans le soleil. Il y avait beaucoup de monde et l'on chantait en latin, très fort, n'importe comment, me semblait-il. Puis il y avait cet étrange silence au moment où la clochette se mettait à bredouiller éperdument pendant que tout le monde s'inclinait. Je faisais comme Sidonie, je baissais le front. Et un peu plus tard, ô merveille, un enfant de chœur vêtu d'une robe d'un rouge éclatant et d'un surplis bordé de dentelle blanche, faisait circuler dans nos rangs une corbeille pleine de minuscules, mais succulentes brioches. De toutes les parties de la messe, j'avoue humblement que celle-là me semblait la plus intéressante. Lorsque la corbeille arrivait enfin à ma hauteur, je perdais la tête, ne sachant pas choisir rapidement la plus belle brioche possible. Il m'aurait fallu du temps, de la réflexion. Or, elles étaient toutes belles et presque pareilles les unes aux autres, mais comment découvrir la plus grosse ? Finalement Sidonie en attrapait deux dans sa petite main ridée et je la voyais faire un geste rond et bizarre devant son visage avant d'avaler sa brioche, puis elle me tendait la mienne de son autre main. Mis à part le geste mystérieux que je ne pouvais comprendre, j'imitais Sidonie dans la promptitude avec laquelle elle faisait disparaître cette merveilleuse bouchée de pain qui n'avait, je pense, rien à envier à la manne des Israélites.

Rentré chez nous, j'ôtai de dessus ma tête le jean-bart de paille qu'un élastique, qui me brûlait un peu les oreilles, retenait sous mon menton, et ma mère demandait à la vieille demoiselle si j'avais été sage. « Très sage, Madame, faisait Sidonie avec un petit rire terne, très sage. » Qu'est-ce qu'il pouvait comprendre à la messe, Joujou, n'est-ce pas, Sidonie ? Et Madame, qu'est-ce qu'elle se figurait, la protestante ?

Car il y avait un rien de sounoiserie chez Sidonie. Elle nous aimait bien, mais elle nous jugeait. Elle n'acceptait pas d'être pauvre et d'avoir à travailler si dur. Souvent elle ôtait son lorgnon à monture de fer d'acier et elle en mordait le bout de ses petites dents grises, comme un perroquet mord rageusement le barreau sur lequel il se balance. Les riches ! Les riches ! Comme elle les haïssait dans son cœur ! Nous n'étions cependant pas riches, mais, comme elle le disait entre haut et bas et en regardant autour d'elle d'un air inquiet : nous avions de quoi, et elle, non. La vie était injuste. La pauvre Sidonie était en

révolte contre ce qu'elle appelait le sort. Malgré quoi elle respectait ma mère dont elle connaissait la bonté.

*

Je me demande à quoi pensait ma mère en m'envoyant à la messe, et si j'y reviens, c'est que je crois que depuis des années elle traversait une crise intérieure dont personne n'a jamais rien su. La foi de son enfance avait peut-être subi des atteintes et il se pouvait qu'elle ne fût plus tout à fait sûre que les catholiques n'eussent pas raison. Par voie de conséquence mon éducation religieuse restait en suspens. La Bible m'était mise entre les mains et il fallait que l'enfant se débrouille avec ces textes mystérieux, mais qu'on me les rende, ces jours de bonheur où le désir n'avait pas de place, où le corps ne savait rien de ce qu'il ne devait pas savoir, où la chair intacte restait pure sans l'ombre d'un effort, où les passions n'avaient pas dévasté le cœur, où l'ennemi ne mettait pas le pied dans la porte, tout prêt à entrer avec son bric-à-brac de fantasmagories obsédantes !

Et les dessins ? Eh bien, les dessins secrets n'existaient plus depuis que le jeune B. s'était montré à nous en classe. Son geste avait mis fin au monde de nudités couleur de pâte dentifrice. Et tant que ma mère ne me menait pas au musée du Luxembourg et que je ne voyais pas trotter dans la rue de la Pompe, avec le bruit insolent de leurs petits sabots, les chevaux luisants des Magasins du Louvre, mon âme était en paix.

Il y avait cependant Marceline Valador.

Je ne me rappelle plus comment nous avons rencontré les Valador. C'était, en tout cas, à Andrésy pendant les grandes vacances. Ils habitaient à trois, le père, la mère et la fille, une toute petite villa qu'un jardin étroit séparait de la route. Le père ressemblait à un blaireau en chapeau de paille. La mère, opulente personne, conservait les attitudes royales de la belle femme qu'elle n'était plus, hélas. Son teint approchait de la couleur d'un cigare. Toute sa dignité semblait avoir pris refuge dans un double menton sur lequel s'appuyait un visage immobile aux lourdes paupières cernées de bistre. Originaires de l'Amérique du Sud, ces deux personnes avaient mis au monde une fille d'une beauté qui n'était pas sans péril pour bien des hommes, je m'en rends compte aujourd'hui. Avec une voluptueuse innocence, elle montrait aux regards de tous des bras et des jambes d'une rondeur sans défaut et dont la lumière semblait éprise, car ils brillaient comme de la soie. Quel âge avait-elle ? Dix ans, onze ans peut-être. Je l'aimais beaucoup, je l'aimais trop, j'allais la voir tous les jours. Elle avait une

bouche pulpeuse, de grandes prunelles d'un noir profond et des cheveux comme la nuit, flottant autour d'un sombre et charmant visage. Sous les yeux de sa mère attentive, je m'asseyais à côté de Marceline lorsqu'elle se mettait au piano, dans le petit salon encombré de fauteuils, et elle me jouait le morceau qu'elle connaissait le mieux, l'ouverture des *Voitures Versées* de Boïeldieu.

« Vous aimez l'histoire de France ? me demandait-elle tout à coup. — Oh, oui, beaucoup ! — Et l'histoire d'Amérique ? Puisque vous êtes américain... — Elle est courte mais elle est noble », disait alors poliment madame Valador qui tricotait à soixante-quinze centimètres de nous.

Je respirais Marceline. Ses bras sentaient bon, ses cheveux sentaient bon. Quand je me penchais en avant pour tourner la page, j'avais sur la joue la chaleur de la sienne. Je pense que j'étais amoureux de Marceline sans du tout le savoir, puisque je ne savais rien.

Un jour, ma sœur Mary entra dans la chambre de ma mère avec un visage de réformateur et dit en anglais – mais je compris parfaitement – : « Je ne crois pas souhaitable que Julien continue à voir cette petite Marceline. A ta place je me méfierais d'elle. » Marceline qui n'en saviez sans doute pas plus long que moi, je me demande de quoi ma sœur vous soupçonnait. Il faut reconnaître que vous étiez affreusement troublante. Parfois nous nous regardions, la bouche entrouverte, et nous nous mettions à rire bêtement parce que nous ne trouvions rien à nous dire. Madame votre mère se dressait alors derrière nous comme une muraille aztèque et proposait une courte promenade sur la route.

Je ne sais plus bien ce qui se passa ensuite. Maman, toujours affolée quand on lui faisait voir l'ombre du mal sur son fils, écrivit, je crois, un petit mot à madame Valador et mes visites cessèrent. Je me souviens de la mélancolie qui me pénétrait chaque fois que je passais devant l'horrible petite villa où la jolie Marceline faisait verser les voitures de Boïeldieu.

Un hiver, cependant, je reçus une invitation des Valador qui habitaient, à Paris, non loin de la gare de l'Est, une de ces maisons noires et tragiques comme on en voit dans ce quartier. L'appartement était mal éclairé. Dans une obscurité de grotte, on servit un goûter où triomphait la grenadine. Puis un piano caché derrière une portière attaqua bravement une valse. Marceline, en costume marin avec une jupe plissée et des bas noirs, souriait de toutes ses dents plus blanches que le riz. Les joues en feu, les yeux pétillants, elle dansait sous l'œil des mères. Un garçon puis l'autre venait appuyer sur sa taille une main gantée de coton blanc. Il y avait beaucoup de garçons et beaucoup de filles tournant avec une charmante maladresse sur un parquet frotté à outrance, et les accords vainqueurs dominaient les rires et les petits cris. Hélas, je ne dansais pas. « Il faut te tenir là, me

disait Maman, rester dans ce coin et ne pas gêner les danseurs. » Je ne pouvais qu'obéir, mais que Marceline était belle ! Une sorte de chaleur se dégageait de toute sa personne. Je me demande si elle me reconnut seulement. Elle tourbillonnait comme une fée, et les garçons sautaient autour d'elle.

*

Quand je revenais de la campagne et que je me trouvais enfermé avec vingt ou trente élèves de mon âge dans une grande salle qui sentait l'encre et les tabliers noirs, je sombrais dans une tristesse qui demeurait au delà des mots. Il n'y avait pas de fenêtres par où l'on voyait la campagne comme à Andrézy, il n'y avait que ces vasistas avec leurs longues ficelles que je considérais avec une morne stupeur ; ou alors mon attention se fixait sur mon encrier d'où je n'arrivais pas à détacher mes yeux. Mon chagrin ne s'exprimait pas. Je pensais au son que faisaient dans le vent nos cris de bonheur quand nous courions à travers les prés, mes sœurs et moi, et ma poitrine se gonflait. Le professeur m'intimidait. Je n'avais rien à dire à personne. Heureusement, je savais que ma mère m'attendait de l'autre côté de la rue, dans cet appartement qui devenait peu à peu la maison, le lieu de refuge où rien ne pouvait arriver de triste.

Ma mère me prenait à part, dans cette chambre qui regardait le néant de la cour, et elle me disait de me tenir près d'elle. Je reconnaissais entre ses mains le livre à couverture marron qui ne me faisait pas peur, parce que c'était elle qui le tenait, et elle me faisait lire une page d'anglais. La porte était fermée. Il ne fallait pas que mes sœurs entendent et se moquent de mon accent français dont je ne me défaisais pas facilement. Venait ensuite une liste de mots à apprendre et je les apprenais bien, parce que ma mère me parlait avec douceur. Elle était patiente avec moi et d'une tendresse sans doute trop grande, car cette tendresse m'envahissait et me devenait nécessaire.

A d'autres moments, elle me faisait lire des passages de la Bible et, verset par verset, me logeait dans le cœur des phrases qui n'en sont jamais sorties. J'étais la brebis suivant le Berger. Si j'étais las, il me faisait étendre au bord d'une eau délicieuse dont la fraîcheur me baignait le visage. Tout à coup j'étais un homme et il préparait pour moi un festin en présence de mes ennemis, et devant eux je m'asseyais à une table magnifique, je triomphais ! Il répandait de l'huile sur ma tête. Ma mère ne m'expliquait rien de ces royales incohérences et elle faisait bien, elle me livrait ce texte, elle voulait que je le reçoive comme elle l'avait reçu elle-même. Je ne posais aucune question. La

Bible était une personne qu'il ne fallait pas interroger trop curieusement, la Bible était une personne et les livres n'étaient que des livres. Ce qui se trouvait dans la Bible était vrai, parce que c'était Dieu qui parlait. Ce qui se trouvait dans les livres était quelquefois vrai, mais d'une autre manière et généralement cela n'avait pas beaucoup d'importance. Peu à peu s'élevait dans mon esprit ce que j'appellerai une échelle des réalités. La religion était vraie et vraie au point que le monde en était frappé d'une sorte d'irréalité. Dans la Bible, il était dit que la figure de ce monde passait. Tout bougeait, tout fuyait, mais dans ce tourbillon et cette fantasmagorie, les paroles de l'Écriture demeuraient à jamais. On ne pouvait pas changer un point sur un i. On ne pouvait pas non plus changer la place d'une étoile dans le ciel noir que ma mère m'apprenait à bien regarder avec elle. « Regarde les étoiles », me disait-elle simplement, et je sentais son bras autour de mes épaules. Nous restions ainsi de longues minutes sans échanger une parole et il me semblait que j'étais dans un autre monde.

*

Y avait-il beaucoup de jours heureux ? J'ai l'impression qu'il n'y avait que cela. Une ou deux fois par an, ma mère nous menait au Châtelet, mais les représentations avaient sur moi un effet si violent qu'elle en éprouvait, je crois, une certaine inquiétude. *Le Tour du Monde en Quatre-vingts Jours* et *Michel Strogoff* me jetaient dans une sorte de fièvre. J'étais trop complètement dupe de ce que je voyais pour n'en être pas agité pendant plusieurs jours. La grotte aux serpents où l'on voyait des reptiles onduler dans la pénombre me mettait hors de moi. En vain ma mère me chuchotait que ce n'était pas vrai, je tendais les bras vers la scène dans un geste d'horreur, par-dessus le deuxième balcon. De même, le sabre rougi au feu qui passait devant les yeux de Michel Strogoff me causait des peurs terribles et il fallait que ma mère me rassurât : « Sois tranquille ! Il ne va rien arriver. » Le lendemain, j'allais raconter la pièce d'un bout à l'autre à madame Soudry qui était épicière. C'était une grande femme aux cheveux noirs plaqués en bandeaux sur un front en forme d'ogive, et elle écrivait d'une main qui semblait ne pas faire autre chose que glisser tout droit le long des lignes de son grand livre. Ses doigts se rassemblaient étroitement sur une plume baïonnette, de gros doigts pointus sortant de mitaines noires. Elle m'écoutait avec un sourire indulgent : « Bien sûr, monsieur Julien, on ne lui a pas vraiment brûlé les yeux à Michel Strogoff, autrement comment pourrait-il jouer le lendemain ? » Je tremblais d'impatience. « Mais c'est comme ça dans l'histoire, madame

Soudry ! Vous ne comprenez donc pas ? On ne lui a pas vraiment brûlé les yeux. — Pauvre acteur, j'espère bien que non. » Je ne parvenais pas à lui expliquer ce que j'avais en tête, ou elle faisait semblant de ne pas bien saisir, pour me taquiner, et la plume baïonnette filait doucement de gauche à droite.

Pendant des semaines, j'étais hanté par les paroles magiques : « Regarde de tous tes yeux, regarde ! » En ce qui me concernait, le conseil était inutile : je regardais avec l'attention d'un fou, et longtemps après, le mot tartare suffisait pour recréer dans mon imagination le spectacle entier avec ses danses, ses poursuites, ses coups de feu qui faisaient tressaillir ma mère, ses morts violentes évitées d'un cheveu – et l'on s'épongeait le front – ses cris de triomphe ou de rage, ses dialogues que je comprenais de travers, mais qui me faisaient battre le cœur. Sorti du théâtre, j'étais dans un tel état qu'il fallait me calmer en essayant de me faire comprendre que tout cela était faux. On ne comprenait pas que pour moi, tout cela était plus vrai que le vrai. Je voulais être ce que je voyais sur la scène, et rentré chez moi, je lançais un regard boudeur sur ma chambre qui avait le grand tort de n'être ni à Pétersbourg, ni à Irkoutsk, ni à Omsk, ni même à Tomsk. A ma manière, je souffrais. J'aurais voulu à la fois des steppes avec une meute de loups haletants derrière mon traîneau et des salons impériaux éclairés de lustres gigantesques. Je n'avais que la chambre de Papa et Maman avec mon lit dans un coin.

En général il ne s'agissait pour moi que de matinées, mais vers 1912, ma mère décida que je pouvais aller avec elle entendre *Les Cloches de Corneville*. Elle n'était pas du tout musicienne, elle ne pouvait chanter que des cantiques, mais avec quel élan : *En avant, soldats du Christ !* Je ne sais pourquoi il lui parut nécessaire de me faire entendre une opérette. Comment oublierais-je pourtant ceci qui me frappa, des années plus tard, c'est qu'à peine entrée à la Gaieté-Lyrique, elle fut prise d'un malaise et qu'on dut la faire asseoir sur une chaise dans le bureau du contrôleur. Elle porta la main à son front d'un air de souffrance et on lui donna un cachet de pyramidon et un verre d'eau. Je me tenais près d'elle, interdit. La pensée me traversa l'esprit pour la première fois qu'elle ne ressemblait à personne au monde, qu'elle était toute seule au monde, sur cette chaise. Au bout d'un moment, elle se leva et nous gagnâmes nos places. « Ce n'est rien », murmura quelqu'un. Pendant une minute ou deux, la mort avait appuyé un doigt sur le front de Maman, mais ni elle ni moi ne le savions.

L'ai-je dit ? A côté de la chambre de mes parents où je dormais, il y avait la salle à manger. Je me couchais tôt après avoir embrassé tout le monde, cérémonie que je faisais traîner en longueur, parce que cela m'ennuyait d'aller me coucher. Mon père et ma mère jouaient au tric-trac et mes sœurs lisaient ou cousaient. Une nuit, je sortis de ma chambre et, les yeux fermés, dans le plus profond silence, fis le tour de la table, puis regagnai mon lit. On ne me raconta la chose que beaucoup plus tard comme un fait très ordinaire auquel il ne fallait donner aucun sens, et je pense qu'on avait raison, mais j'avais de petites manies beaucoup plus singulières qui faisaient songer à un rite et que je tenais secrètes. C'est ainsi que vers l'âge de douze ans, il m'eût été impossible de me rendre au Lycée sans avoir d'abord touché tous les boutons de porte de la maison. Je volais d'une pièce à l'autre, et subrepticement je faisais ce geste qui me semblait indispensable à ma tranquillité d'esprit. Comme nous étions assez nombreux, ces bizarreries passaient inaperçues. Elles faisaient partie de cet ordre mystérieux que l'enfance établit autour d'elle pour conjurer je ne sais quels sorts. Bien entendu, je ne posais jamais le pied, dans la rue, sur les lignes de séparation des longues pierres qui bordaient les trottoirs. En courant, il fallait faire attention, autrement qui pouvait dire à quel malheur on s'exposait ? Grande fut ma surprise, plus tard, quand j'appris que tous les garçons du monde, et je pense toutes les petites filles, ont agi de même.

Plus particulier, je crois, était le malaise que me causait le contact même fugitif ou fortuit de toute autre personne que ma mère. Qu'au Lycée un camarade me touchât le genou ou le coude, j'éprouvais aussitôt une gêne et, pourquoi ne pas le dire, une sorte de dégoût. Personne ne devait me toucher. C'était une loi que je m'étais faite. Si la main d'un aîné s'approchait de mon visage pour me caresser la joue, je m'écarterais aussitôt. A mes yeux, le corps était quelque chose de saint et ne souffrait aucun attouchement. Mon corps était saint. Cette idée régnait sur mon esprit avec un tel despotisme qu'elle finit par intéresser la personne tout entière et que je trouvais bon tout ce que je faisais, parce que c'était moi. Quelle mauvaise action pouvais-je commettre ? Aucune. Les autres pouvaient mal agir, moi, non. J'étais pur. C'était le mot qui résumait tout et dont j'ignorais le sens. Il y avait autour de moi une sorte de zone interdite que je m'étais créée et dont la réalité finissait par se faire sentir. Quelle était la part de l'orgueil dans tout cela ? Immense, ou nulle. Je voulais aller vers les autres, vers tous les autres, et je ne le pouvais pas, parce que me croyant seul, j'étais et je restais seul. Le péché brisa ce cercle magique, beaucoup plus tard. Ce fut par le péché que je retrouvai l'humanité.

Je ne sais pourquoi je pense de nouveau au petit B. Depuis qu'il avait fait le geste indescriptible, il m'apparaissait comme un de ces démons dont parle l'Evangile et qui jettent les gens dans le feu ou dans l'eau. Son beau visage safrané avait à mes yeux quelque chose d'inhumain et je ne pouvais m'approcher du garçon, ou plutôt le voir s'approcher de moi, que je ne me sentisse envahi par une émotion violente qui était sans doute de la colère. Un jour, il me dit à l'oreille des choses dont le sens m'échappa et je l'insultai. Je ne me souviens que trop bien de ce que je lui dis : c'était encore du temps de mon antisémitisme. « Sale Juif ! » Cette triste injure... Nous étions sur le seuil de la classe que nous allions quitter, après le cours d'allemand. Notre professeur se tenait derrière nous. Il s'appelait Koessler. C'était un ancien officier à la taille élégante, vêtu d'une redingote bien coupée qui lui moulait le torse et s'évasait autour des reins. Il portait toujours un monocle et sa parole souvent sarcastique nous atteignait comme un léger coup de fouet. Lorsqu'il entendit ce que je disais à B., il nous retint dans la salle de classe dont il ferma la porte, puis il dit simplement : « Expliquez-vous. » Je me jetai de toutes mes forces sur mon adversaire qui roula avec moi au pied de l'estrade. Une telle fureur nous animait tous deux que nous ne songions même pas à crier et ce fut dans le plus grand silence que nous fîmes de notre mieux pour nous tuer. Aujourd'hui que je vois ces choses avec plus de lucidité, il m'apparaît clairement que nous nous libérions sans le savoir d'une sorte de rage amoureuse qui prenait le visage de la haine. On eût sans doute bien étonné M. Koessler en lui donnant cette interprétation de notre corps à corps. Debout, les jambes écartées et les mains derrière le dos, il surveillait cette bataille du haut de l'estrade, du *podium*, comme il l'appelait, et quand il jugea que nous avions vidé notre querelle, il nous donna l'ordre de nous relever, ce que nous fîmes les yeux flambants et nos vêtements couverts de poussière. Nous ne nous serrâmes pas la main et je courus chez moi pour dire que j'avais battu le petit Juif, pendant qu'il courait chez lui dire qu'il avait battu le petit chrétien. Mon père sourit dans sa moustache parce qu'il avait parfois des démêlés avec des hommes d'affaires juifs, et ma mère, qui était elle-même batailleuse, fit entendre un éclat de rire en écoutant mon récit. « Mais je n'ai rien contre les Juifs », dit-elle en guise de conclusion. La vérité m'oblige à dire que j'avais eu probablement le dessous dans cette histoire, car je garde le souvenir d'un petit corps massif écrasant le mien et d'un souffle brûlant sur mon visage.

Vers 1911 ou 12, mon père nous disait qu'il traversait le boulevard en lisant son journal, et nous voyions l'inquiétude monter dans les yeux de ma mère. Un accident possible... On citait le cas d'un monsieur écrasé par un omnibus, oui, foulé aux pieds par les chevaux. Ma mère se cachait le visage dans les mains avec un cri étouffé, et mon père, qui était taquin, clignait de l'œil en nous regardant. Le fait demeure qu'on pouvait marcher lentement le long des trottoirs sans être assourdi par le fracas des voitures ni écoeuré par les émanations des moteurs.

Je fréquentais alors une librairie de la rue de la Pompe tenue par deux demoiselles qui m'avaient pris en amitié et me prêtaient des livres. Un volume de la collection Nelson sous le bras, je courais jusqu'au square Lamartine et là, assis sur un banc, je tournais les pages avec une avidité d'autant plus mystérieuse que je ne comprenais pas grand-chose à ce que je lisais, mais je comprenais quelque chose, et ce quelque chose me ravissait. Dumas père, Edmond About et Victor Cherbuliez étaient les trois auteurs que les demoiselles Chavanon jugeaient aptes à m'ouvrir l'esprit sans y verser de poison. Des titres me reviennent à la mémoire comme *Le Comte Kostia*, *Miss Rovel*, *L'Aventure de Ladislas Bolski*, *Le Nez d'un notaire* et bien entendu *Les Trois Mousquetaires* avec cette étrange histoire de Milady dont je n'arrivais pas à deviner ce qu'elle avait pu faire de si mal, mais dont le supplice m'intéressait. J'adorais lire un beau récit de supplice.

Le soir venu, je rendais le livre et si l'on me demandait ce que j'en pensais, je répondais toujours que c'était très bien, mais on eût été bien étonné si l'on m'eût poussé sur ce terrain, car l'intrigue m'échappait invariablement et je ne retenais que des détails et des phrases dont quelques-unes me reviennent parfois comme de petits airs de musique. Ce qui me surprenait le plus dans ces romans était l'acharnement des amoureux à obtenir ce qui n'était jamais décrit. Quand je voyais qu'un dialogue d'amour s'annonçait, je sautais. Je préférais les duels, la violence, la vengeance. J'étais soulevé de fureur sans savoir pourquoi. Les mots me montaient à la tête, j'avais peine à étouffer mes cris. Toute cette agitation avait pour décor le petit jardin tranquille sur lequel régnait la statue d'un homme assis de côté dans son fauteuil de bronze avec son chien à ses pieds. Près de moi, des enfants tapotaient le sable avec leurs pelles, mais je ne voyais rien de tout cela, j'étais arraché à moi-même par le livre.

A la maison, de temps à autre, nous recevions la visite d'une personne merveilleuse dont j'étais follement épris sans le savoir, car sans le savoir je ressemblais à ces hommes et à ces femmes que je trouvais si ennuyeux dans les romans d'amour. Elle s'appelait Emily Grigsby et venait, je crois, du Kentucky. C'était une amie de ma sœur Eléonore. Le souvenir qui m'est resté d'Emily est celui d'une femme vêtue de dentelle blanche et parlant d'une voix à la fois douce et déchirée. Je ne puis décrire autrement le son qui sortait de ses lèvres et qui était dû, je pense, à une affection de la gorge. Je la regardais toujours bouche bée. Il n'était pas possible de faire autrement. La délicatesse de sa peau, le galbe de ses joues d'une blancheur de camélia, son sourire enfin provoquaient chez moi une sorte de stupeur comme un spectacle auquel je ne m'habituais pas et qui me remplissait à la fois de bonheur et de tristesse, parce que j'aurais voulu embrasser Emily, mais autant vouloir embrasser un nuage. Elle était lointaine parce qu'elle était belle. Entre elle et moi, il y avait de grands espaces. Un jour qu'elle venait de nous quitter, je me glissai à sa suite dans l'escalier et voyant son ombre sur le mur, j'y collai mes lèvres. Elle ne s'aperçut de rien, et regagnant ma chambre je me jetai sur mon oreiller que je serrai contre mon visage, car il fallait bien aimer quelque chose, une ombre, un oreiller, puisqu'Emily n'était plus là. A cause d'elle, je souffris.

Un autre jour, mais je crois que ce devait être rue de Passy, elle arriva suivie d'un domestique noir qui se rendit à la cuisine et se mit à préparer un plat. Je ne sais pourquoi il était là, avec notre cuisinière, mais je me souviens que je le considérai avec admiration pendant qu'il faisait tourner une cuiller dans un bol. Enfin je lui demandai en anglais : « Pourquoi avez-vous la peau noire ? » Silence. La cuiller continua de tourner dans le bol. Au bout d'un moment j'ajoutai : « Je voudrais être tout noir comme vous. » Un beau sourire fut la récompense de ce compliment.

Il me revient à l'esprit que tout enfant, dans mon lit de la rue de Passy, je me demandais pourquoi je n'étais pas Dieu, pourquoi il était là-haut et moi dans ma chambre alors que cela aurait pu être, selon mes vues, exactement le contraire. Je n'osais pas dire ces choses à ma mère, mais elles me tourmentaient. J'étais mécontent, comme d'une injustice.

Pour en revenir à 1912, ce fut cette année-là, sauf erreur, que se produisit en Russie un événement qui eut sur moi un effet si profond que je n'hésite pas à le noter. Le tsarévitch se blessa par accident et saigna. On eut des inquiétudes à son sujet parce qu'il était hémophile. Son portrait parut dans les journaux et ce visage se mit à me hanter.

Un service religieux pour obtenir sa guérison fut célébré à l'église orthodoxe de la rue Daru. Une amie anglaise, Mrs Gibson, m'y mena. Pourquoi ? Je n'en sais rien. La vie des enfants telle qu'ils se la rappellent est pleine de points d'interrogation. On ne leur explique pas tout, ou l'explication, remise à plus tard, ne vient jamais. J'étais heureux d'aller me mêler aux Russes parce qu'ainsi je me trouvais plus près du tsarévitch.

Me voilà donc debout, à côté de Mrs Gibson, dans cette église où brille l'or des icônes et des ornements, où l'encens monte en volutes épaisses vers la voûte, où la voix de basse du chantré emplît l'espace de son prodigieux mugissement auxquels répondent les grands cris droits et clairs d'un chœur d'hommes et de femmes. Autour de nous, la foule est silencieuse. Quelques personnes sont à genoux sur le pavement. Personne n'est assis.

Je regarde et j'écoute, absolument immobile, effrayé et ravi par ce grand tumulte de voix qui se ruent à l'assaut du ciel. Jamais je ne me suis trouvé dans un lieu où l'invisible est si énergiquement supplié et presque sommé d'agir. Tout retentit en moi, dans ma tête, dans ma poitrine, dans mes entrailles. L'encens me grise. Les chapes dorées des papes me parlent à leur manière un langage nouveau. En même temps me revient sans cesse à l'esprit le beau visage de l'enfant dont il doit être question dans ces prières qui semblent parfois des gémissements de tristesse, parfois des objurgations de plus en plus pressantes. Il me semble que je vais tomber de fatigue, car la cérémonie est fort longue, mais pour rien au monde je ne partirais, je suis ensorcelé, une ferveur nouvelle me soulève, un monde étrange et captivant ouvre pour moi de monumentales portes d'or. Puis il arrive un moment où tout cela prend fin, où les papes disparaissent derrière l'iconostase, où la foule se dirige silencieusement vers la sortie.

Dans la rue, Mrs Gibson remet son lorgnon dans son étui et me dit :

— *Interesting, wasn't it ?*

Et je réponds :

— *Very.*

Alors c'est fini, puisque tout doit finir, et c'est bien ce qui me désespère. Voici de nouveau la rue, les fiacres et les omnibus, alors que j'étais – où ? Au ciel ?

La cérémonie de la rue Daru s'installa dans ma mémoire à tout

jamais et devint comme une partie de moi-même. L'or, les chants et l'encens, tout cela traînait après soi de la magnificence. A tout moment je pouvais l'évoquer et me trouver *ailleurs*, dans un monde splendide et sonore où la divinité nageait dans l'invisible, vers moi, autour de moi, dans mon cœur comme dans un abîme, dans ma tête comme dans le firmament. Je fermais les yeux, j'essayais d'imiter la voix du chantre : « Baô ! Baô ! » En paraphrasant un peu le psaume, je pourrais dire que je sautais comme un veau devant l'Eternel ! J'étais ivre de Dieu et je n'en savais rien.

*

J'ai bien peu parlé de ma marraine irlandaise, Agnès Farley. Elle avait épousé un dentiste américain qui ressemblait à Jules César et que nous croyions fou. Il était prophète à ses heures, était d'avis que toutes les races latines devaient être exterminées (*wiped out*), appelait la Bible *a fool of a book*, c'est-à-dire un livre imbécile, admirait Guillaume II etc., etc. Tout cela c'était Farley et personne n'y prêtait beaucoup d'attention. Il était petit, mince, calme et précis avec des colères violentes, des colères de fanatique, car il y avait chez lui un fond de religion. Un jour, au cours d'une discussion où il avait poussé à bout une dame de ses amies, celle-ci, étouffant de rage lui cria qu'elle le maudissait. Sur quoi il la saisit par le cou et tout en lui disant qu'il agissait pour le bien de son âme, il la serra, la fit suffoquer et la secoua jusqu'à ce que, ne voulant pas mourir encore, elle reprît sa malédiction. Quant à nous, pour d'autres raisons et par d'autres moyens, il excellait à nous faire pleurer. Aller chez lui et s'asseoir dans son épouvantable fauteuil de cuir noir était pour chacun de nous une épreuve qui dépassait nos forces. La contrainte de nos parents devenait nécessaire et l'opération ne se faisait que dans les larmes et dans les cris. Car il était de la vieille école, celle qui faisait mal par principe. Il annonçait la torture d'une voix tranquille, préparait sa fraise avec un soin maniaque. La sueur nous perlait au front et pour ma part il m'arrivait de baver d'horreur. « *Open wider !* » (Ouvrez davantage). Cette phrase, nous la connaissions, elle était à elle seule un cauchemar. Des gémissements terribles la suivaient presque aussitôt, de longs cris inutiles. « Je suis au regret, mon enfant », disait Farley d'une voix neutre, et la fraise faisait *zzz zzz zzz* comme pour nous dire qu'elle s'appelait la fraizze. Le supplice terminé, cet homme mystérieux nous essuyait le visage de son mouchoir. Il aimait les enfants, il avait pour ses victimes une sorte de compassion plus affreuse que sa cruauté. En d'autres temps, il eût fait un tortionnaire

admirable. Peut-être ne savait-il pas cela. J'ai de lui une lettre charmante qu'il m'écrivit en 1912. Elle n'efface pas le souvenir de minutes de souffrance que les Anglais qualifieraient d'exquises. Pourquoi fallait-il qu'on nous envoyât chez lui ? A cause d'Agnès. Maman disait : « Tous les dentistes font mal. Farley n'est pas pire que les autres. Alors ? » Et puis, encore une fois, il y avait Agnès.

Pendant que Jules César tourmentait ses clients, elle se tenait à quelques mètres de là, dans son petit salon qui donnait sur la rue de la Paix, et enchantait ses amis par son merveilleux bavardage. J'ai le souvenir d'une femme alourdie par la graisse, mais elle ouvrait la bouche et l'on oubliait cela. Se repaissant de Zola, de Maupassant, de Huysmans et de Bloy, elle parlait de tout avec un bonheur d'expression qui agissait comme un philtre. On était amoureux de cette grosse Shéhérazade fumant ses éternels ninas et dont le visage rond ne se voyait qu'à travers un nuage bleuté. Sur ses genoux, elle gardait son Judy adoré, fox-terrier jaune qui sentait le cigare. C'est ainsi que je revois cette femme. Elle porte autour du cou une longue chaîne de montre que j'ai donnée à pas mal de mes héroïnes, la montre se cachant sous la jupe, à hauteur de la taille, le buste entier disparaissant sous une blouse à jabot. Que tout cela est loin ! Telle qu'elle nous apparaissait avec sa drôlerie, ses remarques acerbes n'excluant jamais une extrême gentillesse, Agnès nous captivait tous. Elle était l'auteur de deux livres écrits d'une main paresseuse et douée, aujourd'hui tombés à l'oubli. D'une façon générale tout ce qu'elle disait était faux, mais elle affirmait d'une manière si péremptoire qu'il fallait du courage pour lui tenir tête. « Ton français est défectueux, disait-elle à Anne. Il faut dire : cette armoire sent bonne, puisque armoire est du féminin. » Seules les nouvelles sensationnelles trouvaient crédit auprès d'elle. Le métro était cause que Paris allait s'effondrer d'un jour à l'autre. Puis, le grand soir était proche. Cela commencerait par une grève générale, en prévision de quoi il était prudent de remplir sa baignoire d'eau potable. Les massacres de bourgeois suivraient dans les plus brefs délais.

Elle était catholique et très croyante, mais il y avait dans sa vie une ombre, quelque chose dont je soupçonne la nature, mais que je n'ai jamais bien su. Quoi qu'il en soit, aux environs de Pâques commençait le drame de la confession annuelle. C'est ici que ma mère entre en scène. Elle avait beau être protestante, elle voulait qu'Agnès fît ses Pâques. On m'a souvent raconté qu'un jour les deux femmes prirent un fiacre et se mirent à la recherche d'un prêtre qui consentît à donner l'absolution indispensable. Des ninas sans nombre furent consumés. On s'arrêtait devant une église et la pauvre pécheresse, de son pas lourd, se dirigeait vers la porte pendant que ma mère attendait dans le fiacre. Au bout d'un long moment, Agnès sortait en secouant la tête.

« Rien à faire. Essayons ailleurs. » Elles allèrent ainsi d'église en église, Maman patiente et résolue, Agnès de plus en plus inquiète. A la fin, ma mère la vit ressortir, épanouie, d'une dernière église. « J'ai eu affaire à un prêtre très intelligent, dit-elle. Il m'a donné l'absolution. — Dur d'oreille, peut-être, murmura ma mère. — Tais-toi, Mary. Tu es une parpaillote, tu ne peux rien comprendre à ces choses. » Et elle alluma un nina.

Je ne veux pas quitter le 16 rue de la Paix sans m'y promener encore un instant. Le salon, le grand salon, était sombre et les fauteuils Louis XV en bois doré y brillaient doucement au crépuscule. Près de la porte se trouvait un buste de Napoléon en empereur romain. Souvent, comme par hasard, Farley se tenait debout, à côté du visage césarien et il y avait parfois quelqu'un pour s'écrier : « Oh ! Mais... Oh ! C'est extraordinaire ! Mr Farley, vous a-t-on jamais dit que vous ressembliez à Napoléon Bonaparte ? » Il souriait modestement, puis retournait à ses victimes. Les supplications et les cris ne tardaient pas à se faire entendre. Un jour, je le mordis et il me gifla. Il avait enfoncé un doigt dans ma bouche à la recherche de je ne sais quel point sensible et mes mâchoires se refermèrent de toutes leurs forces sur une de ses phalanges. Je ne le regrette pas, je vengeais du monde.

*

J'étais resté incroyablement enfant. Parmi les livres que me confiaient les demoiselles Chavanon, il y avait le théâtre de Victor Hugo à quoi je ne comprenais que peu de chose, mais qui ne m'en portait pas moins à la tête. Et je ne sais pourquoi, cela tournait toujours à la fureur. *Le Roi s'amuse* eut cet effet un peu plus que les autres pièces. A quoi le roi pouvait s'amuser, c'est ce que j'ignorais profondément. Il prenait une femme sur ses genoux et disait : « La belle anatomie ! » Obscur. Obscur pour moi. Penché en deux sur le livre, je rugissais tout bas : « La belle anatomie ! » et tournais la page. J'attendais l'assassinat, les suprêmes violences. A ce moment, il fallait faire attention à ne pas rugir trop haut, parce que je n'étais pas seul dans le square Lamartine, mais rentré chez moi je pouvais m'en donner à mon aise, surtout les jours où Sidonie était présente ; elle constituait en effet, mon meilleur public. Courant à la cuisine, je prenais dans le placard le pain de quatre livres, celui qu'on devait manger le lendemain, légèrement rassis. Je ne sais si on fait encore des pains de ce genre, larges et épais. Quoi qu'il en soit, j'enveloppais à moitié celui-là dans une serviette de table et, un couteau à la main, je me ruais dans la chambre où travaillait la couturière. « Ma fille !

m'écriais-je. On a déshonoré ma fille ! — Qui donc, monsieur Julien ? » demandait Sidonie avec un petit rire tranquille, car elle avait l'habitude de ces situations tragiques. « Qui ? Le roi ! Et elle va mourir ! — Elle n'a vraiment pas de chance. Déshonorée d'abord, assassinée ensuite... Qu'est-ce qu'elle vous a fait ? — Je suis son père, elle va mourir. Tu vas mourir, entends-tu ? — Pas trop près de moi avec ce couteau, monsieur Julien ! — Meurs ! Meurs ! » m'écriais-je en lardant le pain de coups de lame. Alors la veille demoiselle ôta son lorgnon et donnait libre cours à sa gaieté. « Qu'est-ce que vous avez bien pu lire encore ? » demandait-elle en jetant la tête en arrière pour mieux rire. Je la foudroyais du regard. « Elle est morte ! » criais-je. Et laissant glisser le pain à mes pieds, je levais les mains au plafond. « Si j'étais vous, disait Sidonie, je porterais le cadavre à la cuisine. »

Il me fallait toujours un peu de temps pour me remettre. Dans une certaine mesure, ces coups de couteau m'avaient apaisé, mais l'émotion durait encore un peu, agréablement. Quelque chose en moi était assouvi.

*

Il y avait sur la table de la salle à manger un objet suspect que nous regardions tous avec un mélange de curiosité et d'agréable effroi. C'était une petite cloche de fer que Papa avait trouvée un jour chez un antiquaire et qui lui avait paru intéressante. Intéressante, elle l'était bien. La poignée représentait ni plus ni moins que Satan, debout, les bras croisés, cornes au front et la queue enroulée autour de ses pieds. La clochette elle-même était composée d'une sorte de cloître furieusement gothique entre les colonnes duquel volaient des diables à ailes de chauves-souris. Tout cela fort noir avec des reflets couleur de plomb. Lorsqu'on agitait Satan, la bonne arrivait. C'était ma mère qui était chargée de sonner la clochette et elle le faisait avec une expression singulière où il entrait à la fois de la résolution et une invincible répugnance. Mon père, lui, avec une naïveté d'enfant, admirait ce qui, peu à peu, nous pénétrait d'horreur : le fini des écailles dont le corps du démon était recouvert, les minuscules colonnettes jumelées qui singeaient le style des églises, enfin l'expression de joie malfaisante sur les visages des diabolotins. « On dirait vraiment un sabbat », dit un jour Mary en reniflant d'un air sagace. Agnès, à qui ma mère fit voir cette clochette infernale, la prit, l'examina et la posa enfin sur la table avec un léger frisson des plus dramatiques. « *My dear*, fit-elle, c'est une clochette pour messes noires. » Elle dut expliquer à Maman ce qu'était une messe noire, les

blasphèmes, les sacrilèges, l'ennemi des âmes appelé à grands cris, adoré de façon hideuse par des réprouvés.

Je ne sais ce que ma mère dit à mon père ce soir-là, mais le lendemain elle enveloppa l'objet dans du papier et se rendit au pont d'Iéna d'où elle jeta la clochette dans la Seine. Peut-être y est-elle encore. Elle fut remplacée par un honnête grelot de bronze suisse comme on en voit au cou des vaches, gros, rond et lourd, et dont le son tranquille n'avait rien que de rassurant.

*

Au salon, de chaque côté de la cheminée, se trouvaient deux corps de bibliothèque en bois noir, et dans le bas de l'un d'eux, près d'une fenêtre, les livres défendus. Défendus par qui ? Par personne. Par moi-même. Etant trop grands pour être placés debout, ils étaient rangés à plat les uns sur les autres. Pour les tirer à soi, les ouvrir, les regarder, il fallait être seul, assis sur le tapis beige, les jambes croisées, circonstances sans doute trop difficiles à réunir, car je ne me souviens pas avoir fréquemment tourné les pages de ces volumes. Que je l'aie fait cependant, cela est sûr, non sans de véritables débats de conscience dont la signification m'échappait. Je ne savais pas contre quoi je luttais, ni si je luttais vraiment. En tout cas, c'était l'*Enfer* de Dante illustré par Doré que je regardais. Le cœur battant à grands coups – cela je m'en souviens très distinctement – je revoyais l'homme plongeant dans le lac aux eaux noires. J'avais alors d'une manière indescriptible le sentiment de la présence du mal. Dans le silence qui régnait toujours à ces moments-là, je me savais entouré de quelque chose de plus fort que moi. Toute tentative de réaction était paralysée, et il y avait ceci qui ne laissa pas de me frapper plus tard, en y réfléchissant, c'était la mise à profit des circonstances : l'appartement était vide, personne ne me dérangerait. Je pouvais regarder, regarder presque sans fin. Tout mon être se réfugiait dans mes yeux. Qu'il était beau, le réprouvé ! Mais pourquoi, étant si beau, était-il en enfer ? Et l'enfer se glissait en moi. On ne pouvait contempler cette image sans souffrir d'une façon absurde. Absurde, en effet, car enfin, qu'est-ce que je voulais ? Je n'aurais su le dire.

Sous les deux volumes de la *Comédie* (je laissais de côté le gris *Purgatoire* et le *Paradis* évanescent), il y avait autre chose encore, des albums encore plus grands et plus lourds, très lourds. J'arrivais pourtant à bout de les tirer à moi et tournais les pages de papier épais qui faisaient dans l'immobilité de l'air et des choses autour de moi un fracas inquiétant. *La peinture contemporaine...* Ce titre ennuyeux ne me

disait rien (les volumes dataient de la fin du siècle dernier), mais j'attendais avec un plaisir mêlé d'horreur, car ma conscience me travaillait, la page fascinante qui me livrerait « Les porteurs de mauvaises nouvelles ». Le tableau du Luxembourg, je l'avais enfin sous les yeux, à moi, à moi tout seul dans l'effrayante solitude dont je devinais vaguement le caractère insolite. Sans doute, il n'y avait pas la magie de la couleur, la peau dorée comme du sable, mais, le feu aux joues et la bouche entr'ouverte, je retrouvais la torturante image. Je souffrais comme souffre un homme, avec cette différence que j'ignorais tout de la nature de ma peine et que je ne savais pas ce que je voulais ni pourquoi je me sentais si malheureux, je savais seulement qu'à la place du souverain féroce, j'aurais épargné le messager, m'eût-il apporté des nouvelles vingt fois pires. Enfin parlant tout seul dans mon trouble et les entrailles serrées d'une convoitise inexplicable, je fermais le grand album et le remettais en place. Et j'oubliais. J'oubliais avec une facilité étonnante. Nulle obsession dans ma vie. Il n'y avait que ces très rares moments prodigieusement favorables à l'action audacieuse. Alors l'idée fixe s'emparait de ma volonté : j'étais jeté dans les mains de l'ennemi. Avec cette adresse qui déconcerterait les plus habiles, il se gardait de m'inspirer des gestes dangereux qui auraient pu m'instruire sur moi-même, il se contentait d'installer en moi, dans ma mémoire et comme dans tout mon être, des images qui fascinaient l'enfant pour envoûter l'homme, plus tard...

*

Au mois de juillet 1912, nos parents nous envoyèrent, mes sœurs et moi, passer nos vacances à Saint-Valéry-sur-Somme . Pourquoi ne nous accompagnèrent-ils pas ? Je l'ignore. Peut-être les affaires de mon père le retenaient-elles à Paris, et ma mère ne voulait pas le quitter.

A Saint-Valéry, nous occupions une petite maison au delà de laquelle il n'y avait que la campagne. Nous avions pour voisin le maréchal-ferrant, M. Tirard, dont la fille était épileptique. Une ou deux fois, sur la route, elle tomba et je n'ai pas souvenir qu'elle ait poussé des cris, mais il y eut autour d'elle, immédiatement, un petit groupe de personnes venues je ne sais d'où et qui faisaient ce qu'il fallait faire. Je n'éprouvais aucune peur, mais plutôt de la curiosité mêlée à une sorte de respect admiratif comme on en a pour une personne qui se distingue, qui sort du rang.

Surtout il y avait la forge, lieu magique, immense et noir où retentissait la note pure du marteau frappant le fer sur l'enclume.

Tirard, vêtu d'un tablier de cuir, tenait dans des pinces le bout de métal couleur de rose pâle sur lequel venait s'abattre le poids terrible du marteau, mais de tout ce fracas il sortait un son qui ressemblait à une voix d'enfant, et c'était là ce qui me surprenait le plus, cela et les aigrettes d'étincelles qui se piquaient sur l'enclume. Horrifiant me paraissait le long sifflement de haine du métal qu'on plongeait ensuite dans un baquet plein d'eau et la fumée blanche qui montait dans l'ombre, car il avait beau faire jour dehors, la forge à elle toute seule était une nuit où flambait du rose. Je restais là, immobile et attentif. Si l'on amenait un cheval à ferrer, je me promenais un peu dans la forge, approchant de la porte en essayant de ne pas me faire remarquer, et tout à coup je m'échappais. On ne devait pas jeter les yeux sur un cheval. Pur et Impur se dressaient devant moi comme deux grandes idoles.

Souvent je traversais la route qui n'était pas large à cet endroit, je grimpais en haut d'un talus couronné de buissons, et là, dans tout ce feuillage qui me cachait presque entièrement et m'isolait du monde, je pensais au tsarévitch, là et non ailleurs. C'était le lieu. Je demeurais immobile pendant de longues minutes, rêvant à l'enfant dont je croyais voir le visage. Par une espèce d'hallucination, je me figurais que j'étais loin de Saint-Valéry, loin de la forge de M. Tirard, et que prenant la main du petit garçon vêtu en soldat, je lui parlais. Alors un indicible bonheur s'emparait de moi, mais c'était un bonheur auquel venait se mêler une grande tristesse. Je ne savais ce que je voulais, mais j'imaginais que ces buissons, au milieu desquels je me cachais, me transportaient ailleurs. Après un assez long moment, le rêve prenait fin. Je regagnais la maison le cœur lourd, mais autour de moi, mes sœurs riaient, bavardaient ou chantaient et ma mélancolie se dissipait vite.

Parfois nous allions nous promener jusqu'à l'embouchure de la Somme et l'on me montrait au loin les sables mouvants. Je me faisais raconter la mort épouvantable des imprudents qui s'aventuraient de ce côté et un frisson qui n'était pas du tout désagréable me parcourait la nuque. On me disait : « Si jamais tu es pris par les sables, souviens-toi : les bras en croix, seule chance d'en réchapper. »

Je regardais les maisons multicolores sur la berge opposée du fleuve : rouges, noires, vert amande, les maisons des pêcheurs. Ce fut à Saint-Valéry que je vis la mer pour la première fois. Elle me fit immédiatement horreur. Il me semblait que toutes ces vagues se ruaient vers moi et je grelottais dans mon costume de bain. L'été de 1912 resta longtemps dans toutes les mémoires comme un des plus mauvais qu'on ait connus. Il fut décidé que je devais apprendre à nager, parce que, m'expliquaient mes sœurs, si jamais tu te trouves dans un naufrage, tu seras bien content de pouvoir ainsi te tirer

d'affaire. Je vis déjà le naufrage en question et ma haine de la mer en fut redoublée. Néanmoins j'obéis – j'obéissais toujours. Un jeune homme qu'on voyait sur la plage, le maître-baigneur sans doute, fut chargé de m'enseigner les mouvements, et parce que je suffoquais en m'enfonçant dans l'eau glaciale, on me dit que j'étais une poule mouillée. Quoi qu'il en soit, le jeune homme qui se tenait debout dans l'eau, une cigarette à la bouche, me saisit par une ceinture qu'il m'avait passée autour de la taille et m'indiqua ce que j'avais à faire de mes bras et de mes jambes. Je me souviens qu'il portait un maillot rayé et qu'il avait les cuisses nues, ce qui me parut nettement impur, mais je n'eus pas le loisir de m'attarder à ces considérations. « S'il me lâche, pensai-je, je me noie. » Et comme s'il eût deviné ce que j'avais en tête, il me lâchait en effet pour rallumer sa cigarette qui s'éteignait sans cesse. Je coulais immédiatement à pic et, sa cigarette rallumée, le garçon me repêchait. A cette école, je n'appris qu'à ajouter une épouvante à toutes celles dont je semblais faire collection. En sortant de l'eau, je tremblais si fort qu'on me crut malade et les leçons furent interrompues.

Vers la mi-août, nos parents vinrent nous rejoindre pour quelques jours à Saint-Valéry. La chambre que j'occupais fut donnée à ma mère et j'allai coucher dans une petite maison de paysan au bord de la route, un peu plus loin en allant vers le port d'où Guillaume le Conquérant s'embarqua pour l'Angleterre. Ma nouvelle chambre était très modeste : un lit poussé dans un coin, des murs crépis à la chaux. C'est tout ce que j'en ai retenu sinon que dans sa simplicité et sa blancheur, elle me parut d'une beauté fascinante. J'avais l'impression, en me réveillant, d'avoir dormi dans de la neige et de me trouver dans une région qui n'était pas de ce monde. A cause de cela je me sentais heureux, mais deux jours ne s'étaient pas écoulés qu'un malheur nous fut annoncé. Je revois ma mère debout sur la route, un papier bleu à la main, et Anne lui dit : « C'est peut-être cet imbécile de Farley qui a voulu faire une de ses sinistres plaisanteries. Tu sais bien qu'il est fou. » Mais le télégramme disait et continuait à dire : « Agnès est morte. »

Le soir même nos parents nous quittèrent. Je ne savais pas du tout ce que c'était que la mort et le visage bouleversé de ma mère me troubla. Je ne trouvais plus ma place dans son regard tragique, elle ne me voyait pas, elle ne voyait personne, elle se taisait. Je me souviens qu'habillée comme elle l'était d'un costume tailleur, elle donnait l'impression d'être en complet désaccord avec le paysage, avec la campagne. Son jabot de dentelle blanche m'émerveillait. Et au-dessus du jabot d'une blancheur de fête, ces traits crispés, la douleur.

Et comment Agnès était-elle morte ? Elle avait déjà eu deux avertissements, mais le 12 août de cette année, une attaque

d'apoplexie la terrassa. Elle eut le temps de dire à son mari : « Appelle un prêtre ! » Je crois qu'elle avait quarante-six ans. L'après-midi du lendemain, elle se présenta à la porte d'une amie qui l'avait invitée à prendre le thé. (Cette amie, Bibbidie Leonard, avait été la maîtresse d'Oscar Wilde et passait pour être une espionne allemande, mais c'était peut-être là une de ces histoires sensationnelles comme Agnès aimait à en raconter.) La servante ouvre la porte. Agnès reste sur le seuil, n'entre pas. La servante va trouver sa maîtresse : « Madame, il y a Mrs. Farley qui attend à la porte. » Miss Leonard va voir, mais il n'y a personne, et le soir même elle reçoit un mot de Farley qui lui apprend cette mort survenue la veille.

Mes sœurs me firent écrire une petite lettre de condoléances au pauvre Farley dont je reçus une belle réponse tracée à la plume d'oie sur papier bleu (je l'ai dans un tiroir) : « Tu es un *very nice darling* de m'avoir écrit... A Noël tu auras un grand livre d'images comme ceux que te donnait ta marraine... Puisses-tu aimer Dieu et lui faire honneur... » Tout fou qu'il était, il ne manquait pas de cœur, mais il exaspérait mon père. Je me souviens qu'une nuit, vers deux heures du matin, Papa se leva, s'habilla et traversa Paris pour aller demander pardon à Farley avec qui il avait eu une discussion des plus orageuses au sujet de Guillaume II. Mon père avait dit des choses qu'il regrettait amèrement. « Attends à demain », conseilla ma mère. Mais non, sa conscience le torturait. Il quitta la maison, trouva une voiture... Je fus frappé de cette histoire qui me parut non pas du tout comique, mais mystérieuse et belle. Au milieu de la nuit, se lever, aller demander pardon... Cela ressemblait à la Bible.

Nous rentrâmes à la fin des vacances et je retournai au lycée. J'étais maintenant en cinquième. Je ne disais rien, ne me liais avec personne. On me troublait facilement en prononçant devant moi des mots dont j'ignorais le sens. Parfois mes camarades se mettaient à plusieurs, six ou sept, et me poussaient dans un coin – je revois le mur de brique rouge foncé – et s'appuyaient contre moi de toutes leurs forces. Je sentais avec dégoût leur haleine chaude sur mes joues, mes paupières, ma bouche, mais je souriais, haletant, puisque c'était apparemment un jeu et qu'il fallait sourire. Le souffle me manquait. Il y avait toujours un surveillant pour disperser les garçons. Je ne comprenais pas pourquoi ce jeu les amusait. D'autres que moi subissaient le même sort avec la même impassibilité.

Je ne sais qui décida, en 1912, que je ne recevais pas une éducation assez virile, qu'il y avait trop de filles autour de moi. Mes sœurs, pour toute réponse, se tournaient vers ma mère et lui disaient : « C'est ton *darling*, c'est ta faute ! » Maman finit par tomber d'accord sur ce point : il fallait faire de moi un homme. Justement, on venait de fonder en France une organisation qu'on appelait les Eclaireurs, copiée sur celle des boy-scouts que Lord Baden-Powell avait formée en Angleterre.

Le détail de toutes ces choses m'échappe, mais je sais qu'alors que nous habitions encore rue de la Pompe, je me vis un jour habillé en kaki et j'ai encore dans les narines l'odeur de cette étoffe rugueuse et *virile*, puisqu'il s'agissait à tout prix que tout fût viril. Un foulard rouge autour du cou, une chemise de cette vilaine couleur que j'ai dite, une culotte courte, mais pas trop, de gros souliers, voilà pour l'uniforme auquel s'ajoutait un chapeau à larges bords rigides. Quand il pleuvait, ces bords s'amollissaient et le glorieux couvre-chef prenait l'aspect mélancolique d'un chapeau clabaud. Alors il fallait le laisser sécher à la maison et demander à la bonne de repasser les bords. Pour ne rien oublier, je mentionnerai encore un lourd canif très compliqué dans la poche gauche, une hache sur la hanche droite et enfin un très long bâton ferré que je portais timidement sur l'épaule, comme une hallebarde. Tout ce harnachement faisait rire ma mère. Il y avait en effet chez moi un mélange bizarre de fierté et de douceur qui cadrerait mal avec cet uniforme guerrier. Rien d'agressif dans ma mine. On me

disait que je ressemblais à un animal des bois. Quoi qu'il en soit, je rejoignis mon unité à je ne sais plus quelle station de métro, et cela dimanche après dimanche, mortel dimanche après mortel dimanche. Nous étions les premiers scouts du pays et mon étonnement était sans bornes de me voir parmi ces pionniers, car je ne me formais qu'une idée très confuse de ce que je faisais parmi ces garçons. Dans les rues, on nous regardait avec curiosité, on souriait. Marchait en tête un grand beau jeune homme résolu du nom de Lannes. Bravant les mines narquoises des passants, il nous criait d'une voix rude : « Allons, au pas, les Eclaireurs ! Gauche ! Droite ! » Son visage énergique et régulier m'est resté dans la mémoire. Une sorte d'avalanche de boucles noires lui tombait sur le front lorsqu'il ôtait son chapeau. Je crois que nous étions tous amoureux de lui sans le savoir. Il me parlait souvent et un peu rudement, mais sans méchanceté, tantôt en français, tantôt dans un anglais parfait, car il était à moitié anglais. De tous ses propos je n'ai presque rien retenu, sinon qu'il affirmait que tous les hommes étaient frères et que les rivalités entre nations appartenaient à un âge révolu. « C'est très bien d'être du Sud, me disait-il (je ne cachais rien de mes origines), mais c'est aussi bien d'être du Nord. » Je le regardais en silence et pensais : « Non ! — Tu entends, Green ? — Oui, j'entends. » C'était tout ce qu'il pouvait tirer de moi.

Un soir, nous nous trouvâmes (je ne sais comment, je ne sais pourquoi ; si jamais un éclaireur eut besoin d'être éclairé, c'était moi) dans les gorges de Franchard, près de Fontainebleau. La tente fut déroulée, plantée en terre et après un cérémonial où le feu et le chant jouaient leur rôle, nous nous glissâmes sous nos couvertures. A l'aube je me réveillai et regardai dans une sorte de stupeur émerveillée les brins d'herbe chargés de rosée. Le reste m'échappe. Je revins chez moi fourbu. On m'interrogea. Je répondis de travers. « Vague, vague, si vague ! » murmurait Papa.

Une autre fois on nous mena dans les bois de Saint-Cucufa. (Je n'osais dire ce nom, j'eus une absence de mémoire quand mon père me demanda ensuite où nous étions allés. « Dans les bois, Papa. ») Un souvenir me revient, plus singulier que tous les autres. Nous marchions dans une magnifique avenue au plus profond des bois, le bâton-hallebarde sur l'épaule, et permission nous avait été donnée de bavarder entre nous. Je me trouvais être le dernier, non parce que je le voulais, mais parce qu'un garçon nommé Muselli m'avait tant soit peu tiré en arrière et me parlait à mi-voix. Il avait le plus joli visage qui pût se voir, avec de grands yeux sombres et une expression tout angélique qui m'attirait à lui. Je l'aimais, simplement, sans m'en rendre compte, et je l'aimais non seulement parce qu'il était très beau, mais parce qu'il répondait à l'idée singulière que je me formais de la pureté. Ainsi la douceur avec laquelle il parlait me ravissait, alors que

les autres garçons braillaient ou ricanaient de façon virile. A un moment, sa main toucha la mienne et je tournai vers lui un regard où je mis toute la tendresse dont mon cœur était plein, car j'aimais l'amour. Ce fut alors que de cette bouche exquise tombèrent les paroles les plus crues qu'il m'eût jamais été donné d'entendre, une naïve invitation au plaisir dont je ne compris pas un mot, mais qui s'inscrivit à jamais dans ma mémoire. Devant mon air stupéfait, Muselli laissa retomber sa main et nous hâtâmes le pas pour rejoindre le groupe. Ce qui me frappe aujourd'hui, c'est que je n'avais qu'une idée très vague de ce qu'il me proposait de faire avec lui, mais ses paroles d'une grossièreté si étrange me heurtèrent avec violence. « Impur, pensais-je, il est impur ! » Et je ne savais ce qu'impur voulait dire.

*

Ce fut vers cette époque que ma sœur Eléonore revint d'Afrique avec son mari. Ce dernier était tombé malade d'une de ces maladies coloniales dont la cause reste toujours un peu mystérieuse. On parlait d'une piqûre d'insecte. Lui et sa femme louèrent un appartement au coin de la rue de la Pompe et de l'avenue Henri-Martin, afin d'être plus près de nous. Est-il nécessaire de rappeler qu'en ce temps-là on choisissait son quartier, sa rue et sa maison et que c'était l'affaire de quelques heures ?

Je me souviens de mon beau-frère étendu sur le canapé du salon d'où la vue plongeait dans les marronniers de l'avenue. C'était alors un beau garçon aux traits réguliers, aux yeux d'un bleu intense qui faisaient songer à la mer. Son accent, ses manières et jusqu'à la coupe de ses vêtements trahissaient dans mon esprit l'homme de race anglaise. En réalité, il avait assez peu de sympathie pour les Anglais et sa famille était originaire de Cornouailles. Il était à la fois très poli et très moqueur et je ne le voyais jamais sans une légère inquiétude, car je pouvais être sûr qu'à un moment ou l'autre il imiterait d'une voix douce ma façon de prononcer certains mots anglais. Ou bien il me considérait en silence et souriait d'un air amusé et cruel. Sa qualité de britannique mettait entre lui et le reste du monde des distances incalculables. Cela, il ne le disait pas, bien sûr, mais je le devinais vaguement et je préférais ne pas me trouver seul avec lui, exposé à l'espèce d'hilarité muette que je provoquais chez cet homme. Un jour, il me fit signe avec l'index de m'approcher et m'ayant regardé fort attentivement me dit enfin d'une voix sérieuse : « Tu es peut-être le garçon le plus laid qu'il m'ait jamais été donné de voir. » Je demeurai

silencieux et atterré sous le regard impitoyable de ces yeux d'outremer et, sans demander mon reste, je quittai le salon.

Il me fallut de longues années pour comprendre qu'il avait dit ces mots pour me préserver, espérait-il, d'une vanité qui ne me menaçait en rien à cette époque, car je n'avais alors aucune opinion sur mon visage, mais la phrase inhumaine me travailla et me rendit plus timide encore que je ne l'étais de nature. Je paraissais si mince dans mon jersey bleu marine que mon beau-frère m'appelait l'asticot (puisque'il s'agissait à tout prix d'abattre mon orgueil, mais je n'avais pas cet orgueil-là, il y avait erreur d'orgueil) et quand je mettais mon polo sur ma tête, il me disait avec un sourire de tortionnaire courtois que je ressemblais à une demoiselle. C'était cela qui me faisait le plus souffrir, et le moyen de répondre ? Je rougissais. Plus troublante encore me semblait l'affection que ma mère portait à Kennie (c'était ainsi qu'on l'appelait). Puisqu'elle l'aimait tant, comment pouvait-il avoir tort ? Je souriais donc à cet homme qui me faisait trembler intérieurement, mais quelque chose en moi se détruisait sous son regard, un peu comme une feuille qu'on approche d'une flamme, et je perdais cœur.

Avec quelle joie je le fuyais pour aller retrouver son fils, au fond de l'appartement. J'adorais mon neveu Patrick. Il avait deux ans et j'en avais douze. On l'appelait le petit gnome à cause de la gaieté de son sourire. Je le serrais contre moi à l'étouffer, mais il ne faisait que rire et crier des choses incompréhensibles. Il me semble que je passais des heures avec lui dans cette petite chambre sombre qui donnait sur la cour. Sa bonne le menait tous les jours au Bois. C'était du moins ce qu'elle affirmait. Eléonore avait des doutes. Un jour, en effet, Patrick revint et lui cria en agitant les bras : « Faut pas dire métro ! »

Au lycée, dans la cour des grands où je m'aventurais quelquefois, je vis un jour une inscription à la craie sur le pavé d'une galerie : « Vive les trois ans ! » Et tout autour, des grands, ces seigneurs que nous autres *moyens* nous admirions de loin, sifflaient avec énergie et criaient : « Hou ! Hou ! » Je ne comprenais rien à tout cela, mais qu'est-ce que je comprenais ? Il me semble que le monde entier se présentait à moi comme un rébus.

*

Cette année-là germa dans l'esprit de mon beau-frère une idée qui ne parut qu'à moitié bonne à mes sœurs, mais qui séduisit ma mère : quitter la rue de la Pompe et aller vivre tous ensemble dans la grande

banlieue. Une villa fut trouvée au Vésinet, banale, mais spacieuse, tout en haut de l'avenue de la Princesse. Un grand jardin l'entourait, cerné par l'avenue que je viens de nommer, le boulevard Carnot, et un autre bout d'avenue qui portait le nom de Scribe. Des arbres magnifiques, restes d'une grande forêt, ombrageaient les pelouses. Tout un côté de la maison regardait un lac dont la vue me ravissait. Sans doute, les inconvénients ne manquaient pas. Se rendre à Paris prenait du temps, par exemple. Je reviendrai sur ce point. Mon beau-frère fit valoir la salubrité de l'air, et puis, vivre à la campagne correspondait chez lui à je ne sais quel rêve ou quels souvenirs, et ma mère ne demandait qu'à voir par ses yeux, bien qu'elle n'aimât guère la campagne. J'ajoute que, malade, il avait droit à certains égards. C'était, en tout cas, ce qu'il pensait lui-même. Il attira de plus l'attention de mes parents sur le fait que vivant tous ensemble, nous ferions nécessairement des économies. Mon père se laissa convaincre, probablement par lassitude, mais surtout parce qu'il voyait ma mère gagnée à ce projet contestable.

Quoi qu'il en soit, le début de l'année 1913 nous vit installés là-bas. Je crois bien que c'était au printemps. Il avait été décidé que je continuerais de suivre mes cours au lycée et de petites complications commencèrent, car Maman devait me réveiller tous les matins de fort bonne heure et me préparer mon petit déjeuner. A six heures moins le quart, elle était debout au pied de mon lit, une bougie allumée à la main, m'appelant à mi-voix. Je feignais de ne pas entendre, mais je voyais entre mes cils la flamme de la bougie brillant comme une étoile. « Il faut se lever. » répétait-elle doucement. « *Get up, my little boy.* » Pour le plaisir de l'entendre me parler ainsi, je m'attardais encore, si peu que ce fût, et tout à coup, d'une voix de conspirateur, je lui disais : « Bonjour, Maman ! » Je sentais qu'elle m'aimait plus encore qu'autrefois, mais elle me voyait grandir, et pour des raisons qui m'échappaient totalement, elle tremblait devant je ne sais quels dangers. D'un air sérieux et attentif, elle me regardait boire mon thé sur un coin de la table, dans la salle à manger. La maison dormait encore. Soudain ma mère me disait : « Si jamais quelqu'un te parle dans la rue, tu ne réponds pas. » Je faisais non de la tête, mais la phrase ne me paraissait avoir aucun sens. Elle en avait énormément, comme on verra. Ma mère me disait encore, dans le silence de six heures et demie : « Je ne veux pas que les garçons t'apprennent de vilaines choses, au lycée. » Levant les yeux sur elle, je lui demandais ce qu'elle voulait dire. Elle me considérait alors, lisait dans mon regard une profonde ignorance de tout ce qu'elle redoutait, et me disait enfin : « C'est bien, mon petit garçon. Souviens-toi que Dieu te regarde sans cesse. » Mon déjeuner fini, j'embrassais ma mère, le cœur un peu gros, et quittant la maison dévalais à toutes jambes l'avenue de

la Princesse jusqu'à la gare. Environ une heure après, j'arrivais à la gare Saint-Lazare où je suppose que mon bon ange veillait sur moi (il dut avoir un jour une légère distraction) et je prenais le chemin de fer de ceinture jusqu'à l'avenue Henri-Martin. Ce voyage, je le faisais seul et c'était cela qui effrayait ma mère.

A quelque temps de là, une de nos servantes me fit cadeau d'un petit canif au manche de bois grossièrement colorié. Je dus le lui rendre en lui disant (c'étaient les ordres de ma mère) que je la remerciais bien, mais que je ne pouvais accepter de cadeaux. Le visage offensé de la pauvre fille m'est resté dans la mémoire, mais je compris plus tard les raisons qui guidaient ma mère.

Au lycée, j'étais encore dans la cour dite des moyens, mais chaque année me rapprochait de la cour des grands. Une minute avant chaque heure, le concierge en tablier bleu, longue moustache de guerrier et grand tambour à la hauteur des cuisses, battait la caisse avec une précision admirable. Ce bruit sauvage me plaisait et me dérangeait à la fois. Je le trouvais brutal et splendide, mais je n'arrivais pas à le faire entrer dans le monde des choses que j'aimais. C'était du gros héroïsme, de la bataille, ce n'était pas de la musique, et puis il se taisait d'une façon subite qui me faisait tressaillir. Le dernier rataplan laissait derrière lui un vide qui ressemblait à un gouffre.

J'étais externe, mais externe surveillé (bien peu, je crois), ce qui voulait dire que sans coucher au lycée comme les pensionnaires en uniforme bleu marine, je mangeais le repas de midi au réfectoire et quittais l'étude dès cinq heures – permission spéciale – pour prendre le train et rentrer chez moi. Au réfectoire, la tristesse de me sentir loin de la maison me coupait l'appétit et je ne touchais presque pas aux plats qu'on nous servait dans des écuelles d'aluminium. Haute et sombre était la salle, et le bruit qu'on faisait tout autour de moi me troublait. Le hasard m'avait placé en face de deux frères, Georges et Boni de X. ; et je considérais ce dernier avec une admiration muette, posant sur lui un regard immobile dont je n'avais pas conscience. Comme moi, il portait les cheveux en brosse, mais les miens étaient bruns et les siens d'une couleur dorée. Il y avait dans toute sa personne quelque chose d'énergique et de fier qui me fascinait. Au milieu du vacarme des voix, des rires, des plats de métal heurtant les tables en marbre blanc, je demeurais figé devant lui comme devant un spectacle dont le sens m'échappait, mais qui retenait mon attention tout entière. Un jour, à la fin d'un repas, il enjamba le banc et passant près de moi, il me dit : « Vous êtes bien silencieux. » Je ne répondis rien, mais mon cœur se serra. J'éprouvais à voir ce garçon une joie étrange à laquelle se mêlait aussitôt le poison d'une mélancolie incompréhensible ; cependant je ne pensais à lui que lorsque je le voyais.

Cette année 1913 a dû compter beaucoup pour moi, mais je n'arrive pas à la distinguer nettement de l'année qui la précéda et des premiers mois de celle qui la suivit, tout au moins en ce qui concerne les petits événements intérieurs sur lesquels je veux fixer mon attention. On me dira que cela n'a aucune importance et je ne serais que trop prêt à le croire si je n'étais poussé à aller de l'avant, pour voir.

Je n'avais de bonnes notes qu'en français et en histoire. Un jour, M. Mougeot nous donna comme sujet de composition française *La Maison*. Ce mot, que représente-t-il à vos yeux ? Telle était la question. Pour moi, *La Maison*, c'était notre Villa du Lac, avec ma mère sous les arbres, par un beau matin de printemps. Dans le fond de la classe, l'envie me prit de pleurer comme un veau, parce que tout cela existait là-bas et que j'étais ici, dans cette salle de classe ennuyeuse, avec des garçons à qui je n'avais rien à dire et qui me trouvaient stupide à cause de mon invraisemblable innocence. Dans ces dispositions j'écrivis un devoir qui reçut la meilleure note, alors qu'en général j'étais toujours battu par le garçon qui m'avait expliqué en reniflant le secret de ma naissance.

Quand ma mère apprit ma petite victoire, elle me prit des mains ma composition, et tout émue (elle cachait mal ce qu'elle ressentait), elle me fit asseoir à son secrétaire. « Tu vas me copier ce devoir et je vais l'envoyer à ton frère Charles. » Je ne sais pourquoi ce pensum me fit horreur. Les oiseaux chantaient au jardin et il fallait que je copie *La Maison*. « Vous verrez, me dit un jour André Gide, le goût du laurier est amer. » Je ne puis dire que j'ai mangé beaucoup de laurier dans ma vie, mais ce jour-là j'eus un avant-goût de ce feuillage surestimé. Je connus l'ennui comme je ne l'avais jamais connu. Pourquoi ? C'est ce que je ne puis bien démêler, sinon qu'une heure de vacances m'était volée à cause d'une bonne note. Et puis, mon frère Charles, que je me rappelais à peine avoir vu, habitait si loin, en Amérique... Une autre fois, il y eut *L'Horloge* que je dus également copier avec des sentiments qui approchaient du désespoir. Cela m'apprit à me montrer plus modeste et à ne plus informer les habitants de la Villa du Lac que j'avais distancé tout le monde dans la classe de M. Mougeot.

L'hiver apporta une sorte de tragi-comédie dont j'ai gardé le secret pendant de longues années. Mon beau-frère, toujours si élégant, si furieusement *British*, avait un pardessus noir dont le col, l'oublierai-je jamais, était fait d'astrakan. Epaisse et luisante, la noble fourrure ! Y appliquer la joue procurait un bonheur étrange, car non seulement ces petites boucles noires et serrées étaient douces à la peau, mais elles sentaient bon. Que se passa-t-il dans le cerveau du cher homme ? M'avait-il vu en train de caresser ce col de fourrure ? Un jour, il dit à ma mère que ce manteau ne lui plaisait plus, mais qu'en le raccourcissant, on pouvait en faire un vêtement à ma taille, et

naturellement on ne toucherait pas au col. En hiver, par les grands froids, je serais bien heureux de sentir cette bonne fourrure me monter par-dessus les oreilles. Ma mère dont les idées vestimentaires étaient parfois étranges en ce qui me concernait (oh, n'être pas habillé comme les autres, quel supplice pour un enfant !), ma mère trouva que son gendre avait raison, comme à l'ordinaire, et je fus conduit chez un tailleur.

Quelques jours plus tard, je me rendais au lycée avec ce pardessus que je portais soigneusement plié sur mon bras, de manière à dissimuler complètement le col d'impresario. Il faisait froid, peu m'importait. J'aimais mieux grelotter que d'être ridicule, car j'avais mortellement honte de cette fourrure, et de la gare de l'avenue Henri-Martin aux portes du lycée, on pouvait me voir, le pardessus au bras, comme si j'avais eu trop chaud. Je redoutais surtout d'être vu par le petit B. qui était si élégant, mais élégant comme on doit l'être, et qui me méprisait à cause de mon éternel petit jersey bleu marine, vêtement de pauvre à ses yeux de petit riche. Qu'eût-il pensé, qu'eût-il dit de cette énorme et somptueuse masse noire dans laquelle ma tête disparaissait presque quand j'étais sûr de n'être vu de personne ? Car il y avait des moments bienheureux où je bénissais mon beau-frère, singulièrement de la gare du Vésinet à la Villa du Lac, avec toute l'avenue de la Princesse à remonter dans le soir glacial. Alors je tournais le menton de côté et d'autre pour sentir la caresse de toutes ces petites boucles noires contre mes oreilles, mais au lycée, je tremblais. J'accrochais le pardessus à une patère dans un coin sombre de l'étude, retournant le vêtement de manière à cacher cette luxueuse horreur que personne ne devait voir, et j'eus beaucoup de chance, car au lycée, personne ne la vit jamais.

*

Un jour – ce devait être au printemps, je ne portais plus ce terrible pardessus – ma mère me dit de l'accompagner au village, comme elle appelait le Vésinet. C'était pour moi une fête de sortir avec elle. Je me demande de quoi nous parlions, ou plutôt de quoi je lui parlais, car, toujours absorbée dans ses pensées, elle n'écoutait guère ce que j'avais à dire et répondait : « Ah ? » d'un air distrait, mais elle avait aussi des moments de subite attention et m'adressait alors la parole avec un sérieux qui me frappait. Que n'ai-je retenu ce qu'elle me disait ! Mais non, pas un mot ne me revient à la mémoire et je ne puis me résoudre à la *faire parler*. Plus j'y pense, plus le nombre me paraît petit des phrases dont je me souviens. Ce qu'elle voulait me dire, elle me le

faisait comprendre parfois autrement que par des mots. Depuis la mort de ma marraine, elle était devenue plus méditative et s'exprimait moins.

Le jour dont je parle – c'était un jeudi – elle me mena à l'église catholique du Vésinet, église assez banale, me semblait-il, et qu'on eût dite dessinée par un enfant. Nous voilà donc tous deux, Maman et moi, debout au bas de la nef, exactement en face du maître-autel. Pendant un long moment, ma mère se tient immobile et je me demande à quoi elle pense et pourquoi nous sommes là, mais je ne bouge pas et garde ma main dans la sienne. Apparemment nous sommes seuls dans l'église. Je regarde furtivement autour de moi, intimidé par le grand silence et plus encore par l'immobilité de ma mère. Elle ne prononce aucune parole, ses lèvres ne remuent pas, elle regarde, simplement. Tel est le fait que je puis rapporter en toute certitude et dont je ne puis tirer aucune conclusion.

J'appris, des années après sa mort, qu'à Paris, elle allait voir les religieuses de la rue Cortambert, parmi lesquelles notre amie Roselys, l'Américaine, se trouvait en qualité de novice. L'une de ces religieuses m'a bien des fois affirmé que ma mère lui avait dit regretter de n'être pas née catholique, et il est certain qu'elle eut au moins un entretien sur la religion avec un prêtre qui était alors le directeur spirituel de cette communauté, mais elle mourut protestante.

Puisque je parle de ces choses, le moment me paraît bon de dire qu'à partir de 1913, elle sembla avoir complètement renoncé à s'occuper de mon instruction religieuse comme elle l'avait fait pour toutes mes sœurs. Je n'appris du catéchisme protestant que les premiers paragraphes et le livre fut refermé à jamais. Cependant la lecture quotidienne de la Bible ne fut jamais négligée. Ce qui me frappe le plus, c'est qu'allant sur mes treize ans, je n'entendis pas seulement parler de confirmation. On eût dit – est-ce que je me trompe ? – que ma mère n'avait plus à cœur de me transmettre l'héritage protestant qui lui avait été si cher. Elle ne pouvait plus parler que de l'Évangile.

*

Ce printemps de 1913 m'est resté dans la mémoire comme une des périodes les plus enivrantes de ma vie. Je revenais à la maison alors qu'il faisait encore grand jour et une joie panique s'emparait de moi à la vue de la campagne qui se couvrait de feuilles. Le jeudi après-midi, je me roulais sur une des pelouses du jardin, en proie à une sorte de délire silencieux. Quelque chose me serrait les entrailles et, le visage

dans l'herbe, je riais tout seul. Je ne savais que faire de tant de bonheur. Je ne me posais aucune question, je ne me demandais pas pourquoi j'étais heureux, je subissais une sorte d'écrasement de tout mon être sous le poids d'une force inconnue. Me retournant sur le dos, je contemplais le ciel entre les millions de petites feuilles pales que traversait la lumière. Il me semblait n'être plus moi-même, mais bien tout ce que je voyais. J'étais l'air, j'étais l'espace.

Une naïveté bien ridicule se mêlait à cette manière d'extase. Je ne sais comment un volume du théâtre de Labiche m'était tombé entre les mains et comme je lisais tout, je dévorai trois comédies auxquelles je ne dus pas comprendre grand-chose. Dans l'une d'elle cependant, il y avait une jeune femme appelée Prunette dont plusieurs hommes étaient amoureux, et je tombai amoureux d'elle moi aussi. La tête dans les bras, étendu tout de mon long sur la pelouse, je répétais sans fin le nom de Prunette avec toute la violence passionnelle dont j'étais capable. Je voulais aimer quelqu'un ou quelque chose, j'aurais aimé une bête avec le même emportement stupide et, ne sachant à quels gestes recourir, je posais tendrement la joue sur le petit volume blanc de la collection Nelson.

Ai-je besoin de dire qu'on ignorait tout de ces dispositions ? Je n'étais pas secret, mais muet, et puis à qui confier ces choses ? La plus jeune de mes sœurs, Lucy, avait cinq ans de plus que moi. Ma mère me trouvait bien sage. Seule ma sœur Mary me surveillait un peu de son grand œil noir qui devenait subitement attentif, alors que d'ordinaire elle était la proie de distractions perpétuelles. Je ne sais pourquoi, elle m'épiait, discrètement.

Ma chambre était située au dernier étage. Pour la première fois j'avais une chambre à moi. Elle était grande et assez mal éclairée par une petite fenêtre d'où je voyais le lac entre les arbres du jardin et de l'avenue. Cette vue me ravissait par ce qu'elle avait d'immobile et d'un peu mélancolique. Elle me paraissait belle comme une affiche de gare. A la gare du Vésinet, en effet, se trouvait une affiche représentant un paysage automnal où se voyait un étang qu'entouraient des arbres dorés. Pour des raisons que je ne démêle pas, cette image me rendait triste, mais d'une tristesse agréable. La même émotion me saisissait quand je regardais par la fenêtre de ma chambre, je chantais tout seul des airs que j'inventais et qui dans mon esprit s'adressaient à l'eau méditative reflétant des nuages.

Cette chambre était pour moi un petit royaume où je pouvais me divertir à me raconter des histoires. On ne m'y dérangeait pas. Le soir, je montais, une lampe au poing, après avoir embrassé tout le monde. « Ne lis pas trop tard », me disait Maman d'une voix absente. Elle jouait, en effet, au tric-trac avec mon père et ses pensées étaient ailleurs. Et puis, qu'est-ce que trop tard voulait dire ? Je posais ma

lampe sur la table au chevet de mon lit, me déshabillais et me glissant sous mes couvertures après avoir fait mes prières, j'ouvrais un des volumes dont je raffolais. Ils étaient au nombre de trois : *Les Misérables* (nombreuses obscurités), *Notre-Dame de Paris* (même remarque, mais je lisais comme un ivrogne boit du cognac), enfin une édition illustrée des *Mystères de Paris* que m'avait prêtée Sidonie. Ce dernier livre me comblait de plaisir. Je me souviens que j'en avalais ma salive aux moments les plus insupportablement dramatiques et que les illustrations me faisaient ouvrir des yeux énormes. Il y en avait une où l'on voyait une petite fille regardant avec horreur un pied humain qui sortait de terre. Un effroi délicieux me faisait alors jeter un vaste coup d'œil circulaire autour de moi, mais tout était si paisible dans cette chambre de campagne : la grande armoire où Maman serrait le linge de la maison, la petite table à laquelle j'écrivais, une autre table avec la cuvette, ce décor me rassurait. Je continuais ma lecture. Le Maître d'école épouvantable, le Chourineur, la Chouette, les tapis-francs des Champs-Élysées, la Princesse Sarah, le Prince Rodolphe, Fleur-de-Marie, les supplices (je relisais plusieurs fois ces passages de peur d'en perdre un seul mot), les vengeances... Tout à coup on frappait à ma porte et le livre me sautait des mains. « Qu'est-ce que tu fais ? demandait la voix de Mary. Veux-tu éteindre immédiatement. Il est dix heures et demie ! » Je soufflais ma lampe et ramenais le drap par-dessus mon oreille à cause des fantômes qui pouvaient rôder autour de mon lit, mais j'avais à peine le temps d'avoir peur. Moins d'une minute plus tard, je dormais.

*

Je dessinais beaucoup à cette époque, mais tous mes dessins étaient montrables. L'envie d'en faire qui ne le fussent point m'avait passé depuis que le petit B. nous avait fait voir ce qu'il était convenu d'appeler les parties honteuses de son individu. On eût dit que ce petit événement avait clos pour moi l'ère des désirs alors même que je quittais l'enfance pour devenir un adolescent. Il faudrait pouvoir expliquer ces choses que je comprends mal, mais je ne puis dire que ce qui est. A treize ans je me retrouvais beaucoup plus innocent qu'à dix ou huit, alors que « Les porteurs de mauvaises nouvelles » me faisaient mourir de langueur.

De tous les dessins que j'ai faits en 1913, je n'ai conservé qu'une sorte de tableau militaire où l'on voit Guillaume II passant en revue un régiment de casques à pointes. Cela cadre très mal avec les enseignements de M. Mougeot qui haïssait l'Allemagne, mais je

suppose que ce dessin consciencieux et maladroit était le résultat de conversations entendues où l'on parlait avec admiration de ce monarque imbécile. Quoi qu'il en soit, ma mère, voyant mon penchant pour les beaux-arts, décida de me donner un professeur. Un M. Tisserand apparut un jour dans le jardin du Vésinet. C'était un nain à barbe grise qui se tenait très droit et marchait avec circonspection, la main appuyée sur une canne d'acajou à pommeau d'argent. Son chapeau artiste et l'extrême dignité de ses manières donnaient le fou rire à mes sœurs. Je ne sais où Maman l'avait trouvé, mais il était pauvre et elle voulait lui venir en aide. Ce qu'elle ne savait pas, c'était qu'elle allait avoir de ce fait une famille entière sur les bras, comme je le dirai un peu plus tard.

M. Tisserand me fit dessiner des pots de géraniums, des bougeoirs de cuivre, des chaises posées sur des tables (pour la perspective), des balustres (pour le volume). C'était lui qui donnait le coup de pouce ultime à ces gribouillages, le je ne sais quoi qui rendait la chose banale et correcte, et tout en travaillant, il me parlait littérature, car il arrivait souvent avec un volume de Zola sous le bras, « mais, disait-il, je vous défends bien de lire Zola ». Je n'y songeais pas. Pur et Impur ne m'avaient jamais parlé de Zola. Pour étaler mon petit savoir, je prononçais timidement les titres de quelques romans de Hugo. « Ceci tuera cela », disait alors M. Tisserand, en faux-bourdon, car il avait une voix qui eût fait honneur à un géant. J'ai oublié de dire qu'il était sculpteur de son état et qu'il proposa un jour de faire mon portrait : un médaillon en terre cuite. Le jeudi suivant, il arriva donc avec une blouse blanche et de la glaise, et tout en m'exposant les revendications sociales de Zola, il me fit poser pendant de longues heures. Le médaillon achevé se fendit à la cuisson. Ma mère le prit malgré tout. Je le possède encore. Il montre un petit profil naïf et des joues rondes. Pour rendre le grain du vêtement, l'artiste avait tapoté la terre glaise avec une brosse à ongles.

De temps en temps, ma mère recevait des appels au secours de madame Tisserand, la femme de mon professeur. Il fallait de l'argent et encore de l'argent ou c'était la catastrophe pour toute la famille, et les mandats filaient du Vésinet à Paris. Jamais M. Tisserand ne se mêlait de ces choses. Il restait dans les régions sereines de l'Art et de la Littérature et le mot d'*argent* ne salissait pas ses lèvres. Un jeudi mon professeur ne parut pas. En revanche, sa femme régala ma mère d'une lettre plus dramatique encore que de coutume. Grand-mère était morte, et comment l'enterrer sans argent ? « Une seule chose à faire, dit Maman. Envoyer Julien chez ces pauvres gens avec des vêtements et tous les secours nécessaires. Je suis sûre qu'ils n'ont rien. » Je partis donc, nanti de tout ce qu'il fallait pour alléger la détresse de la famille Tisserand. Ce n'était pas une façon très amusante de passer mon jeudi,

mais Maman disait qu'il fallait m'apprendre à faire la charité et je ne rechignai pas. Arrivé au domicile des Tisserand, je demandai à la concierge de m'indiquer leur étage. « Ils sont tous à la campagne, me dit-elle. — Tous ? — Il n'y a que la grand-mère à la maison. Si vous voulez lui parler... » Après une hésitation, je montai et fus reçu par une aimable vieille qui accepta sans difficulté le paquet de vêtements et les billets de banque. J'étais si content de me débarrasser du tout ! De retour à la maison, je fis mon rapport. Mon père se tint les côtes et un grand rire farceur s'éleva de la gorge des filles. Ma mère feignit d'être en colère, puis se mit à rire plus fort que nous, et le jeudi suivant, M. Tisserand vint me donner ma leçon comme d'habitude.

Sans le savoir, ce petit homme eut sur moi une influence énorme. Je sais bien qu'on ne peut pas tout mettre sur le dos du malin. Il y a la nature – cette bonne à tout faire du diable – et notre corruption qui se chargent du gros œuvre, mais on ne voit pas sans un intérêt horrifié le parti que notre ennemi tire des circonstances et du mécanisme délicat des causes et des effets. Les leçons de M. Tisserand portèrent leurs fruits empoisonnés des années plus tard et me précipitèrent dans les voies les plus hasardeuses. Il ne se doutait guère qu'il m'apprenait à cultiver les hallucinations charnelles de ma vingtième année. Pour lui, l'imitation parfaite du modèle restait le sommet de l'art, mais il lui fallait des modèles, fussent-ils de bois, de métal ou de chair. Ce qu'il ignorait, c'est que mon imagination allait me fournir tout ce dont j'aurais besoin en temps voulu. Pour le moment, je l'ignorais moi-même. J'apprenais bien, je dessinais pots de géraniums et corbeilles à papier en m'appliquant à faire tourner tout ce qui était rond, car c'était la grande règle de mon professeur : « Il faut que cela tourne, mon ami. Je *veux* que cela tourne. » Avais-je des dons ? Je n'en suis pas juge. Tout écrivain est un peu dessinateur, mais je mettais à dessiner une rage et une passion peu ordinaires. Encore une fois, cependant, rien de ce que je dessinais n'aurait pu choquer personne. Je ne pensais plus aux grands albums défendus. J'entrais dans une période de froideur apparente et il aurait fallu pour réveiller mes faims de jadis vaincre d'abord une ignorance qui se *reformait* malgré les révélations qu'on m'avait faites sur le « secret de ma naissance ». D'une main soigneuse à l'extrême je copiais les gravures de mes livres d'histoire. J'ornais ainsi mes cahiers de classe et recueillais des compliments dont j'étais avide.

Un jour, ma sœur Mary, qui était allée vivre à Rome avec Mrs Gibson, notre amie anglaise, m'envoya de là-bas une carte postale en couleurs dont la vue me donna un choc intérieur que je n'ai pas oublié. Par quelle inspiration bizarre Mary choisit-elle cette image qui représentait la tête d'un des *ignudi* de la Sixtine *a destra del profeta Isaia* ? Et d'abord que font ces grands garçons nus à droite et à gauche

des prophètes ? Je me le suis toujours demandé. Apparemment l'office de ces jeunes titans est de soutenir des banderoles ou de faire excuser leur paresse par de nobles attitudes qui mettent en valeur une beauté surhumaine. La gloire du corps chantant la gloire de Dieu comme la chantent les astres ? C'est possible. Tout est possible et je ne discute pas, je constate seulement avec tristesse que l'effet de cette magnificence charnelle n'est pas nécessairement bon. Bien entendu, je n'avais pas ces idées en tête quand je reçus la carte de ma sœur Mary, mais je courus chercher mon album pour copier ce profil d'une sérénité dédaigneuse sous de grandes touffes de cheveux en désordre. Avec une application dévorante, je portai ce visage sur la feuille de papier blanc crème sans savoir que je l'installais en moi du même coup, à tout jamais. Mes sœurs se penchaient l'une après l'autre par-dessus mon épaule et Maman aussi venait voir. Toutes se récriaient d'admiration : « Pour un enfant de treize ans, vraiment, ça n'est pas mal ! » dit mon père à son tour en ajustant son lorgnon. « Et regarde la carte, disait Maman. C'est exactement ça. » Le cœur me battait. J'étais fier. Pourquoi donc aussi étais-je triste ?

*

Au lycée, c'était en troisième qu'on passait de la cour des moyens dans la cour des grands.

A droite et à gauche du préau fleurissaient des massifs de lilas derrière lesquels certains garçons se retrouvaient pour des raisons que j'ignorais. On essayait quelquefois de m'attirer de ce côté-là, mais je me méfiais. J'aimais mieux faire le tour de la cour avec un camarade, le plus vilain et le plus sot que j'avais pu découvrir. Pourquoi ? Il m'est impossible de répondre à cette question que je me suis posée bien des fois. Je fuyais ce qui m'attirait le plus. Je faisais ce que je ne voulais pas faire. Pourvu qu'on eût un visage ingrat et une intelligence un peu au-dessous de la moyenne, on était sûr d'obtenir mes bonnes grâces, mais intérieurement j'étais en révolte contre moi-même et contre le compagnon que je m'étais choisi avec tant de soin. Quoi qu'il en soit, je devenais un peu moins sauvage et me promenais en bavardant sous les tristes galeries aux colonnes de métal.

*

Mon père avait son bureau au 21 rue du Louvre, en face de la

grande poste. Il était chargé de l'importation en Europe du coton qui venait des Etats du Sud, et plus particulièrement de l'huile de coton. *Southern Cotton Seed Oil*, tel était le nom de la compagnie dont le siège se trouvait à Savannah. Son bureau, vaste appartement sombre et presque vide, au premier étage d'un immeuble noir, je m'en souviens pour y être allé plusieurs fois avec ma mère. La tristesse de ces grandes salles me frappait. On n'y voyait que des meubles en pitchpin, quelques fauteuils de cuir, et aux murs des photographies de champs de coton, et quoi de plus laid qu'un champ de coton ? Dans ces champs, des nègres. Je n'avais jamais vu que deux nègres de ma vie : le cuisinier d'Emily et, comme tous les petits Parisiens, le noir Chocolat qui faisait rire tout le monde dans son frac rouge, en compagnie du clown anglais Footit. Cela me fait ressouvenir du jour où, me trouvant au Nouveau Cirque avec Maman, celle-ci se pencha vers Chocolat qui passait près de nous – nous étions au premier rang – et elle demanda au nègre de quel Etat il venait. « De Géorgie, Madame. — Moi aussi ! » s'écria ma mère, et ils se serrèrent la main.

Dans les bureaux de la rue du Louvre, je regardais autour de moi, j'écoutais parler mon père et ma mère ; à cause du vide, leurs voix semblaient autres, et dès que mon père se servait de termes d'affaires, il devenait incompréhensible. Balles de coton, huile de lin, rien de tout cela n'avait beaucoup de sens pour moi. Il avait pour l'aider dans son travail des secrétaires dont je me souviens parfaitement : l'Anglais, M. Turner, barbe en pointe comme le roi George V, regard prudent et sagace derrière ses lunettes (quelle vie tragique il avait, le pauvre homme, mais nous n'en savions rien), le Russe Scherowski qui devait mourir de faim dans son pays pendant la révolution, le Français Ebrard, gai, travailleur, pensant beaucoup à la revanche et tué dans les premiers mois de la guerre. Enfin le dernier venu, mon beau-frère. Pour je ne sais quelles raisons, il fut entendu que celui-ci ne resterait pas à Paris, mais qu'il serait mis à la tête de l'agence de Trieste. C'était bien la peine de nous faire quitter la rue de la Pompe et de nous installer au Vésinet ! Toujours est-il que dès la fin de 1913, Eléonore et Kennie avaient quitté la Villa du Lac. Restaient, avec mes parents, Lucy, Retta, Anne et moi.

Ma sœur Anne avait au premier étage une belle chambre qui regardait le lac et qu'assombrissaient d'épais rideaux de damas rouge doublés de soie de la même couleur. J'admirais la chambre à cause des rideaux dont je me suis beaucoup servi dans mes romans. Avec un certain nombre de meubles Empire, ils nous venaient de Roselys, notre amie américaine qui s'était convertie au catholicisme et avait quitté le monde pour le couvent de la rue Cortambert. Il est temps que je reparle d'elle. Nous l'aimions tous beaucoup bien qu'elle fût du Nord, mais comme disait Papa, « Mes enfants, la guerre est finie, alors pas

un mot sur les atrocités de Sherman et que le mot de *yankee* ne soit pas prononcé. »

Sans être jolie, Roselys avait une gaieté charmante et nous faisait rire avec ses grimaces. Un clown ne nous eût pas plus amusés. De temps à autre, elle arrivait les bras chargés de cadeaux qu'elle distribuait avec des remarques que nous trouvions follement spirituelles. Elle adorait mes parents et nous considérait comme sa famille. Que sa conversion ait troublé ma mère, je ne puis en douter. Elle habitait dans l'avenue Jules-Janin, à l'endroit où celle-ci fait un coude, un petit rez-de-chaussée qu'elle partageait avec une vieille dame de compagnie, mademoiselle Lainé, brebis blanche aux épaules perpétuellement recouvertes d'un long châle couleur crème.

Dans les pièces exiguës de l'avenue Jules-Janin étaient rassemblés les meubles dont j'ai parlé tout à l'heure. Couverts de soie vert pâle, ils me paraissaient à la fois raides et somptueux et lorsqu'on me le permettait, je jouais à m'asseoir sur tous les sièges, l'un après l'autre, pour voir *changer* le salon. Tout au fond de l'appartement, dans une chambre à coucher, pendaient les rideaux de damas rouge. J'admirais tout ce décor, l'acajou qui brillait comme de l'écaille, les tableaux dans leurs cadres d'or. Hélas, il fallait toujours qu'il y eût une ombre ! Mon inconcevable nullité en mathématiques avait inspiré à Roselys l'idée douteuse de me faire donner des leçons particulières par mademoiselle Lainé. C'était du temps que nous étions encore rue de la Pompe. Une ou deux fois par semaine, le décor paisible et souriant devenait pour moi un décor de purgatoire. La brebis enveloppée dans son grand châle dont les franges balayaient le tapis essayait de me faire comprendre le mystère des chiffres. Elle était patiente. Je l'eusse préférée enragée. Cette voix lente et tranquille qui semblait sortir de la laine et qui répétait vingt fois des choses toujours aussi obscures, je finissais par la trouver affolante, et la peur, la honte et le désespoir me faisaient rougir, à tour de rôle. Je joignais les mains entre mes jambes et serrais les doigts à me les faire craquer dans un violent effort pour comprendre la table de multiplication. Je puis le dire aujourd'hui, j'ai été le souffre-douleur de Pythagore. Ma stupidité était invincible. « Voyons, mon enfant, vous avez deux pommes. Vous les multipliez par deux... » Deux pommes. Je les voyais. Cela n'arrangeait rien, au contraire. Pourquoi deux pommes ? Je les aurais volontiers mangées, si elles avaient été là.

La brebis est morte depuis longtemps. Roselys est dans un couvent, loin d'ici. Les meubles sont dans la chambre d'Anne et dans la mienne où j'écris ces mots.

Au lycée, il y avait donc cette race nouvelle qui s'appelait les grands. Les grands portaient le pantalon et avaient des opinions politiques. Leur parler n'était pas le nôtre, à nous, culottes courtes. Ils ne couraient pas, nous regardaient avec un dédain amusé, car en troisième on n'était pas encore un grand, mais je ne sais quoi d'intermédiaire entre l'adolescent et l'homme. Ici commençaient mes difficultés, car autant j'étais doux avec les garçons de mon âge, autant je me montrais insolent avec ces élèves qui s'habillaient comme de grandes personnes. Je ne sais pourquoi je les toisais. S'ils me parlaient, je leur répondais avec une hauteur glaciale qui ne me ressemblait pas du tout. Ils étaient certainement beaucoup plus forts que moi, mais je me croyais invulnérable, je ne supposais pas qu'il pût jamais m'arriver rien de fâcheux, qu'on levât la main sur moi, par exemple. J'ai dit ailleurs que je n'imaginai même pas que je fusse capable de commettre une faute grave et, par conséquent, ce que je faisais ne pouvait être que bien, puisque c'était moi. Les autres seuls avaient tort. Les grands surtout avaient tort d'une façon particulière. Cela tenait sans doute à leur façon de s'habiller qui ne me revenait pas. Je ne sais comment ils ne se sont pas tous ligués contre moi pour me rouer de coups, ce qui m'eût probablement fait du bien, mais ils étaient patients et je me persuadais que j'étais intouchable.

Intouchable, ce mot fait rêver. Un soir d'automne, en 1913, j'attendais sur le quai de la petite gare de l'avenue Henri-Martin le chemin de fer de ceinture qui devait me mener à la gare Saint-Lazare, quand un homme d'une quarantaine d'années s'approcha de moi. Il avait un visage sérieux et portait un imperméable. Mon cartable sous le bras, je me tins parfaitement immobile. Nous étions seuls sur le quai. L'homme me demanda poliment si je parlais anglais et je lui répondis que oui. « Oh ! » fit-il. Un silence, puis il me demanda si je voyageais en première ou en seconde. (« *Do you travel first or second ?* ») « En seconde. » Nouveau silence. Le train n'arrivait que dans cinq ou six minutes. Tout à coup, avec une sorte de violence subite, l'inconnu tira son portefeuille de sa poche, l'ouvrit et me fit voir trois ou quatre photographies d'hommes et de femmes nus. Il les tenait comme on tient des cartes à jouer, en éventail, et les abaissa jusqu'au niveau de mes yeux. J'y jetai un regard étonné et détournai aussitôt la tête. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Sûrement, c'était de l'impur. Un autre silence, plus bref celui-là, puis l'homme remit les photos dans son portefeuille et le portefeuille dans sa poche. « Je vois, dit-il avec calme, que vous êtes sans doute trop jeune pour ce genre de choses. » Je ne répondis pas et comme le train arrivait, je supposai que l'inconnu et moi allions nous séparer, mais à ma grande surprise, il

monta avec moi dans un compartiment de seconde. Je me revois assis dans un coin et lui très exactement en face de moi. Avais-je peur ? En aucune façon. L'homme ne parlait pas et je feignais de ne pas le voir, mais je ne pouvais m'empêcher de remarquer qu'il était assis les jambes grandes ouvertes et que, les yeux à demi-fermés, il faisait semblant de dormir. Je me demandais ce qu'il pouvait faire. Sans être inquiet, je trouvais un peu plus long qu'à l'ordinaire l'intervalle entre les stations et à chaque arrêt je souhaitais qu'il montât quelqu'un dans notre compartiment, mais il ne monta personne. Jusqu'à Saint-Lazare nous fûmes seuls. Pas une parole ne fut échangée et au terminus l'homme disparut dans la foule comme par enchantement. Je tournai la tête et il n'était plus là. Combien d'années plus tard ai-je compris le sens de cette rencontre ? Six ou huit, sans doute, alors que j'étais à l'Université et que je lus pour la première fois les volumes de Havelock Ellis. Je garde pourtant l'impression de quelque chose de sinistre : le compartiment mal éclairé au gaz, l'homme assez pauvrement vêtu, le regard hypocrite qu'il coulait vers moi entre ses paupières mi-closes.

Personne ne sut cette histoire. Je ne racontais rien et puis, n'ayant pas compris de quoi il s'agissait, j'oubiai l'incident qui s'effaça complètement de ma conscience pour se loger je ne sais où au fond de ma tête d'où tout cela resurgit vers 1921. Depuis, j'ai souvent pensé à l'homme en imperméable et, à distance, il me fait grand pitié.

Au lycée, des garçons qu'agaçait mon innocence tournaient autour de moi et me disaient en riant tout bas des choses dont le sens m'échappait. Leur regard dans ces moments-là ainsi que le ton de leur voix m'écarterait d'eux. J'étais l'objet d'une attention qui me mettait mal à mon aise, il y avait des chuchotements à mon sujet.

Comme j'avais un train à prendre, permission m'était donnée de quitter l'étude bien avant l'heure, ainsi que je l'ai dit plus haut, et pendant longtemps je fus seul à jouir de ce privilège. Puis il arriva qu'un soir un autre élève partit en même temps que moi. C'était un Suisse que j'appellerai Kœnig, grand et gros garçon avec des joues épaisses d'un rose qui tournait au violet comme une viande mal cuite. Il me dit qu'il allait m'accompagner jusqu'à la gare, et pourquoi aurais-je refusé ? Il me parlait si aimablement ! A la gare, il me proposa sans perdre une seconde de monter avec lui jusqu'à une petite galerie qui enjambait la voie ferrée. Une grande horloge dominait cette galerie et ce fut sous cette horloge qu'il me saisit tout à coup dans ses bras. Les quais étaient vides, autrement on aurait pu nous voir aussi bien qu'on voit des acteurs sur une scène. Je crus que Kœnig voulait jouer à se battre avec moi et me mis à rire, mais son visage s'empourprait et ses yeux vert pâle qu'il avait fort saillants paraissaient lui sortir de la tête. Je me tournai dans un sens et dans

l'autre pour me dégager, mais il était beaucoup plus vigoureux que moi et je ne pus que lui crier de me lâcher. Prenant peur alors, il se sauva avec des paroles de menace qui me semblèrent aussi mystérieuses que le reste. « Tu verras ! » Que voulait-il dire ? Que lui avais-je fait, au gros Koenig ? Tu verras ? Je ne vis rien du tout. Koenig cessa de me parler et ne me regarda plus que d'un air hostile.

Une autre fois, j'eus la surprise de voir venir vers moi B. le jeune Juif, mais combien différent de ce qu'il était d'ordinaire ! Un sourire d'une blancheur éclatante embellissait son visage brun et il se mit à me parler d'une voix si douce que tout l'éloignement que je pouvais avoir pour lui se changea en affection. Je ne puis dire cela autrement. Un élan me portait vers ceux qui me parlaient ainsi, avec cette voix et ce sourire. Nous étions dans la cour, après une classe, et tous les externes s'en allaient, sauf le petit B. Je crois qu'il me parla de réconciliation et me prit la main. Je ne demandais pas mieux que de me réconcilier avec B., mais brusquement il cessa de sourire et se mit à murmurer des choses incompréhensibles qui jetèrent mon esprit dans le désarroi. Il voulut m'entraîner je ne sais où, derrière les massifs de lilas ou ailleurs. L'inquiétude me saisit. Je lui dis que je ne comprenais pas. « Tu fais semblant ! » me jeta-t-il à mi-voix avec une expression de fureur qui lui rendit à mes yeux son visage d'une beauté diabolique. Courant vers la sortie, il me laissa là. Ce qui m'étonne aujourd'hui, c'est la timidité qui se cachait sous ces airs de violence, mais il se trompait fort s'il croyait que je faisais semblant, car à la lettre, je ne me doutais pas de ce qu'il voulait faire. Un moment plus tard, je n'y songeais plus.

J'allais sur mes quatorze ans. Il y avait alors deux élèves avec qui je m'étais lié pour des raisons différentes. Je faisais avec l'un ou l'autre le tour de la grande cour après déjeuner. Le premier était un grand garçon raisonnable et toujours de bonne humeur, assez vilain et peu doué. Il était protestant et ne disait jamais rien de grossier. A cause de cela, je me plaisais avec lui. Nous avions des conversations idiotes et tranquilles et il m'arrivait de lui faire des discours sur la religion telle que je la concevais. Déjà, en effet, se faisait jour en moi cette fureur de convertir qui se montra si forte des années plus tard, mais je me demande à quoi je voulais convertir l'honnête garçon qui allait au culte chaque dimanche et lisait sa Bible avec autant de sérieux que moi. Je ne sais pourquoi, on ne l'aimait pas beaucoup, presque personne ne lui parlait. Peut-être était-il aussi innocent que je l'étais moi-même.

Bien différent, le second. Petit et même un peu grêle, il avait un visage d'une vivacité extraordinaire (alors que le premier était tout lenteur dans les gestes et dans le regard). Ses magnifiques yeux noirs brillaient d'intelligence. Il avait la réputation de pouvoir tout

comprendre et on ne le battait jamais sur aucun sujet scientifique, mais il m'enviait les palmes que je remportais en français et qui m'étaient fort utiles pour protéger, éventer et caresser ma vanité naissante. La gentillesse de Philippe me séduisait. Il se moquait un peu de moi, sans jamais m'offenser. Ce qu'il appelait ma virginité ou ma pureté excitait en lui une gaieté dont il ne me disait pas la cause. Littéralement, il se tordait, les mains dans les poches, quand je répondais à certaines de ses questions les plus insidieuses. On le disait très vicieux et incroyablement bien informé de tout ce qui était défendu. Cela lui faisait une réputation flatteuse qui, jointe à celle de son intelligence, le mettait à l'abri des sarcasmes et des coups. Il était fort lié avec le garçon qui m'avait révélé, dans de grands reniflements mystérieux, le secret de ma naissance. Celui-là, dodu avec de beaux yeux rêveurs, avait autour de lui une sorte de petite cour dont les manigances m'échappaient, mais je flairais quelque chose et me tenais à l'écart. Quant à Philippe, qui recherchait ma compagnie, il ne disait jamais rien de mal en ma présence et s'il parlait de virginité et de pureté, ce n'était que pour reprendre les termes dont je me servais moi-même fort souvent sans savoir du tout ce qu'ils voulaient dire. « Alors, tu es toujours vierge ? » me demandait-il. Il prononçait *viairge*. Je lui répondais que oui et il s'esclaffait.

Un jour, je ne sais plus pourquoi, il me parla du Danube. Ce nom l'émerveillait, car, expliquait-il, il lui semblait en le prononçant qu'il voyait le vent souffler sur du linge tendu le long d'une corde et les draps s'enfler et se ballonner dans le ciel. Cette image qui me parut belle sembla m'ouvrir un monde.

*

En automne, les feuilles de platanes toutes dorées jonchaient le sol et je me promenais sur ce tapis merveilleux en traînant les pieds pour entendre le bruit que cela faisait. Il m'y semblait retrouver le tumulte d'un torrent. Je rêvais sans fin à tout, à des paysages d'eau, à des lacs dans des bois. En compagnie des Eclaireurs français (qu'il ne fallait pas confondre avec les Eclaireurs de France, socialistes, ceux-là, me disait-on), j'explorais bien malgré moi les environs de Marly ou couchais sous la tente au bord des étangs de Saint-Cucufa. Et il y eut une fois un voyage mémorable qui nous mena à Bruxelles où nous devions rencontrer nos camarades belges. On nous montra la ville, on nous fit entrer dans une tour où jadis les criminels subissaient la question. La torture, ce mot terrible flamboyait dans ma tête. Je voulais tout savoir, mais on se borna à nous désigner des anneaux de

fer rouillés et, je crois, de grandes pinces. J'emportai ce bric-à-brac sinistre dans ma mémoire. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville eut lieu la réunion de tous les Eclaireurs belges et français. Les garçons belges se montrèrent charmants et il y en eut qui voulaient se lier de conversation avec moi, mais rien à faire : je demeurais muet. Ils m'intimidaient, en effet, pour une raison que j'hésite à dire, c'est qu'ils portaient tous des gants de fil blanc. Alors, de quoi avions-nous l'air avec nos mains nues ? Ceci encore me faisait ouvrir de grands yeux : ils étaient presque tous blonds et je trouvais que rien n'était plus beau que d'être blond. Au lycée, les blonds étaient rares. Ces garçons belges avaient du soleil dans les cheveux. Je revins chez moi de bonne heure le lendemain matin, ayant voyagé toute la nuit dans un wagon de troisième. Ma mère, pour je ne sais plus quelle raison, me fit coucher dans son lit qu'on venait de faire. La fraîcheur des draps, je m'en souviens encore, la glissade voluptueuse dans le sommeil... Lorsque je m'éveillai, je regardai autour de moi avec stupeur. Où étais-je ? A Bruxelles ? Non, ici, au Vésinet, dans le lit de Maman. J'appelai. Elle vint et me sourit. « Mon petit garçon, il est quatre heures de l'après-midi ! » Je me jetai à son cou et sautai à bas du lit.

L'être que j'étais alors, je le regarde aujourd'hui avec étonnement. Je le croyais si pur et il l'était sans doute, mais si près de devenir la proie de tout ce qu'il redoutait... Les photos me le font voir à la fois résolu et fragile, fier et seul, et d'une ignorance insondable qui l'expose à tous les risques. N'a-t-il pas construit avec l'aide inconsciente de sa mère des interdits qui montent jusqu'au ciel et le séparent du monde ?

*

Avec celui de l'année précédente, le printemps de 1914 fut un des plus heureux de ma vie. Dans le jardin de la Villa du Lac, la joie immodérée que je connaissais bien me jetait de nouveau sur l'herbe où je me roulais et me débattais en riant. Sans le savoir, j'étais amoureux, mais amoureux de qui ? Avec qui partager cette passion dévorante qui faisait de moi une sorte de demi-fou ? Un désir panique s'emparait de moi tout entier, un désir dont je ne savais que faire et qui était à la fois torture et délice.

Personne ne semblait se douter de ce qui se passait en moi, et comment l'aurait-on su ? Je ne disais rien, j'étais réservé avec tout le monde, sauf avec ma mère entre les bras de qui je me réfugiais et qui trouvait tout naturels ces élans de tendresse violente et subite. Parfois, s'asseyant sur le canapé de la salle à manger, elle me prenait près

d'elle, entourant d'un bras mon épaule et me serrant contre elle sans rien dire. Je sais trop bien à quoi elle pensait. Elle voulait me défendre, elle se rappelait une tragédie qui avait eu lieu cinq ou six ans avant ma naissance et qu'elle ne me révéla que quelques semaines avant sa mort. Quand nous étions seuls, elle me disait à mi-voix : « Souviens-toi toujours que Dieu t'aime. »

Mes sœurs se moquaient un peu de nous. « Regardez-les ! disaient-elles. Maman et son adoré ! »

Le temps passait. Un jour que nous étions tous à table, nous entendîmes s'ouvrir et se refermer la petite porte du jardin et bientôt apparut Farley portant sous le bras une longue boîte de carton. Au lieu de se diriger vers la maison, comme nous pensions qu'il allait le faire, il prit une petite allée qui menait droit au potager. Arrivé là, il déposa sa boîte avec beaucoup de précautions et pénétra dans une petite maison où nous rangions nos bicyclettes et les instruments de jardinage. Derrière les rideaux de la fenêtre, nous observions avec une curiosité grandissante ces allées et venues mystérieuses quand Farley reparut tout à coup avec une pelle, et dans un coin du potager, il se mit à creuser un grand trou au fond duquel, à genoux et tout courbé de tristesse, il ensevelit sa boîte, puis il combla cette petite tombe, car c'en était une, remit la pelle en place et s'en alla. Nous ne le revîmes plus. « Il a enterré sa chienne Judy, fit ma mère. Pauvre Willie ! »

Quelques semaines plus tard, elle décida de lui rendre visite et m'emmena avec elle à Paris. Nous grimpâmes tous les deux l'escalier du 16 rue de la Paix. C'est un des souvenirs les plus précis qui me soient restés de cette époque. Il faisait si sombre que nous eûmes de la peine à trouver la porte. Ma mère sonna. Un long silence répondit. Elle sonna de nouveau sans plus de succès, puis frappa, mais il n'y avait personne.

Des semaines s'écoulèrent et une rumeur se mit à courir que mon parrain s'était retiré dans un monastère. En tout cas, il disparut complètement. On m'expliqua ce que c'était qu'un monastère.

*

Un dimanche de juillet 1914, nous étions tous assis sous les arbres avec un invité qui avait déjeuné avec nous et la conversation prit assez vite un tour que je jugeai incompréhensible, car il s'agissait de politique. Le mot de guerre revenait souvent, mais mon père était d'avis qu'il n'y aurait pas de guerre, parce que les socialistes allemands ne permettraient jamais à Guillaume II de se lancer dans une aventure aussi périlleuse.

Rien n'était joli comme l'ombre légère du feuillage autour de nous. Tout était tranquille. En ce temps-là, les voitures étaient rares sur la route et nous n'entendions que le souffle du vent dans les arbres. Ma mère semblait un peu inquiète, mais mon père la rassura. Elle croyait comme nous tous que Papa ne se trompait jamais, et pourtant, huit jours plus tard...

Quand la nouvelle nous parvint, une de mes sœurs éclata en sanglots et ma mère en fut si troublée que, dans le petit agenda où elle notait les dépenses du jour, elle écrivit ces mots que j'ai sous les yeux : « L'Angleterre déclare la guerre à la France. »

Pour ma part, je montai à ma chambre en proie à une exaltation extraordinaire. La guerre ! La revanche ! C'était le rêve de M. Mougeot. Ma haine de l'Allemagne ne connaissant plus de bornes, je me jetai sur ma grammaire allemande que je mis en pièces. A coup sûr, c'en était fini de ces infernales déclinaisons et de ces verbes qui se voyaient rejetés comme à coups de pieds jusqu'au bout de la phrase.

Le lendemain, j'achetai de petits drapeaux de papier que je piquai sur une carte pour marquer la marche en avant des troupes françaises dans le sud de l'Alsace, et ma mère me regardait. Un jour, nous vîmes défiler le long du Boulevard Carnot un régiment de fantassins en pantalons rouges, et huit jours plus tard, en sens inverse, des réfugiés. Ma mère courut vers eux, leur donnant tout ce qu'elle avait sur elle, son argent, sa jaquette et jusqu'à son chapeau dont ils n'avaient sûrement que faire, mais l'émotion la mettait hors d'elle.

Quelques jours encore s'écoulèrent, puis un après-midi je montai à ma chambre et vis Maman devant la grande armoire où l'on serrait le linge et dont les deux battants étaient ouverts. La malle d'osier des vacances se trouvait là, à quelques pas, et ma mère y jetait des piles de serviettes. Je lui demandai ce qui se passait. Elle ne m'entendit pas. De nouveau je posai ma question. Elle eut un air impatient. « Les Allemands arrivent, dit-elle. Laisse-moi. »

Le matin même, en effet, mon père avait reçu un coup de téléphone de notre ami le général Filloneau qui lui avait conseillé de quitter le Vésinet. « Vous êtes entre deux forts, lui avait expliqué ce militaire, il vaut mieux aller ailleurs. » Je ne sais où il voulait que nous nous réfugiions, mais mon père décida de nous mener tout bonnement à Paris, « car, affirmait-il, jamais les Allemands ne prendront Paris ».

A Paris donc, nous débarquâmes le lendemain matin. La ville paraissait vide et il n'y avait ni porteurs, ni taxis, bien entendu, ces derniers étant occupés comme on sait. On nous prêta une charrette sur laquelle nous entassâmes nos bagages et ce fut mon père qui la poussa devant lui, suivi de nous tous, jusqu'à la rue de la Tour où il avait retenu des chambres dans une pension de famille, la Pension Mouton, qui devait faire sur nous une impression si profonde.

Cette pension se trouvait au 43 rue de la Tour. Je l'ai décrite dans *Epaves* sans rien modifier de son aspect. On poussait la porte et, à droite, s'ouvrait un petit salon où la propriétaire, une petite femme au visage effacé par la vie, parlait d'une voix douce et timide. Elle nous loua toutes les chambres dont nous avions besoin. Mes parents s'installèrent au premier étage et moi dans une chambre qui communiquait avec le petit salon et d'où l'on voyait, en contre-bas, un long jardin. Il y avait, en effet, une sérieuse différence de niveau à cet endroit de la rue ; on descendait tout un étage pour atteindre la salle à manger, pièce obscure qui prenait jour fort imparfaitement sur le jardin en question, si l'on peut appeler jardin une longue bande de terrain au fond duquel deux ou trois arbres s'inclinaient mélancoliquement au-dessus d'un poulailler. « Grand jardin ombragé » lisait-on sur la porte d'entrée de la pension. Cette description avantageuse fit sourire Maman, mais nous étions heureux d'avoir pu nous loger. Lucy coucha à la pension. Anne et Retta, pour des raisons que je ne sais plus, élurent domicile à quelques pas de là et presque en face du numéro 43, dans l'appartement vide – et pour cause – du jeune André Filloneau, fils du général donneur de bons conseils. Dans le même immeuble qu'André, à deux étages au-dessous du sien, habitait sa grand-mère qu'on appelait Tante Kate. Dans sa jeunesse, c'était la « grosse Kate Yapp », bien connue des spécialistes de Mallarmé. Je me souviens d'elle comme d'une vieille dame corpulente, mais alerte et dont le rire profond était exactement celui d'un homme. Elle me montra un jour tous les bibelots dont son appartement était encombré. Dans sa chambre, il y avait au mur un portrait de jeune fille peint par Regnault qui, me dit-elle, était mort à la guerre contre les Prussiens. « Et qui est cette dame ? » demandai-je étourdi. Elle eut un rire énorme et répondit : « *Your humble servant !* »

Presque rien ne m'est resté dans la mémoire de ce premier séjour que nous fîmes à la Pension Mouton (car il y en eut un autre beaucoup plus long). Je me rappelle seulement que M. Tisserand me donnait des leçons de dessin dans ma chambre. Un jour, avant l'arrivée de mon professeur, j'avais fais entrer mon ami Philippe avec qui je jouais à des jeux certainement bien innocents. Entendant venir M. Tisserand, je cachai Philippe derrière un rideau, mais presque aussitôt fous rires de part et d'autre et le garçon sortit de sa cachette. « Vous allez faire son portrait », dit M. Tisserand. Je l'ai encore, ce dessin. Une autre fois, je dessinaï un casque à pointe que le frère de Philippe avait ramassé sur le champ de bataille et envoyé à ses parents. Je montrai ce casque à ma mère. *Mit Gott für Kaiser und Vaterland*. Cette devise qu'on y lisait et que je traduisis aussitôt ne laissa pas de faire rêver ma mère. « Avec de si beaux sentiments, comment peuvent-ils se conduire si mal ? » Car la légende des mains coupées commençait sa carrière.

Les parents de Philippe habitaient tout près de la pension, au dernier étage d'un immeuble où j'allai un jour leur rendre visite. La mère, qui était simple et bonne, se montrait soucieuse, non seulement à cause de l'avance des armées allemandes, mais parce que les nouvelles de son fils aîné n'arrivaient pas aussi vite qu'elle l'aurait voulu. Il devait être tué quelques mois plus tard.

Je me penchais par la fenêtre avec Philippe, je regardais Paris, les toits à perte de vue, les dômes, les tours. Un élan d'amour confus et puissant me portait vers cette ville qui était ma ville. Je sentis que je l'aimais comme on aime une personne et, de bonheur, je riais. Philippe riait avec moi. La gravité de la situation ne nous effleurait nullement. D'abord, mon père avait dit que les Français arrêteraient les Allemands et cette question était réglée à mes yeux. Je ne sais d'où il tirait son optimisme, mais quand on lui disait que beaucoup de Parisiens avaient fui leur ville, il disait simplement : « Ils ont peur, ils ont tort. Vous allez voir. » Et je ne puis dire comment, cette certitude se communiquait à nous tous.

Aujourd'hui je me demande de quoi Philippe et moi nous pouvions nous parler. Je ne suis sûr que d'une chose, c'est qu'à cette époque il ne me dit jamais rien qui pût me troubler ou m'instruire. Nous jouions aux échecs. Mon père m'avait appris les règles du jeu et Philippe m'en révélait les finesses, car il me battait comme on bat un enfant de cinq ans. D'un air sournois et moqueur, il me prenait mes pièces l'une après l'autre en disant : « Toc ! » d'une voix tranquille.

Un matin, le jour même de mon anniversaire, je traversai la rue pour aller dire bonjour à mes sœurs et elles m'accueillirent en agitant un journal. Il s'agissait bien de mon anniversaire ! C'était le 6 septembre. Papa avait raison. Le soulagement fut immense. Maman souriait et pleurait, ne sachant plus si elle était heureuse ou malheureuse. « *I declare...* » commençait-elle, et les larmes coulaient de ses beaux yeux gris. Papa murmurait doucement : « J'en étais sûr. » Nous retournâmes au Vésinet quelques jours plus tard.

Les leçons de dessin reprirent à la Villa du Lac. Chaque jeudi, M. Tisserand venait surveiller mes progrès en ronde-bosse. « Que cela tourne, mon ami, que cela tourne ! » Alors fusain, estompes, gomme éléphant, papier Wattman, tout entraînait en jeu. Des ombres ici, des reflets là, et les rondeurs finissaient par tourner surtout quand le maître, d'un pouce artiste, y ajoutait l'indispensable je ne sais quoi. L'illusion du relief m'émerveillait. C'était pour moi le but et le sommet de l'art.

Pendant ce temps-là, les tranchées se creusaient et le monde s'installait dans la guerre. Ma mère était folle d'inquiétude au sujet de ma sœur Eléonore et de Kennie quand elle apprit un jour qu'ils avaient quitté Trieste pour se réfugier à Venise. Nous les vîmes revenir bientôt

avec Patrick serrant contre son cœur un bonhomme en son sur le ventre duquel se lisait *Onkel Zeppelin*, et pas moyen de les séparer. Derrière eux, portant les valises, une magnifique paysanne du Frioul, grande Junon forte comme un homme, qui s'appelait Teresina. Elle avait un visage d'une régularité sans défaut, de grands yeux clairs, des mains énormes, une voix retentissante, et cette femme qui était la tendresse même entraînait dans les pièces comme un ouragan. Fort pieuse, elle faisait dire à Patrick ses prières en latin ou ce qu'elle prenait pour tel, et le soir je les entendais réciter : *Benne-dita tou ine bounierbous...* Il me fallut me convertir pour comprendre : *Benedicta tu in mulieribus*.

La plus belle chambre, qui était au midi, fut donnée à Kennie et Eléonore (Patrick les appelait d'un seul nom : Kennénore). Il faut savoir que mon beau-frère était encore presque un infirme et tout à fait inapte à servir. La vie s'organisa à peu près comme avant la guerre. De nouveau je me sentis blêmir sous le féroce œil bleu de mon beau-frère qui ne m'épargnait pas ses tranquilles sarcasmes. Il avait cette idée sans aucun doute excellente que le jeudi il m'aiderait à perfectionner mon anglais. Je prenais par écrit les communiqués du *Times* que Kennie me dictait d'une voix affreusement patiente. Cette opération terminée, il m'ôtait le papier des mains, l'examinait et avec un sourire diabolique le tendait à une de mes sœurs qui éclatait de rire. Je changeais de couleur et corrigeais mes fautes de mon mieux, mais je préférais la méthode de ma mère.

À la rentrée, cette année-là, je fis connaissance dans la cour du lycée avec quatre garçons qui formaient une petite bande et dont trois au moins se mirent en tête de s'occuper de moi. Le quatrième semblait s'intéresser moins à cette espèce de conspiration, mais les trois autres me parlaient avec une déférence ironique et mes naïvetés leur faisaient échanger des regards complices qui se terminaient en de mystérieux fous rires. Je crois presque les voir tous quatre devant moi, dans cette pièce où j'écris. Le premier, beau parleur, était protestant. Sensible et destiné à beaucoup souffrir, il se sauvait à la moindre menace, les mains croisées sur le haut de sa poitrine, en poussant des cris un peu trop aigus. Chose qui me paraissait étrange, il portait un lorgnon. Loin de moi l'idée de sourire en évoquant son comportement auquel il ne pouvait rien, car c'était plus une fille qu'un garçon. Je le regardais sans comprendre. Il nous disait : « Voyez mes jolies mains. Je les soigne pour le jour de ma confirmation. Il faudra que je donne la main au pasteur » (il prononçait *pâsteur*). Je ne savais ce qu'était la confirmation, je regardais les mains de mon camarade et constatais qu'elles étaient fort blanches et très légèrement potelées. « Oh, tu es tellement *austa-aire* ! » me disait-il avec sa prononciation bizarrement affectée. Je ne sais plus à quel propos il me disait cela, mais la

remarque revenait souvent, et tout en chantant d'une voix argentine de très jolis airs, il disparaissait de temps à autre derrière les massifs de lilas où je ne m'aventurais jamais. Ses compagnons l'y suivaient d'un pas plus lent, afin de ne pas attirer l'attention des surveillants qui, me semble-t-il, ne surveillaient guère, le don d'ubiquité ne leur étant pas dévolu.

Le second de ces garçons, également protestant, était un personnage incolore qui ricanait quand on ricanait, et quand on se taisait, ne disait rien. Il était mince, assez vilain, très pâle.

Intérieurement, j'appelais le troisième de ces garçons la brute. Il y avait toujours une brute par classe. La brute dont je parle me faisait horreur. C'était un gaillard carré d'épaules, solide, un peu roux, l'œil cruel. Il souriait quelquefois en faisant voir des dents de jeune ogre et bien qu'il ne parlât guère (le lorgnon parlait pour quatre), on recherchait sa compagnie. C'était cela qui m'intriguait un peu, je dis un peu, car en réalité rien ne m'intriguait beaucoup. La brute venait de Noyon que les Allemands avaient pris. A cause de cela, la brute se trouvait au lycée. C'était un réfugié, réfugié assez élégant du reste, vêtu de gros tweed. Je m'inquiétais du sort de la ville de Noyon. N'allait-on jamais la reprendre ? Je supposais, en effet, qu'à peine Noyon reconquis, la brute y retournerait, mais il n'y avait pas beaucoup d'espoir de ce côté-là.

Venait enfin le quatrième et dernier de la petite bande. A distance, il me paraît beaucoup plus intéressant que les autres. Grand et maigre avec un petit visage tragique qui riait sans cesse, il m'en imposait pour plusieurs raisons. D'abord il étudiait le latin et le grec. Je ne savais pas un mot de ces langues, ayant été mis pour mon malheur dans la section dite de sciences où je pataugeais horriblement, mais j'avais d'instinct le respect des littératures classiques que je ne connaissais pas. Il y avait autre chose cependant : ce garçon était catholique et n'en faisait pas mystère. Sa voix hésitante disait des choses qui me frappaient. Il me faisait l'effet d'être très savant, très différent des autres et, à sa manière, très religieux. Où est-il maintenant ? Je me souviens que ses yeux étaient très exactement entourés d'un cercle mauve qui tournait parfois au violet. « C'est un type perdu », nous dit un jour notre camarade au lorgnon. Perdu ? Pourquoi ? Je ne comprenais pas, mais ne posais aucune question et regardais le type perdu qui me souriait avec gentillesse. Il ne me parlait presque pas et se montrait avec moi d'une grande réserve. Si mes réponses l'amusaient quelquefois, il en riait moins fort que les autres. J'aurais voulu le connaître. J'ai oublié jusqu'à son nom.

Sans doute devrais-je parler maintenant de la dame qui vendait des friandises et dont la minuscule boutique se trouvait bizarrement placée dans le mur qui séparait les élèves de troisième et de seconde

des élèves de rhétorique et de philosophie. Cette boutique ressemblait plutôt à une guérite, et la dame s'y asseyait de profil, à cheval sur les deux cours, le profil droit du côté des troisièmes et des secondes, le profil gauche offert à l'attention des rhétoriciens et des philosophes. Forte, rose de visage, elle ne disait presque rien, mais souriait d'un air souverainement hypocrite, parce qu'elle savait ce qui se passait autour d'elle et que son commerce y trouvait son compte. Posés sur une planche devant cette personne énigmatique, les bonbons et les petits gâteaux taquinaient notre gourmandise. Moi seul n'y céda pas. Il fallait en effet passer derrière les massifs de lilas pour atteindre la guérite aux bonnes choses. La petite bande s'y rendait souvent. Je voyais les quatre garçons se presser les uns contre les autres et mettre un temps infini à choisir leurs roudoudous et leurs cakes au rhum. J'entendais aussi les glapissements du lorgnon.

« Ne sois donc pas toujours si austère ! me dit-il un jour pour la centième fois. De quoi as-tu peur ? Viens avec nous te choisir quelque chose. Pour deux sous, par exemple, tu as un rocher. » Je ne sais pourquoi, j'y allai. Pour la première fois, je vis de près le sourire de profil de la dame silencieuse et remarquai qu'elle nous observait entre ses cils, du coin de l'œil. « Prends bien ton temps, me recommandait le lorgnon. Il ne faut pas se presser pour choisir, n'est-ce pas Madame ? » La dame ne répondit pas, mais son sourire demeurait collé à son profil. J'hésitai, j'étais avide de sucreries et il y en avait tellement... Comme je me penchais en avant, je sentis tout à coup plusieurs mains qui voyageaient sur mon corps. Par un violent effort, je me dégageai et regagnai la cour. Le cœur me battait.

Pendant plusieurs semaines, la petite bande me laissa tranquille.

*

Le désordre étrange que l'instinct charnel met dans la vie quotidienne, j'en ignorais tout. A la maison, il se passait des choses dont le sens m'échappait aussi.

La cuisine était vaste et, bien qu'elle fût au sous-sol, parfaitement éclairée par deux grandes fenêtres à barreaux qui se faisaient face. Elle était parfois le théâtre de scènes violentes et mystérieuses dont les échos arrivaient jusqu'à moi, mais ils demeuraient incompréhensibles dans mon esprit et le sens de tout cela ne me fut dévoilé que beaucoup plus tard.

La femme de chambre, qui s'appelait Gabrielle, était une fort belle fille, enjouée, vive, toute rose. J'insiste sur le fait qu'en la voyant on songeait à une rose. Chaque matin, en effet, et c'est pour cela que je

me souviens si bien d'elle, cette fille buvait un bol de sang. Le bol qu'elle portait à ses lèvres avec un plaisir évident était épais et blanc, et le sang d'un noir sinistre, cerclé de rouge. On m'expliqua qu'elle avait les poumons fragiles et que cette médication lui était nécessaire. Horrifié, mais fasciné aussi, je la regardais boire. La main à plat sur la hanche, elle jetait la tête en arrière et se régala.

Plus mystérieuse encore, Berthe, la cuisinière. Avec ses yeux un peu à fleur de tête, ses airs penchés, son perpétuel sourire où il y avait de la malice et une certaine surnoiserie, elle faisait songer à un ange de Reims, mais à un ange suspect et qui eût mal tourné. Très intelligente, effrontément voleuse, elle avait le don de charmer les personnes à qui elle avait résolu de plaire. Si je ne me trompe, elle était picarde et j'ai encore dans l'oreille sa voix de paysanne enjôleuse.

Entre Gabrielle et cette espèce de statue antique animée qu'était Teresina, elle coulait des jours agréables coupés de terrifiants orages, car ses goûts la portaient tantôt vers l'une et tantôt vers l'autre, et ses caprices faisaient naître de furieuses jalousies. Je ne sais plus où dormaient ces trois femmes : j'ai oublié la disposition de toute une partie de la villa. En tout cas j'ignorais tout de leurs amours et il eût fallu bien du temps pour me faire comprendre de quoi il s'agissait.

Seul, j'avais des accès de joie folle. Je dansais dans ma chambre en chantant des airs que j'inventais. J'imaginai que j'étais une autre personne et dans un autre siècle. Les paroles que je proférais n'avaient aucun sens. Sur le lit où je me jetais à bout de souffle, je riais sans cause, je me sentais si heureux d'être en vie que cette gesticulation et ces cris me délivraient comme d'un poids. En me roulant de côté et d'autre, j'éprouvais un soulagement bizarre causé par la fatigue. Je tombais ensuite dans des rêves de grandeur que je reprenais sans fin comme les fragments d'une longue histoire dont le fil ne se perdait jamais. J'étais une personne toute puissante, donnant des ordres à des esclaves. Mon grand-père avait eu des esclaves. J'en avais, moi aussi. On s'agenouillait devant moi. J'étais bon avec des accès de fureur homicide que rien ne laissait prévoir, je tuais et faisais tuer. Ces moments de demi-folie n'étaient pas rares dans ma solitude, mais personne n'en savait rien, c'était mon secret.

De toutes mes sœurs, Lucy, que personne ne comprenait bien, était celle qui tentait de se rapprocher le plus de moi. Elle était sauvage et très silencieuse, mais il y avait chez elle un désir de chercher en moi un allié contre les autres, les grands, car elle avait beau avoir près de dix-neuf ans, elle était restée petite fille, un peu bougonne, un peu secrète, dissimulant ses affections. Les bras croisés comme un homme, elle me regardait quelquefois avec un sourire où elle aurait voulu mettre de la tendresse, mais qui n'en ressemblait pas moins au sourire d'une bête féroce. Beaucoup plus tard, beaucoup trop tard, je compris

toute la bonté qui se cachait dans le cœur de cette fille étrange vouée à tous les échecs et toutes les déconvenues. Elle aussi avait son monde à elle dont elle ne disait rien. Son langage même lui était particulier, hérissé de mots bizarres, mêlé de français et d'anglais. Je crois qu'elle se savait presque incompréhensible et qu'elle en souffrait. Un mot qu'elle avait inventé était devenu chez nous d'un usage courant et il m'arrive encore de l'employer quand je parle avec mes sœurs, c'était BUNZEEM, prononcé bonne-zime, avec un i long : bonne-zîme. Un bunzeem pouvait désigner tout ce qui n'était pas en ordre, tout ce qui gênait, tout ce qui compliquait la vie, mais le singulier de la chose était que ce mot si commode désignait les détails les plus insignifiants comme les événements d'une importance majeure. Une mèche de cheveux qui se redressait sur le front était assurément un *bunzeem*, il fallait à tout prix l'aplatir. La plus âpre discussion entre amis : *bunzeem*. Une grève générale : *bunzeem*. Une bombe lancée dans la voiture d'un archiduc : *bunzeem* considérable, mais *bunzeem*. Je revois Lucy, le sourcil froncé, ses grands beaux yeux tragiques, couleur d'océan, un furieux haussement d'épaules : « Mais qu'est-ce qu'il y a donc, Lucy ? » Elle s'en allait brusquement en murmurant : « *Bunzeems !* » Et sans qu'on pût jamais savoir pourquoi, elle éclatait en sanglots et fuyait vers sa chambre où elle dévorait un mystérieux chagrin. Parfois cependant, elle ne s'enfuyait pas, elle faisait quelque chose de beaucoup plus triste : comme une petite fille, elle portait les poings à ses yeux et pleurait sans bruit. Que les morts gardent leurs pauvres secrets et pardonnent aux vivants !

*

J'ai parlé de « l'histoire continuée ». Peut-être le moment est-il bon d'en dire ici quelques mots. Elle avait pris naissance je ne sais comment au fond de mon cerveau et m'occupait dans ma solitude. Je retrouvais le dernier épisode alors que je posais la tête sur le traversin pour m'endormir et je pense que dans mon sommeil elle se développait selon des lois inconnues. Aux rêves de grandeur et de toute-puissance s'ajoutaient des histoires de meurtres. Ainsi j'étais le dernier-né d'une famille énorme et dispersée à la face de la terre. Pour faire disparaître l'une après l'autre toutes les personnes qui m'étaient apparentées de loin ou de près, j'entreprenais de longs et difficiles voyages. Ma mère seule était exceptée de ce carnage minutieux. Jamais on ne me prenait sur le fait, car, avantage inappréciable, je possédais le don d'invisibilité. Je me rends compte que la douceur de ma nature ne s'accordait guère avec la studieuse férocité de ce jeu

mental, mais je ne puis me cacher que sous cette douceur apparente respirait et s'agitait une violence extrême. Avec le temps, tout cela est passé dans mes romans.

Puisqu'il faut tout dire (autrement à quoi bon écrire un livre de ce genre ?) je ne voyais pas un miroir que le cœur ne me battît de plaisir, et si j'étais seul, je me regardais longuement avec un intérêt passionné. Les sarcasmes de mon beau-frère n'agissaient plus dans ces moments-là, je les oubliais, fasciné par l'image que je découvrais, me semblait-il, chaque fois pour la première fois. Là était la bizarrerie de la chose. Je me trouvais devant quelqu'un à qui je parlais sans bruit et j'observais avec attention le mouvement des lèvres qui formaient des paroles dont je regrette de n'avoir rien retenu. Était-ce moi qui parlais ? Je tâchais de me figurer que non, que c'était un autre. J'adorais ce visage qui me souriait, et si c'était la nuit, je promenais autour de ma tête la bougie allumée pour voir briller mes yeux ou faire jouer sur mon front et mes joues des ombres inattendues. Parfois je prenais un air terrible, les sourcils froncés et la bouche entr'ouverte, ou bien, demeurant parfaitement immobile sans battre des paupières, j'attendais le moment où, à force de le fixer du regard, j'obtenais un lent dédoublement de mon visage, et il me semblait alors que derrière ma tête, quelque part au fond de la chambre, apparaissait une autre personne. Je posais alors le bougeoir et me retournais avec un cri, mais bien entendu la pièce était vide. Ce jeu me faisait l'effet d'être si dangereux que je ne m'y livrais pas souvent. Ne risquais-je pas d'attirer le diable ? Il y avait pourtant des soirs où je me sentais convié à cette sorte de mystère par quelque chose de plus fort que moi. Qui se doutait de ces passe-temps singuliers ? Personne, je pense, ma mère moins qu'une autre.

*

J'en arrive maintenant à une scène bien étrange qui eut lieu un jeudi et dont le souvenir m'a poursuivi pendant de longues années. Elle me frappa au point que je crois bien n'en avoir oublié le moindre détail. C'était une belle matinée de l'hiver de 1914-1915, quelques semaines avant la mort de ma mère. Elle était malade ce jour-là, souffrant de ces maux de tête si fréquents dans sa vie. Je savais qu'il ne fallait pas faire de bruit dans l'escalier et j'étais dans ma chambre quand on vint me dire qu'elle voulait me parler.

Sa chambre se trouvait au premier étage et le soleil y pénétrait par une des trois fenêtres, mais le lit de Maman était poussé dans un coin de telle sorte que la lumière ne pouvait la gêner, même si l'on ne tirait

pas les rideaux. Ce lit de cuivre avec ses barreaux au pied et au chevet, je le vois très distinctement. Ma mère y était étendue sur le dos, ses cheveux grisonnants épandus comme une vague sur la blancheur de l'oreiller. De cette voix que je connaissais bien et qui me faisait mal, car c'était sa voix lointaine, sa voix souffrante, elle me dit de fermer la porte. J'obéis et me tins debout, les mains sur la barre de cuivre du lit, déjà un peu effrayé par je ne sais quoi de tragique qui se lisait sur les traits de ma mère. Elle laissa passer quelques secondes, puis elle me demanda si Berthe la cuisinière me parlait quelquefois seul. Je lui dis que non. M'offrait-elle de petits cadeaux ? Non. (Comme sa voix était faible et de quelle distance elle m'arrivait ! Pourtant il n'y avait entre nous que la longueur de ce lit.) Encore quelques secondes passèrent. Enfin elle m'annonça qu'elle allait me dire quelque chose. Il s'agissait de son frère, mon oncle Willie. « Il est mort bien avant ta naissance. Je ne t'ai jamais parlé de lui, je ne pouvais pas, je l'aimais trop. Il était plus beau que toi. »

A ce moment, elle ramena son drap complètement par-dessus son visage et fit entendre un grand gémissement de douleur qui me fit tressaillir. « Maman, lui dis-je, il ne faut pas m'en parler, si cela te fait de la peine. » Elle rabattit le drap tout à coup comme si ma lâcheté lui eût fait honte. « Si, dit-elle d'une voix changée. Tu dois savoir. Une femme s'est éprise de lui. Est-ce que tu comprends ? On ne savait pas qu'ils se voyaient. A cause d'elle, à cause de cette femme, entends-tu, il est tombé malade. On n'a pas pu le sauver. Il est mort tout jeune. »

Je gardai un silence atterré. Que voulait dire cette histoire et pourquoi ma mère me parlait-elle ainsi ? Les larmes brillaient sur ses joues. Elle redressa brusquement la tête et poussa un cri. Quelques-uns de ses cheveux, pris dans les barreaux du lit, venaient de s'arracher. Elle me regarda un instant et me dit : « Je veux que tu me promettes de ne jamais parler seul avec aucune de nos domestiques. » Je promis. Elle essaya de sourire et me dit de me retirer. Je sortis fort troublé, mais n'ayant rien compris sinon que je ne devais plus rire et bavarder, comme je le faisais quelquefois avec Berthe, avec Gabrielle, avec Teresina.

J'ignorais tout de mon oncle Willie dont l'existence même ne me fut révélée que ce matin-là. Or, parce que j'étais insouciant de nature et que d'autre part je n'avais rien saisi de cette histoire, la simple joie de vivre me la fit oublier aussitôt. Ce ne fut que bien plus tard que l'idée me vint de demander des explications, alors que ma mère était morte depuis de longues années. J'appris que mon oncle Willie, qui avait vécu à Savannah, était en effet remarquablement beau et qu'une servante s'était éprise de lui. De leur liaison on ne put rien me dire sinon que la séductrice était syphilitique. Quand la maladie se déclara chez mon oncle, il se fit soigner selon les méthodes de l'époque (cela

se passait vers 1892 ou 93). Fut-on mis au courant de la chose dans son entourage ? Je ne le crois pas. Toujours est-il qu'en 1895, sa santé s'était déjà si fâcheusement délabrée qu'on décida (étrange décision) qu'un voyage en Europe lui ferait du bien. On ne devait pas savoir... Le pauvre garçon avait dû se taire sur la nature de son mal, et mentir.

A cette époque, mes parents et leurs enfants habitaient Le Havre. Ce fut ma mère qui se rendit au port pour accueillir Willie, mais il était changé au point qu'elle eut du mal à le reconnaître, et il y avait ceci d'effroyable, c'est qu'il était devenu à peu près idiot.

Le choc fut terrible et ma mère ne devait jamais s'en remettre tout à fait. Elle était alors enceinte de ma sœur Lucy qui subit, je n'en doute pas, les conséquences de cet ébranlement nerveux. Que devint mon oncle ? Je n'en sais rien. Je crois qu'il fut renvoyé en Amérique où il mourut peu de temps après.

Quel déchirement pour ma mère que ce drame auquel rien ne la préparait, c'est ce que je ne puis imaginer qu'avec une profonde tristesse. On ne lui avait pas dit que son frère était malade et elle l'aimait d'un amour violent et entier. Jamais plus elle ne prononça son nom, sauf ce matin de 1914 lorsqu'elle ramena son drap sur son visage pour cacher sa douleur.

Alors, maintenant, tout est beaucoup plus clair. Je comprends mieux cette mère épouvantée par un souvenir ineffaçable, veillant sur son garçon, guettant avec horreur les premières indications de sensualité, d'une sensualité que Dieu avait maudite dans la personne de son frère. Je comprends, sans sourire, le couteau à pain. Je comprends ce qu'il y avait de sombre dans la nature de Lucy qui avait reçu d'un seul coup le poids de cette mélancolie confinait au désespoir.

Quand je dis que les paroles de ma mère furent vite effacées par la joie de vivre, je dis mal, car il y en eut une que je retins, je l'avoue à ma confusion : « Ton oncle Willie était plus beau que toi. » Plus beau que moi ! Je me demandai sérieusement si c'était possible et j'allai le demander aussi à mon miroir. Quel monument d'orgueil je devenais sans du tout le savoir, et cela sous les dehors d'une grande modestie... Aujourd'hui que je m'interroge sur ce passé si bizarrement lointain, je me rends compte qu'il n'y avait dans cette adoration de moi-même aucune trace de sensualité, parce que *je m'aimais pur*. Ma mère m'avait transmis son horreur de l'impureté et l'espèce de fascination que cette horreur exerçait sur elle dès qu'il s'agissait de son dernier-né.

Or, mon miroir me rassurait. J'étais aussi facile à rassurer qu'un amoureux sur l'amour de la personne qu'il aime. Ces choses que je décris et qui semblent tant soit peu ridicules, je crois que bien des garçons et des filles les ont éprouvées, mais n'en conviennent pas ou ne veulent pas s'en souvenir. L'adolescence est narcissiste. Je l'étais si fortement que voyant ce visage qui me regardait avec une attention si

grave, il me semblait que s'il eût pu sortir de son cadre et me parler comme un autre à un autre, j'en eusse expiré de bonheur. Et voilà la vérité.

Je dois dire cependant que ce culte inepte que je me rendais à moi-même demeurait à l'état vague et informulé de certaines passions particulières à cet âge et que je n'avais aucunement conscience de ma gigantesque imbécillité. J'ajoute qu'en présence de mon beau-frère je me sentais laid, mais seul, pas du tout. Je chantais et gesticulais gravement devant ma glace en l'honneur de l'inaccessible qui copiait mes mines et ma voix. Jamais je ne me regardais nu, la nudité étant impure, et je finissais par croire d'une manière confuse que ma personne entière était de celles qu'on ne doit voir qu'habillées et qu'on ne doit toucher sous aucun prétexte. Ma mère seule pouvait m'embrasser et je grognais un peu quand mes sœurs me donnaient les marques habituelles de leur affection.

De là à me figurer que je ne pouvais jamais faire le mal, il n'y avait qu'un pas. J'étais mûr pour bien des fautes, l'orgueil appelant les chutes, mais il y avait ceci de plus sérieux et qui ne venait pas de moi, une idée folle qui s'était installée en moi depuis fort longtemps et qui, avec les années, prenait une autorité extraordinaire : « Le mal cesse d'être le mal dès que tu le commets, *puisque c'est toi*. » « Puisque c'est moi ! » Que de fois je me suis répété cette phrase qui me séparait de Dieu ! Je ne faisais pas encore ce qu'on appelle le mal, mais apparemment un certain sens moral me manquait. Et puis, il y avait trop de choses que je ne savais pas. Mon instruction religieuse avait été interrompue depuis plus de deux ans.

J'ignore ce qui se passait dans l'esprit de ma pauvre mère. Sa détresse intérieure devait être très grande, mais comment savoir ce qui la tourmentait ? Sans doute, elle me parlait encore de religion et avec toute la gravité d'autrefois, mais d'une manière un peu générale. Elle me disait que je devais aimer Dieu. Je l'aimais, puisqu'elle l'aimait. Que je ne devais pas faire le mal. Je ne le faisais pas, je ne savais pas encore ce que c'était. Que je ne devais jamais avoir de mauvaises pensées. Je ne me doutais même pas de ce que pouvait être une mauvaise pensée. Et me serrant dans ses bras, elle me disait de remercier le Seigneur de tout ce que j'avais reçu. Je récitais fidèlement mes prières.

*

Ces dernières semaines de 1914, je fais de grands efforts pour bien m'en souvenir, comme si je devais y découvrir un secret, mais elles ne

me livrent presque rien avant la toute dernière, qui fut terrible.

Je me rappelle cependant que nous allions quelquefois rendre visite à des amis américains qui habitaient une charmante villa bordée de grands jardins à l'ancienne mode, Monsieur et Madame C. et leurs deux enfants, Natalie et Georges. Natalie, qui avait à peu près mon âge, était d'une beauté frappante. Sans cesse mon regard était ramené vers ce visage qui m'a poursuivi pendant des années comme un des plus parfaits qu'on pût voir. Les yeux d'une douceur extrême, la bouche pulpeuse, la peau blanche comme une fleur, tout cela dans mon esprit tenait du merveilleux et je la considérais sans la moindre gêne parce que je n'avais pas conscience de ce que mon admiration pouvait avoir d'indiscret. Elle me souriait avec bonne humeur et une sorte de grosse innocence.

Son frère dont tout le monde remarquait l'intelligence et qui pouvait avoir un an de moins ou de plus que moi, présentait un aspect bien différent, car il aurait dû être fort beau, mais, alors qu'il était petit, il avait été renversé par un gros chien et si malencontreusement blessé qu'il en était resté infirme. Un appareil lui permettait de se tenir à peu près droit et il marchait comme il pouvait. Je ne le voyais pas sans un serrement de cœur et je dois dire que son pauvre corps déjeté m'effrayait un peu. Il avait le cerveau actif d'un infirme et discutait âprement avec moi. Etant orgueilleux, je voulais toujours avoir raison et sans bien savoir ce que je faisais, je cherchais à humilier celui qui devenait tout à coup mon adversaire parce qu'il refusait de se rendre à mes arguments, mais de quoi parlions-nous ? Je ne m'en souviens plus.

J'allais le voir dans sa chambre. Assis à sa table et son beau visage tout rayonnant de lumière appuyé sur son poing, il me parlait – oh, comment ai-je pu l'oublier ? – il me parlait presque uniquement d'aéroplanes. Il en dessinait sans fin, il en fabriquait de minuscules avec du carton et du papier. Parce que ses malheureuses jambes le trahissaient, il vivait au-dessus des nuages. Quittant la terre qui l'avait meurtri, il volait vers le ciel, jour et nuit, car tous ses rêves étaient faits de ces prodigieux élans vers l'azur.

Je ne voyais pas bien ce qu'il y avait d'admirable dans son enthousiasme, et la preuve en est qu'au début de cette page, je n'y songeais pas, croyant avoir tout oublié, et ce n'est que maintenant que je comprends la beauté de cette vie tendue vers l'impossible. J'avoue à ma honte que je parlais avec dédain de ce que je considérais comme une manie chez le petit Georges. J'étais trop jeune et trop violemment épris de moi-même pour deviner que l'infirme, en se libérant de cette manière, me dépassait de beaucoup. Il riait de bonheur et quand, pour lui faire sentir ma supériorité, je lui parlais de littérature, il se moquait gentiment de moi, avec un sourire sans méchanceté. J'aurais

mérité cent fois qu'il me jetât son encrier à la figure. Jamais il ne se plaignait. Il mourut quelques années plus tard, emportant ses rêves auxquels je n'entendais rien.

Si j'ai parlé de lui, ce n'est pas tant à cause de ses « aéros » qui m'étaient sortis de la tête, que parce que je le croyais protestant comme toute sa famille. Jamais lui et moi n'abordions ce sujet. Selon toute apparence, la religion ne l'intéressait guère (peut-on savoir pourtant ?) et en ce qui me concernait, ma mère seule avait le droit de m'en parler. De la part de tout autre, cela m'eût paru intolérable. La religion était à ma mère. L'idée d'en dire ne fût-ce que quelques mots à mon père ou à mes sœurs m'eût paru impossible. En parler à Georges, je n'y aurais pas songé, mais il était sans doute bien plus religieux que moi dans le fond de son cœur, avec cette souffrance et cet état d'infériorité humiliante qui lui volait sa jeunesse et qu'il acceptait si bravement.

Quoi qu'il en soit, ma mère dit un jour quelque chose qui me fit tressaillir d'horreur. Je me souviens que nous étions, mon père, mes sœurs et moi, au bas de l'escalier et que nous regardant d'un air grave, elle prononça ces paroles : « Edouard, nous n'allons jamais à l'église et voici Noël qui vient. Je trouve que nous devrions réunir ici les enfants, avec le petit Georges et Natalie, pour chanter des cantiques. »

Chanter des cantiques avec le petit Georges ! Oh, je n'aurais pas pu ! Rien que d'y songer était horriblement gênant. Je ne sais ce que mon père répondit, je retiens seulement cette idée de ma mère. Elle souffrait d'un vide dans sa vie. Comme je crois l'avoir dit ailleurs, il n'y avait d'église protestante au Vésinet qu'une chapelle calviniste. Nous devions tous y faire une visite dans peu de temps, bien malgré nous.

A mon grand soulagement, ce projet de réunion pieuse fut oublié.

*

Si je suis troublé par le fait que le petit Georges s'intéressait à l'aviation et que je l'avais oublié, comment ne le serais-je pas par le soupçon de tout ce qui m'échappe ? Saurai-je jamais ce qui se passait dans l'esprit de ma mère à la fin de sa vie ? De plus en plus souvent, elle me citait les paroles de saint Jean sur l'amour de Dieu. « Dieu est amour... Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » On eût dit que toute la religion se résumait en ce seul mot d'amour et comment ne pas croire que ma mère avait raison ? C'était une sorte de testament spirituel qu'elle me laissait. « Tes péchés seraient comme l'écarlate que je les ferai blancs comme la neige. » Ces paroles de

l'Ancien et du Nouveau Testaments, elle me les livrait comme une sorte de viatique.

J'ai dit qu'elle était devenue beaucoup plus silencieuse dans les derniers temps. La pensée de la guerre lui était insupportable, et il y avait autre chose qu'elle savait sans doute, c'est que mon père était sur le point de se convertir au catholicisme. En parlaient-ils entre eux ? Et qu'en pensait-elle ? J'ai dit plus haut qu'elle avait eu des conversations avec un religieux à qui elle avait demandé des éclaircissements, mais il n'en était rien résulté de définitif et je ne saurai sans doute jamais dans quelles dispositions la mort l'a trouvée.

Deux jours avant ce Noël de 1914, ma sœur Retta était assise sur le canapé de la salle à manger et regardait par la fenêtre quand elle appela ma sœur Anne et lui dit de tourner les yeux vers la grande grille du jardin. Des hommes la tendaient de noir. L'un d'eux, monté sur une échelle, fixait les lourdes draperies qu'un autre lui présentait à bout de bras. « Tu vois ? » demandait Retta. Mais Anne ne voyait rien que le grand jardin frappé de mort par l'hiver, et vide. Il n'y avait personne. « Si. Regarde ! » Mais Anne ne voyait pas. Retta voyait.

*

Le lendemain de Noël tombait un dimanche. Ce jour-là, après déjeuner, je m'assis auprès de ma mère, sur le canapé de la salle à manger, et lui dis une fois de plus combien je l'aimais. Je m'étais blotti contre elle et son bras entourait mon épaule. Ainsi je me sentais heureux. « Plus je vais, plus je t'aime », lui disais-je. Elle me répondit d'une pression de main. Ce fut entre nous le dernier échange, l'adieu. Dans cette grande pièce où tout me paraissait beau parce que c'était la maison, j'appuyai ma tête en riant contre ma mère. Elle portait son grand châle de laine grise dont l'odeur me plaisait, et je voyais sur la table, dans un compotier d'argent, les quelques oranges qui restaient, d'une couleur éblouissante par cette journée d'hiver un peu sombre. Ce sont là les derniers souvenirs précis d'un bonheur si profond que je me demande si beaucoup d'enfants en ont connu de semblable.

Un peu moins d'une heure plus tard, j'entendis un cri qui venait du salon où se trouvait ma mère. Presque aussitôt il y eut dans la maison une présence nouvelle, immense et terrible. On allait et venait. Quelqu'un porta au salon une bassine d'eau fumante. Je voulus entrer et vis ma mère assise entre deux de mes sœurs sur un sofa. Ses pieds nus plongeaient dans la bassine et il y avait sur son visage une expression de douleur qui la rendit presque méconnaissable à mes yeux. D'un geste elle m'écarta et j'allai me réfugier dans ma chambre.

Par la fenêtre, je vis le lac immobile entre les arbres noirs, sous un ciel gris. Rien n'avait bougé. Tout était comme à l'ordinaire, mais mon cœur battait.

Je ne sais plus bien ce qui se passa ensuite, sinon que cette nuit-là on me fit dormir sur un canapé dans une petite bibliothèque attendant à la chambre de ma mère et je me souviens que vers neuf heures, alors que j'allais tomber dans le sommeil, j'entendis à travers la cloison un bruit effrayant qui ressemblait à la respiration d'un géant.

À l'aube, une de mes sœurs vint me toucher l'épaule et me dit de m'habiller pour aller chercher le médecin. J'obéis sans comprendre, je fis tout ce qu'on me dit de faire, j'allai prendre ma bicyclette et traversai le jardin où dans une lueur blême je distinguais à peine les pelouses et la grille. Un moment plus tard, j'étais devant la maison du médecin et sonnai à sa porte. Une fenêtre s'ouvrit. Il se pencha, me reconnut et dit : « Je viens tout de suite. » Qu'il ne me demandât pas d'explications me parut plus sinistre que tout, mais je vivais un cauchemar, un cauchemar où je ne reconnaissais rien, parce qu'en effet j'entrais dans un autre monde.

Revenu avec le médecin à la maison, j'allai me tenir dans la petite bibliothèque afin d'être le plus près possible de ma mère. Je n'avais aucune idée précise de ce qui se passait de l'autre côté de la cloison. Sur une étagère, deux ou trois poissons rouges tournaient dans leur bocal. Le soleil se levait dans le grand jardin mélancolique au-delà duquel brillaient les eaux du lac. Est-ce que tout n'était pas comme à l'ordinaire ? Ne pouvait-on se raccrocher à cette pensée ? Au bout d'un moment, je descendis sur les talons du médecin qui sortait de la chambre de ma mère. Comme nous nous dirigions ensemble vers la grille, il me dit avec une sorte de brutalité douce : « C'est fini, vous savez. Il n'y a plus d'espoir. »

J'ouvris la grille et il me serra la main. Je n'avais rien compris à sa phrase. De qui parlait-il ? Je rentrai. La table était mise pour le petit déjeuner, mais la salle à manger était vide bien qu'il fût huit heures. Que faire ? C'est à cette minute que je ressentis à quel point il peut être pénible d'avoir un corps. Je ne puis dire cela autrement. Il y a en effet des heures où l'on ne sait à quoi employer son corps, où le mettre et qu'en faire. Marcher, aller, venir, s'asseoir, se lever, rien d'autre n'est possible et le poids demeure, le poids de cette masse étrange, habitée. Habitée par quelque chose qui est plus nous-même que n'importe quoi et qui sent venir une souffrance trop forte.

Je montai sur la pointe des pieds jusqu'au seuil de la chambre où la veille, à cette heure, j'allais dire bonjour à ma mère. La porte était entrouverte. Je reculai. La voix de mon père arriva jusqu'à moi, non pas celle de tous les jours, mais une voix étrangement douce qui ressemblait à une voix d'enfant. « Voici Retta... Voici Lucy... » On eût

cru qu'il faisait des présentations comme autrefois, lorsqu'il montrait ses enfants aux invités, mais la voix était alors bien différente, joviale, heureuse...

La peur me saisit. Je me réfugiai dans la chambre de ma sœur Anne. Il n'y avait personne. Quelques pas me menèrent jusqu'à la fenêtre aux rideaux rouges et ce fut là que Dieu me brisa le cœur. Pour la première fois de ma vie, j'appris ce que c'était que souffrir. Je compris, je compris tout. Sans bouger, sans larmes, dans le plus profond silence, je reçus le choc de la mort.

Je me souviens que la chambre était un peu sombre, embellie par ces draperies couleur de sang. Dehors, tout était immobile, tout était mort. Le ciel, les arbres, les pierres avaient froid. Cela ressemblait à un tableau où rien ne bouge, et moi-même comme un personnage dans un tableau, je ne faisais pas un geste. Il n'y avait rien à faire qu'à rester debout sans rien du tout comprendre à ce qu'on avait cru comprendre d'abord et qui n'avait aucun sens. De cette minute étrange je sortis tout différent de ce que j'étais encore à l'aube. Quelqu'un naissait en moi, non dans les larmes, car j'étais bien au delà des larmes, mais dans le désespoir.

Mon Dieu, où étais-tu à ce moment-là ? Je ne sentis ni ta présence, ni ta douceur, je me trouvai dans une épouvantable solitude. Il me semblait qu'une machine diabolique taillait l'air autour de moi comme pour m'enfermer en moi-même, car je suffoquais de douleur, mais je ne pleurais pas.

Quand je pus rompre cette espèce d'enchantement du chagrin, je redescendis à la salle à manger où je trouvai ma sœur Retta assise sur le canapé. Lucy, à côté d'elle, était repliée sur elle-même et sanglotait. Je me laissai tomber à la gauche de Retta et celle-ci, la mystérieuse, la taciturne, jeta tout à coup un grand cri en ouvrant les bras : « Venez mes pauvres petits, mes petits enfants ! » Je me serrai contre elle, mais Lucy s'écarta. En Retta je voyais une personne nouvelle que je ne connaissais pas. Elle était très pâle, ses yeux me parurent immenses et ses longs cheveux noirs lui tombaient de chaque côté du visage. Jamais elle ne m'avait montré de vraie tendresse, mais tout à coup je cherchai sur l'épaule de cette jeune fille si secrète et si belle la place que je trouvais la veille sur l'épaule de ma mère.

Eléonore entra comme une ombre, puis un grand bruit de voix nous attira jusqu'au pied de l'escalier et je vis mon père dans sa robe de chambre grise, levant les bras dans une attitude que je ne lui connaissais pas, car tout était nouveau, ce matin-là. Quand il me vit, il descendit plus vite en gémissant : « Elle était si fière de toi ! » Et me prenant dans ses bras, il me serra contre lui.

La journée fut une des plus singulières que j'aie vécues. Il me sembla que la maison était vide. Je ne sais où je me tins, je ne sais où était mon père, où étaient mes sœurs. Je savais seulement où était ma mère et je fuyais sa chambre, mais je ne pensais qu'à cette chambre. J'entendais des portes s'ouvrir et se refermer trop doucement, comme si on eût craint de réveiller la morte. La morte. Maman était devenue une morte et la veille elle riait avec nous. Du dernier étage où je m'étais réfugié, j'écoutais les bruits de la maison, j'attendais. En moi il n'y avait que du silence et cette inexprimable solitude que je n'oublierai jamais. Un instant j'avais compris, mais depuis des heures je ne comprenais plus. Je ne savais pas ce que c'était qu'une morte. Je voulais retrouver ma mère et cette idée qui s'était logée dans ma tête ne me quittait plus. Or, je savais où était ma mère, mais je voulais la voir seul.

Au dernier étage de la maison, penché par-dessus la rampe de l'escalier, je guettais, les yeux fixés sur la porte de ma mère. Dans le silence, ma tête bourdonnait. J'attendis, le ventre coupé par la barre de bois. Ces minutes, comme elles me sont présentes avec tout ce qui les chargeait d'avenir ! Je ne sais combien de temps je restai là, mais je me vois ensuite tournant le bouton de la porte avec des précautions de voleur, et j'entrai.

Le soleil éclairait gaiement la chambre et tout était en ordre. Dans le plus grand des deux lits, celui de mon père, je vis ma mère étendue et les yeux fermés. Immédiatement la peur me quitta. J'avais craint je ne sais quoi et je retrouvais simplement la personne que j'aimais. Pendant un très long moment je me tins près d'elle. Si quelque chose pouvait m'inquiéter, ce n'était pas son immobilité, c'était la mienne. Pourquoi est-ce que je ne bougeais pas ? Elle et moi, nous étions comme des personnages dans une peinture – une fois de plus j'avais cette impression étrange – et rien ne semblait vrai. J'avais beau me dire que ma mère avait l'air de dormir. Les personnes endormies respirent. De même, c'était en vain que je chuchotai : « Maman ! » Elle n'entendait pas, je le savais et je savais aussi qu'elle était devenue une autre femme que celle qui me parlait naguère. Elle ne pensait plus les mêmes choses, elle ne me voyait plus, et plus je la regardais, plus elle m'apparaissait différente. Elle était devenue quelqu'un de majestueux comme une reine, séparée de moi par de grands espaces, absorbée dans une méditation qui demeurerait secrète. Je chuchotai encore : « Maman ! » mais d'une voix si basse que même éveillée elle ne m'eût sans doute pas entendu. J'avais peur de la déranger. C'était cela, exactement : j'avais peur de déranger quelqu'un en train de réfléchir.

Je crois que l'idée que je me trouvais devant une morte ne m'effleura pas. Je me trouvais devant une personne inconnue qui avait les traits de Maman et qui gardait une immobilité de pierre, mais qui ne faisait pas peur. La mort était venue dans la maison quelques heures plus tôt, mais à présent elle n'était plus là. Au bout d'un moment, j'appuyai mes lèvres sur le front de ma mère et sortis.

Où étaient les prières qu'on dit en pareil cas, où était la religion ? Je ne sais pas. Je ne pensai à rien de tout cela, me semble-t-il. Je n'étais même plus triste, j'étais stupéfait.

Je regagnai ma chambre et jetai un coup d'œil par la fenêtre. Quelle belle journée et comme tout était tranquille autour de moi ! Ma mère n'était pas morte. C'était tout ce que j'avais compris.

Au bout d'un quart d'heure, je redescendis pour encore voir Maman. Combien de fois j'ai pénétré dans cette chambre par le souvenir ! Les marches de l'escalier grincent sous mes pas. De nouveau, j'ai le bouton de porte dans mon poing et quelque soin que j'y mette, il y a un grincement qui ressemble à un petit cri. J'entre. Elle est là, elle réfléchit toujours. Ses cheveux sont épais sur l'oreiller, on ne l'a pas peignée. Elle a l'air plus sévère que d'habitude, mais plus jeune. Ses rides ont tout à fait disparu, elle est très belle, je ne savais pas qu'elle était aussi belle. A force de la regarder, j'ai l'impression qu'elle s'en va au fil d'un fleuve invisible, et pourtant elle ne bouge pas. Ses mains sont placées le long de son corps, les mains qui lavaient le linge des enfants et qui me caressaient la tête. Tout est tellement étrange ce matin que cela ne peut pas être vrai. Qu'est-ce que mourir veut dire ? Maman n'est pas morte, j'avais raison. Elle est morte des jours et des jours plus tard. On a bien vu qu'elle ne revenait plus.

*

Lorsqu'elle apprit la nouvelle, ma sœur Mary revint aussitôt d'Italie. On lui donna la chambre que j'occupais au dernier étage et je dormis à partir de ce jour dans le lit de cuivre où ma mère était morte. Ce fut pour moi, non une source d'effroi, mais une consolation extraordinaire. On ne sait de quels mots se servir pour exprimer ces choses, mais il me semblait qu'étendu là, elle m'était moins absente. Je voyais ce qu'elle avait vu, je devenais un peu elle-même, et au milieu d'une tristesse que je renonce à décrire, mais qui ne fit jamais couler une larme sur mon visage, je la retrouvai. Un matin, mon attention fut attirée par quelques cheveux qui s'étaient pris dans un des boulons en forme de billes surmontant les barreaux du lit. Immédiatement je me rappelai le cri de douleur que ma mère avait

poussé en redressant la tête, alors qu'elle me parlait de mon oncle Willie. Mon cœur battit d'émotion et prenant ces cheveux, je les enroulai autour d'un papier sur lequel j'écrivis la date du 27 décembre. Et c'est à peu près tout ce qui me reste d'elle. De la personne qui me serrait dans ses bras, dont je sentais la joue contre la mienne, cela, quelques cheveux gris.

Des journées passèrent. Mon père dormait dans la même chambre que moi, occupant le grand lit de bois qui avait toujours été le sien. On laissait ouverte la porte de cette chambre afin qu'entrant pour se coucher, une heure après moi, il évitât de me réveiller. Une nuit que j'étais sur le point de m'endormir et que j'avais tourné le visage contre le mur, j'entendis quelqu'un entrer et s'agenouiller au pied de mon lit. C'était ma sœur Mary. Près de mes jambes repliées, je sentis le poids de sa tête et de ses bras. Longtemps elle resta ainsi et je me demandai quelles prières elle pouvait faire (les miennes étaient courtes). J'avais entendu dire qu'à Rome elle était devenue catholique, mais ce mot n'avait pas beaucoup de sens dans mon esprit où il n'éveillait que l'idée d'encens et de chants latins. Au bout d'un long moment, Mary se releva et vint se pencher au-dessus de moi. Elle resta dans cette attitude l'espace de quelques secondes et se retira.

Au lycée, je retrouvai les élèves, la cour, les cris. Tout cela me parut horrible. Un jour que j'attendais avec une file de garçons à la porte du réfectoire, n'en pouvant plus de chagrin – mais je ne pleurais pas – je me tournai vers un de mes camarades et murmurai : « Maman est morte. » Que ne puis-je me rappeler le nom et le visage de ce garçon ! Il recula un peu comme si je l'avais frappé, puis sans un mot se rapprocha de moi et je crois bien que sa bouche effleura ma joue, mais peut-être est-ce là seulement ce que j'eusse désiré. Je ne me rappelle bien que cette espèce d'élan qu'il eut vers moi.

*

Du début de 1915, un souvenir me revient que je tiens à fixer. Je suis dans une voiture à cheval en compagnie de mon beau-frère. La voiture n'est pas un fiacre ordinaire. Elle est toute noire et vernie à l'extérieur, et, à l'intérieur (un enfant oublie-t-il ces choses ?) merveilleusement capitonnée. Nous remontons le boulevard des Italiens à peu près désert. Cela ressemble à un rêve. Où allons-nous ? Rue du Louvre où se trouvent les bureaux de mon père. Pour quelle raison allons-nous là-bas ? C'est ce que j'ai complètement oublié. Mon beau-frère me parle. Seigneur, qu'il est donc britannique ! Son pardessus noir si admirablement coupé, son foulard de soie crème, ses

gants de Suède... Je n'ose seulement le regarder, me sentant si laid près de lui, si mal fagoté, si inférieur... Il me parle de je ne sais quoi. Maman n'est plus là. Tout est perdu et tout m'est égal. Soudain mon beau-frère s'éclaircit la voix d'un air gêné. Sa parole hésite. « Je sais que tu as de la peine, me dit-il doucement. Moi aussi, j'en ai eu beaucoup quand ma mère est morte. Et j'aimais beaucoup la tienne... » Est-ce bien lui qui me parle ainsi ? Je ne bouge pas. Il continue et de temps en temps, il tousse un peu comme pour se faire excuser de dire des choses embarrassantes, il a même cette espèce de bégaiement que j'ai entendu à tant d'hommes de sa race quand il s'agit de faire quelques pas dans le domaine interdit du sentiment. Ce sont ses condoléances qu'il me fait. Je l'embrasserais bien, s'il n'y avait pas quelque chose d'effroyable dans cette idée. Je ne bouge pas, je garde le silence, mais le cœur me bat.

*

Comme je pense l'avoir dit, je faisais le voyage du Vésinet à Paris dans un wagon de seconde classe. Il était presque toujours plein de gens qui sentaient mauvais, mais j'oubliais tout cela assez vite en me plongeant dans un livre. Pendant ce triste mois de janvier 1915, je lus dans une édition à deux sous l'histoire d'*Atala*. Je ne sais ce qu'en penserait aujourd'hui un garçon de quatorze ans, mais elle me grisa. La grande beauté des images me transportait dans un autre monde et quand je lus les dernières pages, je pleurais si fort, quoique silencieusement, que les larmes roulèrent sur le livre. On me dira qu'ayant vu d'un œil sec s'ouvrir une vraie tombe où s'ensevelissait ce que j'avais de plus précieux sur terre, je montrais beaucoup de chagrin pour une mort inventée et que cela ne s'explique pas bien. Je ne puis dire que ce qui est. Je ne découvrais que peu à peu la mort de ma mère, parce que je n'y croyais pas entièrement. Il me fallut des mois pour comprendre...

*Nunc animi opus, Æneas, nunc pectore firmo*²...

C'est ici, c'est maintenant qu'il me faut de la fermeté pour continuer ce récit, mais il faut se taire ou tout dire, si l'on veut se faire comprendre.

A la maison, il n'y avait plus personne pour me parler de religion. Ma sœur Retta, qui essayait de prendre la place de ma mère, me disait quelquefois : « J'espère que tu lis ta Bible. » C'était tout. Elle venait me réveiller le matin, le bougeoir à la main, et son beau visage un peu

tragique, éclairé par la flamme, était ce que je voyais au début de la journée. Comme Maman, elle me faisait mon thé et me tenait compagnie sans rien dire. Il y avait dans sa présence quelque chose de si grave et de si bon cependant que je ne pouvais m'empêcher de la regarder avec tendresse, et elle me considérait en silence de ses grands yeux noirs. « J'espère que tu fais attention en traversant les rues », disait-elle. C'était la phrase de ma mère. Retta voulait continuer la voix qui s'était tue. Je n'osais l'embrasser et elle ne me le demandait pas. Le soir, elle attendait que je fusse couché pour venir me border. En ramenant le drap par-dessus mon épaule, elle me touchait légèrement la tête de sa main et c'était tout. « Dors bien. »

*

Au lycée il se passait bien autre chose. J'écris à regret ce qu'on va lire, parce que ce fut pour moi un monde qui finissait et qui finissait laidement, ma mère n'étant plus là. Les quatre garçons dont j'ai parlé ne me laissaient pas beaucoup de répit, sauf celui dont on m'avait dit qu'il était perdu et qui me regardait à une certaine distance de ses yeux cernés de violet. Le beau parleur de la bande, le lorgnon, me prit un jour à part et me demanda si je savais ce que c'était que le plaisir. Je lui dis que non, je ne savais même pas ce qu'il entendait par ce mot. Il me l'expliqua dans des termes d'une pudeur affectée et avec de grands éclats de rire. « J'espère que je ne te choque pas. Tu es si austaire ! »

Ce fut là un des moments les plus mystérieux de ma vie. Le garçon ne me choquait pas, mais je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. L'idée qu'il y eût un péché à entendre ces choses ne m'effleura pas. Alors qu'ils auraient dû parler très fort, Pur et Impur se taisaient. Pourquoi ? A cette question, je n'ai aucune réponse à fournir.

Mon camarade reprit ses éclaircissements avec une grande patience. Les trois autres garçons se tenaient à l'écart, sachant fort bien de quoi nous nous entretenions. Celui que j'appelais mentalement la brute me regardait d'un air soucieux.

Pourquoi n'y eut-il personne pour me parler cette nuit-là, quelqu'un pour me mettre en garde ? Rien ne m'avertissait-il que je commettais une faute ? Je crois pouvoir répondre que non. Je ne savais pas ce que c'était que ce péché-là. On m'avait, certes, parlé du péché, du pur et de l'impur, mais jamais d'une façon précise. Ma mère, j'ai lieu de le supposer, se figurait que j'en savais suffisamment sur ce point pour ne rien faire de défendu, elle pensait que je devais savoir ce que savaient

tous les garçons de mon âge, et l'extraordinaire est que je ne savais rien. Quant au geste en question, je ne le rattachais à aucune offense connue. « C'est ce que font les hommes, me dit mon camarade le lendemain. Maintenant tu es un homme. »

Le plus singulier de toute cette histoire est que, l'acte commis, des semaines passèrent sans que l'idée me vînt de le renouveler. Je ne puis aujourd'hui m'expliquer pourquoi. Il y a là quelque chose qui m'échappe. Je gardais confusément le souvenir d'une minute de stupeur et de vertige. J'étais loin de me douter qu'il existait désormais dans ma vie un avant et un après, et que j'avais derrière moi ce qu'un auteur du ^{XVII^e} siècle a nommé le Pays Perdu. Le geste était humainement impossible à isoler. Sa répétition n'était plus qu'une affaire de temps. Le premier prêtre venu m'aurait fait voir en quelques minutes le danger vers lequel je courais, mais je vivais entouré de chrétiens qui se taisaient, parce qu'on ne devait pas parler de certaines choses à un jeune garçon. Telles étaient les idées du temps. Que serait-il advenu si quelqu'un m'eût averti ? Ma vie eût-elle été autre ? Je suis enclin à le croire. On pourra me dire que je fais des raisonnements sur une chose bien simple et qui se fût produite tôt ou tard, mais qu'elle se produisît tard et non tôt avait son importance. Je suis persuadé que tant que ma mère fut de ce monde, sa présence me garda d'une manière que ni elle ni moi ne pouvions soupçonner.

*

Avec une finesse qui me surprend un peu aujourd'hui, car il n'avait pas quinze ans, mon camarade au lorgnon changea de langage avec moi et cela d'une manière insensible qui m'amena doucement à voir le monde un peu par ses yeux. Le mot *austère* disparut des propos du garçon et je devins l'objet de compliments qui m'étaient d'autant plus agréables qu'on ne m'en avait encore jamais fait. Cependant le poison ne m'était administré que goutte à goutte, car il fallait prendre patience avec une personne aussi novice que moi. On riait sournoisement et je me taisais. La brute ne disait pas grand-chose. Je croyais lire dans ses yeux de la colère et même de la haine. A cause de cela, je trouvais que les Alliés étaient bien longs à reprendre Noyon. Moins innocent, j'aurais deviné que la brute formait des desseins dont elle n'osait rien dire.

Vint un jour enfin, au début du printemps, où les trois conspirateurs me proposèrent de m'accompagner à la gare. J'acceptai sans hésitation. Seul, celui qu'on avait appelé le type perdu refusa de se mêler à cette aventure. Je ne me doutais de rien, est-il besoin de le

dire ? A la gare de l'avenue Henri-Martin, nous attendîmes mon train et lorsqu'il arriva, le choix d'un compartiment vide fut vite fait par le lorgnon. Mes camarades avaient pris des billets à mon insu (il n'était pas difficile de détourner mon attention et leurs billets de quai s'étaient miraculeusement transformés en billets de chemins de fer). A peine installés dans le wagon, ils se comportèrent d'une façon bizarre, deux d'entre eux, montés sur les banquettes, jetaient d'incessants coups d'œil par les petites vitres qui regardaient vers les compartiments voisins, et toutes les trois ou quatre secondes, ils sautaient de ces banquettes pour revenir près de moi et me rassurer. C'était ce que je ne pouvais comprendre. Me rassurer ? Pourquoi ? Je ne bougeais pas et, en face de moi, la brute me considérait avec des yeux qui lui sortaient de la tête. La basse et mystérieuse gourmandise que je lus sur son visage le transformait dans mon esprit. Ce n'était pas un adversaire que j'avais devant moi, mais un esclave. « Vite ! Vite ! » criaient les garçons en sautant sur la banquette dans une sorte d'affolement. Alors la brute avança la main vers moi avec un sourire implorant. Je demeurai absolument immobile, immobile de l'immobilité stupide d'une idole, puisque c'était cela que j'étais devenu pour ces énergumènes.

Afin de voir cette scène dans toute sa tristesse et toute sa laideur, il faut se représenter le wagon mal éclairé par un manchon à gaz, le drap bleu marine recouvrant les banquettes, l'odeur de fumée froide qui collait aux cloisons, le bruit des roues, l'effroi des garçons qui redoutaient que des voisins ne missent l'œil aux petites fenêtres. Je n'ai pas besoin d'entrer dans le détail de ce qui se passa et dont la banalité avait quelque chose de morne et de mécanique.

Tout cela ne dura que trois ou quatre minutes, moins peut-être. J'ai l'impression que nous nous séparâmes à la première station qui suivit. Quoi qu'il en soit, les trois garçons parurent désireux de disparaître le plus vite possible, et à partir de ce jour-là, ils cessèrent de tourner autour de moi dans la cour du lycée. Les compliments prirent fin. La belle saison arriva et les massifs de lilas refleurirent. J'oubliai tout. Cette scène qui me paraît aujourd'hui si frappante s'effaça de ma mémoire pour de longues années. Je n'avais en aucune manière le sentiment d'avoir commis une faute et il est très remarquable que pas la moindre mauvaise pensée ne me vint de quelques mois.

Comme la brute se désintéressait à présent de moi, je cessai de me préoccuper du sort de Noyon. D'une certaine façon, j'étais redevenu ce que j'étais avant la mort de ma mère. La sensualité ne comptait plus du tout dans ma vie. Ce fut vers ce moment que je me liai avec un garçon aussi grave qu'il était stupide et que je me plaisais à humilier un peu de temps en temps, car je le jugeais inférieur à moi sur tous les plans. Sa nullité flattait mon orgueil qui se réjouissait à peu de frais.

En même temps (ces contradictions ne s'expliquent pas facilement), je m'appliquais à faire le sot avec le camarade en question, à parler comme lui, à raconter des bouts d'histoire d'une naïveté pesante, à rire bêtement, à enrouler comme lui une mèche de mes cheveux autour de mon index en signe d'incertitude. Pourquoi ? Mystère. Il ne me venait pas à l'esprit que je n'étais peut-être pas aussi séduisant ni aussi doué que je commençais à me le figurer, et je crois que ce qui m'attirait vers ce garçon était son innocence beaucoup plus profonde que la mienne ne le fut jamais. De nouveau les mots de pur et d'impur voltigèrent sur mes lèvres. Si je parle de ces choses qui peuvent sembler insignifiantes, c'est qu'avant la fin de cette année-là, elles prirent un sens extraordinaire.

Mai venu, je changeai tout à coup.

*

A la maison régnait un grand silence. Mon beau-frère et sa femme étaient partis s'établir à Gênes où ils devaient rester jusqu'en 1940. Anne et Retta étaient infirmières de la Croix-Rouge, à Saint-Germain en Laye. Ma sœur Mary était-elle avec nous ? Je n'arrive pas à m'en souvenir. Restaient, en tout cas, ma sœur Lucy qui ne parlait presque plus depuis la mort de ma mère, et mon père que nous ne voyions qu'aux repas du soir. Lui aussi se rencognait dans un silence qu'il s'efforçait parfois de rompre de sa voix douce pour nous raconter des histoires de l'autre guerre, celle de son enfance. Avec Lucy il jouait de temps en temps aux cartes, ou bien, la tête dans les poings, il s'absorbait dans la lecture d'un livre posé sur la table de la salle à manger. Quel livre ? Sans doute un ouvrage qui prouvait que nous avions raison de nous séparer du Nord en 1861 (il y en avait des rangées entières dans notre bibliothèque). L'absence de ma mère créait un vide effrayant. Je le sentais de plus en plus et fuyais cette douleur qui grandissait en moi presque de jour en jour à mesure que je devenais homme. Je me rendais compte qu'attendre le retour de celle qui avait disparu était un rêve de l'enfance. Elle ne reviendrait jamais, c'était tout. Et pourtant, elle revint, mais cela je ne pouvais pas le prévoir ni de quelle manière ce retour se ferait.

Je me promenais sous les arbres, dans la splendeur du printemps. Le soleil passait à travers les feuilles et les oiseaux chantaient, mais il n'y avait plus de joie sur terre. Je me demandais comment j'avais jamais pu me rouler sur l'herbe. M. Tisserand venait chaque jeudi me donner ma leçon, et ce jour-là aussi venait la couturière, parce qu'il fallait continuer à les aider comme du temps de ma mère, mais tout

paraissait vain. Si Mary était avec nous, ce dont je ne suis pas sûr, elle devait passer la journée à Paris avant de repartir pour l'Italie. Notre vie à tous était dévastée parce qu'il manquait la grande personne qui, je ne sais comment, rassemblait jadis tout le monde autour d'elle. Pour ma part, il me semblait la voir partout, dans le fauteuil où elle s'endormait, à la fenêtre où elle se penchait, la main au-dessus des yeux à cause du soleil qui la faisait souffrir, mais ce n'était chez moi qu'une triste illusion. J'enviais mon petit-neveu qui, âgé de quatre ans, l'avait vraiment vue après sa mort, un jour qu'il descendait l'escalier un peu trop vite et qu'elle lui était apparue sur une marche pour lui dire en souriant : « Doucement, mon petit ! »

*

Je ne couchais plus dans la chambre où elle était morte. J'avais repris la mienne au dernier étage. C'était mon domaine, le lieu de mes rêves et de l'histoire continuée. Même par les plus beaux jours, la lumière y était faible, mais de la petite fenêtre j'apercevais le lac et toutes sortes de pensées que je n'arrivais pas à formuler me montaient à l'esprit. Cette nappe d'eau, entre les arbres, je la considérais sans fin avec d'étranges élans parce qu'elle m'aidait, je ne sais comment, à rejoindre mon enfance. J'imaginai que de nouveau tout était comme avant le malheur. Je lisais des poésies de Ronsard que je me répétais à mi-voix jusqu'à m'en étourdir, mais l'ennui se glissait dans ma vie...

Quant à ma religion, elle se réduisait à la prière que je récitais le soir, à la lecture d'un chapitre de la Bible chaque jour et à ceci que je ne livrais pas sans hésitation : ma sœur Eléonore m'avait fait cadeau de son crucifix de plâtre et je l'avais accroché dans ma chambre, tout protestant que j'étais, mais quand venait le moment du péché dont je finissais par haïr la tyrannie, je décrochais le crucifix. Or, il y avait dans cette condamnation secrète de ma conduite le germe de quelque chose que je ne soupçonnais pas, et c'est pourquoi j'en ai parlé ici. Il est certain que j'aimais le Christ comme une personne vivante et présente. Je croyais fermement qu'il était là et que, lorsque je faisais le mal, renversé sur le lit comme un assassiné, c'était l'ange noir qui m'ensorcelait. Que tout, ensuite, me paraissait morne ! La chambre, les jours succédant aux jours...

Cependant il s'opérait en moi une transformation intérieure dont je prenais conscience. Je me sentais plus intelligent, plus fort. Le besoin d'écrire ne me laissait aucun répit, mais écrire quoi ? Une histoire de France, un grand livre qui dépasserait tous les livres. Il s'agissait d'exceller, d'être le premier, de distancer tout le monde, d'éblouir. Ma naïveté étant à la mesure de mon orgueil, je commençai immédiatement par la Gaule. Ce n'était pas dans ma chambre que je travaillais. Cette pièce était pour moi hantée par le mal. J'allais ailleurs, je descendais à la chambre de ma mère. Grâce aux trois fenêtres qui l'éclairaient, le soleil y entraît à plein. Là, je me sentais en sécurité contre moi-même et toute l'après-midi j'écrivais.

J'ai oublié de dire que cet été-là, je portai pour la première fois le pantalon, quittant à jamais la culotte demi-longue qui descendait au-dessous du genou. Ainsi je devenais homme à mes propres yeux. Je me coiffais non plus en brosse, mais les cheveux appliqués au crâne, sans raie, selon la mode lancée avant la guerre par les Sud-Américains. J'étais distant, taciturne, renfermé en moi-même et rendu plus sombre encore par ces fautes qui avaient si peu de rapport avec le plaisir, car j'étais d'un tempérament froid : aucun désir ne m'effleurait devant un visage humain. Le monde était vide. Je ne me rendais pas compte que c'était mon égoïsme qui le vidait. Le prochain restait pour moi quelque'un d'inimaginable. Sans doute, la souffrance du prochain me troublait, m'épouvantait même quand j'en étais témoin, mais je demeurais immobile devant lui, et pourtant... Un souvenir me revient. Comme tous les hôpitaux de Paris étaient pleins à l'époque, on réquisitionnait en partie certains lycées. Ainsi le premier étage du nôtre reçut les blessés qu'on ne pouvait loger ailleurs. On voyait les moins atteints se promener dans la cour dans leurs uniformes bleu horizon et nous avions ordre de les saluer, ce qui du reste les gênait visiblement. Au-dessus de nos têtes, lorsque nous étions en classe, on allait et venait. Un jour, je fus glacé d'horreur par un cri terrible suivi d'une sorte de galopade. Aucune explication ne nous fut donnée, mais c'était cela qu'il y avait au-dessus de nous. Ce cri, pour moi, ce fut la guerre. Je supposai qu'un blessé, souffrant au delà de ce qu'il pouvait endurer, avait sauté à bas de son lit pour s'échapper. J'eus peur. Le monde s'ouvrait devant moi, je ne pouvais plus nier son existence, il était là comme l'enfer. C'était à l'automne de 1915. Rentré chez moi, le jeudi, je continuais ma stupide histoire de France à l'aide de Seignobos et du petit Larousse.

Je crois que ce fut en octobre 1915 qu'eut lieu un des événements les plus singuliers de ma vie.

Il est nécessaire de savoir qu'attendant à la chambre de ma mère (je l'appelais toujours ainsi bien que mon père l'occupât) se trouvait une salle de bains qui regardait vers le boulevard Carnot. C'était une petite pièce très ensoleillée dans un coin de laquelle on avait placé une commode à poignées de cuivre, et sur cette commode un meuble assez étrange, sorte de coffre ouvert d'un côté, muni de rideaux à rayures vertes et rouges. Ces rideaux, si on les écartait, laissaient voir les chemises blanches de mon père, soigneusement posées les unes sur les autres, avec leurs grandes manchettes bien empesées. Ai-je besoin de dire qu'à mes yeux, ces chemises n'offraient pas le moindre intérêt. Mon père vivait dans un monde absolument étranger au mien. J'avais pour lui beaucoup de respect, mais je n'avais rien à lui dire. Nous parlions quelquefois du temps qu'il allait faire, ou bien il me donnait en quelques mots son opinion sur le communiqué du matin, et de temps en temps, un souvenir d'Amérique lui revenait à l'esprit, de l'Amérique de sa jeunesse. J'écoutais en silence cette voix douce que l'âge et le chagrin commençaient à voiler un peu, et je disais à mon tour deux ou trois mots pour montrer que j'étais attentif, mais il y avait entre nous non pas une gêne, mais une absence d'intimité qui me mettait mal à mon aise. Qu'il m'aimât, je n'en doutais pas, et j'étais sensible à sa bonté qui le rendait si différent des autres hommes. Le fait est, cependant, que nous ne savions pas nous parler. Était-ce dû à l'écart de quarante-trois ans qui nous séparait ? Je me sentais autre que lui et il n'arrivait pas à me rejoindre. Je n'ai de lui que des souvenirs d'une affection un peu gauche et d'une certaine timidité de sa part comme de la mienne. « Hello, boy ! » me disait-il en me voyant, et il me souriait, mais ses grands yeux couleur de châtaigne avaient perdu leur gaieté depuis la mort de ma mère. A ma façon bizarre, je l'aimais, je voulais surtout ne jamais l'offenser en rien, répondre exactement à tout ce qu'il attendait de moi. Qu'il y avait loin, pourtant, de cette amitié respectueuse et tant soit peu guindée, à l'élan qui me portait jadis vers ma mère ! A ma mère, je disais : « *I love you !* » dix fois par jour. Aurais-je pu dire « *I love you* » à mon père ? Nous étions l'un devant l'autre à peu près comme deux étrangers.

Un jeudi après-midi que je travaillais dans sa chambre à je ne sais quoi, peut-être à mon histoire de France, l'idée me vint tout à coup de me lever et d'aller dans la salle de bains. Je me mis à penser à ma mère et il me sembla que d'une façon inexplicable elle était présente. Comment décrire ces impressions que les mots ne peuvent que maladroitement désigner ? Dès qu'on essaie d'en parler, elles paraissent s'évanouir dans une sorte de brume où le langage ne les atteint pas. J'attendis un moment devant le meuble où mon père

rangeait ses chemises, puis par une inspiration subite j'écartai un des rideaux rouge et vert. Sous une des chemises, à moitié dissimulé, glissé là comme un objet qu'on veut garder pour soi, un livre attira mon attention.

C'était un abrégé de toute la doctrine catholique à l'usage des nouveaux convertis, par le cardinal Gibbons, de Baltimore. Je commençai à le lire. Immédiatement ? Je ne sais pas, je ne me rappelle plus, mais ce que je puis affirmer, c'est que dans l'espace de dix ou quinze jours, j'avais dévoré le livre entier. Depuis le premier mot jusqu'au dernier, je crus tout ce qui était contenu dans ces pages, je le crus avec force et avec joie. Il me sembla qu'alors que je mourais de soif, une eau fraîche m'était versée d'une source intarissable, une eau délicieuse qui répandait la joie. Ce que je voulais savoir, je le savais enfin, ce que je voulais croire m'était prodigué, je regrettais seulement qu'il n'y en eût pas plus. Cette eau plus enivrante que le vin me transforma d'un seul coup, je devins catholique de désir, sans hésitation aucune, dans un immense élan vers Dieu.

Le livre fini, je le relus, me semble-t-il, plusieurs fois, puis il me fallut annoncer à mon père les dispositions nouvelles dans lesquelles je me trouvais. Je ne dus pas balancer longtemps. Je me sentais l'âme d'un néophyte prêt à affronter un préfet romain. Pourquoi aurais-je eu peur de mon père ? J'allai le trouver et, foulant aux pieds timidité et amour-propre, je lui dis que j'avais trouvé ce livre sous ses chemises et que je voulais devenir catholique. Il sourit et me mit la main sur l'épaule. « Je suis moi-même catholique depuis le 15 août dernier, me dit-il. A Paris, je te ferai connaître un religieux qui se chargera de ton instruction. »

Mon instruction ! « Mais je sais tout ! s'écria intérieurement l'orgueil. J'ai lu le cardinal Gibbons ! » Cependant je n'osai pas discuter avec mon père. A mes yeux, il ne pouvait avoir tort. Il ne me dit plus rien ce jour-là, mais je le sentais ému, et comme il était aussi pudique que moi, nous ne parlâmes plus de religion.

Je montai à ma chambre. L'ange des solitudes s'évanouit comme un brouillard. Je tombai à genoux, la tête sur le lit. Dieu était là, je ne savais quelles prières lui dire, mais je crois bien que je riais. Rappelle-toi, Seigneur, cette minute où tu t'es penché vers moi. Tu vois bien ce que je suis. Alors, rends-la moi, cette minute et fais-en mon éternité.

*

Au mois de septembre de cette année-là, notre bail venant à expiration, il fut décidé que nous retournerions vivre à Paris. Quitter

la Villa du Lac où nous avions de si cruels souvenirs ne semblait pas difficile, et cependant je me souviens que, les derniers jours, j'errais tristement au jardin où l'ombre et le soleil ignoraient tout de la guerre et de la mort, et ne me parlaient à moi que de bonheur. La paix dans le silence, la lumière sur mes mains, à mes pieds, qu'y avait-il de plus vrai au monde que tout cela qui m'était donné dans l'instant ? J'arrivais malaisément à imaginer autre chose, je ne pouvais me former une idée d'un monde où je ne fusse pas présent. Là précisément était le biais de ma nature par lequel le démon allait m'enfermer de nouveau en moi-même. Par la grâce de Dieu, je connaissais mon créateur et je me connaissais moi-même, mais il me restait à découvrir cet autre moi-même qui était le prochain. Or, à la veille d'un grand combat dont je n'ai pas encore vu la fin, je refusais le monde extérieur dont la réalité commençait à me paraître douteuse, et avec le monde toutes les voix qui me parlaient, tous les visages qui se tournaient vers moi, toutes les rumeurs de souffrance au loin, toute la douleur, toute la croix.

Par lueurs, je me rappelle certaines minutes. Les déménageurs avaient tout emporté, la maison était vide, il fallait partir. Alors, dans une sorte d'affolement, je descendis par l'escalier de pierre en pas de vis jusque dans les profondeurs de la cuisine silencieuse. Je ne sais ce que je voulais, ce que je cherchais. Je sentais qu'en partant je m'arrachais à quelque chose. Ces marches, ma mère les avait montées et descendues, il y avait un endroit où elle était tombée.

*

A Paris, en attendant de découvrir un appartement, nous nous retrouvâmes de nouveau à la Pension Mouton. C'était ce qu'il y avait de plus commode pour nous tous. Le lycée se trouvait à quelques minutes de là et pour aller rue du Louvre, mon père prenait le métro à la place du Trocadéro. Je me souviens du bruit de nos pas dans le petit escalier au tapis rouge. Tout me semblait pauvre et sombre dans cette maison d'autrefois qui maintenant était pleine de gens venus d'un peu partout, au hasard de la guerre, et qui attendaient on ne sait quoi, la fin des hostilités sans doute.

La salle à manger réunissait dix ou douze personnes, entre autres une très vieille dame en noir dont les idées se brouillaient, mais qui gardait de bonnes façons. « C'est cossu, bourgeois et familial », disait-elle de la sinistre pension où nous avions échoué, paroles qui nous faisaient pouffer malgré les tristesses du moment. A côté d'elle, un grand diable de gentilhomme normand chassé de sa Normandie par

des revers d'argent, vieillard sec et cynique, mais d'une grande politesse. Le nez en bec d'aigle, la joue rose, il s'asseyait de côté, croisant d'interminables jambes, la serviette jetée sur un genou, son verre de calvados entre les doigts. Ses vues étaient pessimistes et il avait une façon particulière de ricaner silencieusement quand le mot de victoire se glissait dans la conversation. Le regard dont il couvrait la pauvre masse noire et tremblotante qu'était sa voisine me frappait par la force de mépris qu'il savait mettre dans ses yeux de rapace. Plus loin, dans le fond de la pièce, deux dames très pâles, au visage bouffi, aux joues blanches de poudre, sœurs toutes deux, disaient à voix feutrée des inconvenances. Chacune avait un fils. L'un s'appelait Hubert et l'autre Gaston. Hubert était simiesque. Gaston ressemblait à un bel enfant de chœur aux grands yeux bleus. C'était le cas ou jamais de parler de pureté quand il tournait vers vous son regard limpide, mais il y avait là une illusion qui me fut ôtée assez vite. Plus loin encore, tout à fait au fond, une Sud-Américaine replète en chandail épinard qui moulait ses formes, parlait français, anglais, espagnol, tout ce qu'on voulait pourvu que la conversation fût pimentée. Je revois la frange noire qui lui balayait le front et le long porte-cigarette de jade vert dont elle ne se séparait que pour manger. Je dois ajouter qu'à table, la conversation ne s'égarait dans l'indécence qu'à la faveur de chuchotements entre les deux dames pâles et la Sud-Américaine, leur complice. Les garçons riaient sournoisement. Mon père, tout à sa tristesse, n'entendait pas. Anne et Retta, lorsqu'elles dînaient avec nous, le jeudi soir, jour du poulet, levaient les sourcils de temps à autre, mais ne disaient rien. Elles étaient maintenant infirmières à l'hôtel Ritz, et, vêtues de blanc, me paraissaient très belles.

On voyait aussi une autre dame, très silencieuse et très modeste, jeune et jolie, toujours en deuil, et dont le mari était au front. Celle-là avait souvent les yeux rouges. J'appris qu'elle était bretonne. Elle me regardait quelquefois d'un air sérieux. Je me souviens qu'un soir, ayant vu ce jour-là des religieuses avec qui je m'étais entretenu, j'eus une distraction et appelai notre Bretonne ma sœur, au lieu de Madame ; elle me vit rougir et me dit doucement : « Nous sommes tous frères et sœurs. » C'est la seule phrase qu'elle m'adressa jamais.

Parfois nous avions des hôtes de passage. Un soldat en permission, petit homme tranquille et désabusé, avec un pince-nez et une petite moustache noire. Son uniforme bleu horizon n'arrivait pas à lui donner l'air martial. Un jour, il me dit sans me regarder – seul son profil parlait – : « Vous êtes jeune, vous. Moi, je mangerai bientôt les betteraves par la racine. » La chose se vérifia deux ou trois mois plus tard. Nous plongeions alors dans ce gouffre qu'était 1916.

Une autre fois, il vint un Anglais en kaki. Sa mâchoire brillait. Il nous regardait avec une expression indéfinissable qui était au delà du

mépris et qui faisait songer plutôt à l'intérêt amusé qu'on peut avoir pour un repas de singes.

Cette pension, elle m'apparaît avec le recul du temps comme une marmite où bouillait sans cesse je ne sais quoi de trouble et d'empoisonné. Au rez-de-chaussée s'ouvrait (et se refermait aussitôt) la porte d'une chambre où logeait une des dames au visage blafard. Là, derrière une portière, que de rires fusaient dans un air embrumé par les cigarettes ! Un soir, comme je montais me coucher, un des garçons se montra subitement sur le seuil de la pièce mystérieuse et me pria d'entrer, mais j'hésitai et pendant un instant je me tins dans l'embrasure de la porte. « Qu'il entre donc ! » s'écria en espagnol la dame en chandail vert. Mais je m'excusai et disparus. Je ne sais ce qui se passait dans cette chambre du rez-de-chaussée, mais j'avais l'impression qu'on y étouffait. « Ça va très mal, là-bas, vous savez ! » lança la voix d'une des sœurs blafardes, alors que la porte se refermait. Là-bas, au front. Des rumeurs pessimistes circulaient du haut en bas de la pension. Il n'y avait que nous pour ne pas y croire, et nous n'y croyions pas à cause de mon père.

Au début d'octobre, il me présenta à un religieux avec lequel ma mère, cédant aux sollicitations de ses amis catholiques, s'était jadis entretenue. J'appris beaucoup plus tard que la conversation avait été longue et que le Père avait finalement dit à ma mère que puisqu'elle se sentait heureuse et tranquille dans la religion protestante, il fallait y rester. Par ailleurs, elle avait dit à une des religieuses de la rue Cortambert qu'elle aurait voulu naître catholique, mais que née protestante, elle mourrait protestante. Ce sont là les seuls propos que j'aie pu recueillir sur elle. Ils laissent dans l'ombre tout un aspect de la crise spirituelle qu'elle traversa dans les derniers temps de sa vie, à tel point que je ne puis même pas, honnêtement, hasarder une conjecture. Son refus apparent d'achever mon instruction religieuse demeure pour moi une énigme. Elle m'aimait, je le sais. Elle m'aimait de l'amour sauvage et muet de la bête pour son petit, et je ne fais pas injure à sa mémoire en comparant son amour à celui d'une bête. De plus, elle me voulait chrétien, elle me voulait sauvé. D'où venait donc ce silence sur des choses qui lui tenaient si fort à cœur, sur cette foi protestante dans laquelle elle désirait mourir ?

*

Il va de soi que je ne me posais aucune de ces questions lorsque je pénétrai pour la première fois dans la chambre du Père X. au fond de Passy. La maison était grise et assez triste, mais à l'intérieur, tout

brillait de propreté. On montait un escalier qui sentait la cire et c'est, je crois, au troisième étage que logeait le Père. La chambre me parut fort grande, et splendide la vue qui embrassait toute une partie de Paris, depuis les hauteurs de Saint-Cloud jusqu'aux Invalides, sous un ciel immense où couraient des nuages. Ce fut cela qui me frappa d'abord, puis l'homme en noir, et plus particulièrement sa voix, une voix sourde et comme éraillée qui voulait se faire douce.

Trop intimidé pour l'observer à mon aise, quand je le vis pour la première fois, je me rendis compte seulement de son extrême politesse et, assis à peu de distance de lui sur une chaise de paille, de la façon qu'il avait de croiser les bras sur la poitrine et de se tenir si droit qu'il ne touchait même pas le dossier de son siège. Mince et le regard très clair, il me parut d'un âge vénérable alors qu'il devait n'avoir qu'un peu plus de quarante ans. Ses cheveux grisonnaient autour de ses oreilles et ne recouvraient qu'à peine le haut de son crâne. Sa bouche était fine et toujours prête à sourire. Je ne sais quelles étaient ses origines, mais il y avait dans son visage cette distinction naturelle qu'on voit à certains hommes issus d'une race paysanne. Il m'apprit qu'il était breton et ce fut là tout ce qu'il me dit jamais de lui et de son histoire.

Les mains sous ma chaise, j'arrachais de nervosité les brins de paille, et c'est le seul souvenir qui me reste de ce premier entretien. Beaucoup d'autres suivirent. Je me procurai le catéchisme d'Audollent et Duplessis et le livre entier y passa dans l'espace de cinq ou six mois. Page à page, nous lisions ensemble, le jeudi après-midi. J'ai gardé de ces leçons un souvenir incertain, mais tout chargé encore d'émotion. C'était la première fois qu'on me parlait de cette façon des grands mystères qui sont à la base de la foi et j'en éprouvais une sorte de ravissement intérieur dont quelque chose devait passer dans mon regard, car le Père m'observait et il y avait parfois de longs silences.

Je crois pouvoir dire aujourd'hui que si jamais un homme m'a aimé d'un amour parfaitement surnaturel, c'est bien cet homme. Comment était-il avec les autres ? Je n'en sais rien, mais il avait pour moi la tendresse d'une âme pour une âme et les heures que j'ai passées avec lui n'étaient pas de ce monde. Quand il me parlait de l'infini, il me semblait que nous n'étions plus entre ces murs, mais dans des régions indescriptibles où régnait un bonheur sans limites. Après cela, je trouvais affreux de redescendre dans la rue, de marcher de nouveau dans cette ville mal éclairée, mais il y avait des jours où, quittant la chambre de ce religieux, je courais jusqu'à la pension pour me jeter à genoux, le visage sur mon lit, et me livrer à une joie extraordinaire dont je souhaitais presque d'être délivré, car elle m'écrasait comme un poids trop lourd.

Nos entretiens étaient invariablement précédés de prières que nous

faisions ensemble, agenouillés sur le plancher : un Pater et un Ave. Dans ces moments-là, je le regardais presque toujours, à la dérobée, à cause de l'expression étonnante que revêtait son visage. On eût dit, en effet, qu'il voyait quelque chose. Ses yeux s'emplissaient de lumière, son front et ses joues devenaient toutes roses comme si le soleil couchant les eût frappés.

De son enseignement, j'ai retenu à peu près tout ce que je sais de la religion. Ses commentaires tournaient toujours à l'amour de Dieu pour les âmes et en particulier pour la mienne dont il me parlait de plus en plus. Peut-on retrouver son innocence ? Je le croirais presque, en ce qui me concerne à cet âge. Sur moi, le péché semblait n'avoir eu aucune prise. Ce fut là ce qui trompa le Père qui se forma sur mon compte une idée tout à fait fausse, car j'avais beau me sentir une âme toute neuve, je ne pouvais faire que je n'eusse péché, mais comme je ne m'interrogeais pas sur ce point, il ne me venait pas à l'esprit d'en parler et le malentendu ne pouvait que s'accroître d'un jeudi à l'autre, d'autant plus que je n'avais jamais eu de remords de mes fautes, et que j'ignorais complètement qu'il s'agissait de péchés graves.

Le Père blâmait en moi une sensibilité excessive, un amour immodéré de la littérature et de la musique, amour qu'il estimait dangereux. « Loti ! s'écriait-il tristement. Vous lisez Loti, mon enfant ? Mais qu'est-ce que cela peut vous faire qu'il y ait un écrivain qui s'appelle Julien Viaud ? » Hugo l'inquiétait aussi, dont je me grisais depuis longtemps. « Attendez, me dit-il un jour, moi aussi je lis Hugo. » Et se levant il alla chercher dans un placard l'anthologie publiée par Delagrave. Vite, il trouva ces vers qu'il me lut lentement pour les fixer à jamais dans ma mémoire :

*Soyez comme l'oiseau, posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent ployer la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes !*

Sa main sur la mienne, il me considéra en souriant. De nouveau il me parla de mon âme, de la beauté de l'âme. J'étais trop intimidé pour répondre, et d'émotion, j'arrachai de ma main libre quelques brins de paille sous ma chaise. Un jour il s'aperçut des petits dégâts dont j'étais l'auteur et s'écria en riant : « Comment ! C'est vous ! C'est mon Julien qui démolit ma chaise ! Je me demandais ce que cela voulait dire, ces brins de paille après votre départ... »

Entre nous grandissait une intimité que je trouvais charmante. Par le biais du catéchisme, il tentait de me mettre en tête des idées d'un ordre pratique. Par exemple, comprenant que j'étais d'une effrayante et irréparable nullité en mathématiques, il me proposa d'étudier le latin

et persuada mon père de me faire passer de la section sciences-langues dans celle de latin-langues, ce qui était une sorte de gageure, mais il s'y prit si bien qu'il m'apprit assez de latin pour que la chose parût possible, et le fait est que, dans l'espace de quelques semaines, étant passé d'une section dans l'autre, j'avais rattrapé des latinistes qui avaient sur moi une avance de trois ans. Tout me paraissait naturel et facile dans cette langue dont je tombai amoureux du premier coup. Et puis, c'était la langue de l'Eglise, et l'Eglise, je la sentais s'édifier autour de moi comme une forteresse invisible qui me mettait à l'abri du monde. Le latin circulait en moi comme un afflux de sang nouveau. J'appris avec ravissement le livre VI de *L'Enéide*. Les vacances survenant, je reçus du Père des lettres en latin auxquelles je devais répondre dans la même langue. *Cur non scriberem tibi lingua latina ?*

Enfin quelque temps qu'on mette à lire Audollent et Duplessis, on ne peut faire qu'à la fin on n'en vienne aux terribles sixième et neuvième commandements. Je ne puis m'empêcher de croire que dans les lenteurs du Père il n'y eût une idée, car si jamais quelqu'un m'observa, ce fut lui et il m'attendait aux commandements sur la pureté, mais il ne voulait y arriver qu'après une très minutieuse préparation. Je passai à travers toutes ces difficultés l'âme tranquille et le regard limpide. « Pensez, me disait-il, qu'il y a dans les lycées des garçons qui ne se respectent même pas entre eux. » J'écoutais sans bien comprendre. Les garçons qui se respectaient entre eux... J'imaginai des garçons bien élevés se faisant de grandes salutations, et les autres, les butors, rien. Le Père me raconta qu'un jour, dans une école catholique, un garçon était allé vers un autre, et lui avait dit en face : « Tu n'es qu'un cochon ! » J'écoutai avec attention et ne bronchai pas. Qu'est-ce que le cochon avait pu faire ? Je ne le savais pas. Et puis, cela ne m'intéressait pas beaucoup. Très littéralement, cela me laissait froid.

Je n'ai aucune idée de ce que le Père conclut de mon silence et de mon regard. Peut-être crut-il deviner que je n'entendais pas grand-chose à ce qu'il me disait, et c'était vrai. Il aurait fallu me parler d'une façon beaucoup plus directe, me poser sans retard des questions précises. J'aurais répondu avec une véracité entière. « Songez, me dit-il un jour, qu'il ne faudrait pas dire un mensonge, *même pour sauver le monde*. » Il n'avait pas besoin de me le dire. Ma mère m'avait enseigné cela bien avant lui. Une autre fois, s'étendant sur les dangers d'une sensibilité excessive, il me dit ceci que je ne puis me garder de juger imprudent : « C'est par sentiment que tombent les filles. Les garçons se perdent par sensualité. » Se perdent était là pour se damnent. J'écoutai sans rien répondre. Je n'avais jamais bien su ce que c'était que la sensualité, mais j'étais bien sûr de n'en pas avoir. Il n'y avait que le Paradis qui m'intéressât, et sur terre la musique et la littérature, les vers de Ronsard sur la forêt de Gâtine, par exemple, et les Nocturnes

de Chopin qu'une amie de ma cousine Sarah me jouait quelquefois.

*

Il faut que je quitte un moment mon religieux et que je parle un peu de cette amie, puisque tout cela se tient. Je lui donnerai le nom de mademoiselle Jeanne. Elle venait d'une partie de la France où l'accent chante si peu que rien. Au château de G., près de Paris, elle avait enseigné la littérature à des jeunes filles étrangères qui vivaient là en pension. J'aurais dû dire plus tôt que mes parents avaient envoyé ma cousine Sarah à G., qui y passa plusieurs années, et ce fut par cette cousine que je connus la demoiselle en question. Pour une raison que j'ignore, elle avait renoncé à l'enseignement au début de la guerre et s'était installée à Paris dans un appartement de la rue du Ranelagh.

La maison faisait face à un grand jardin au bout duquel se voyait la demeure du Père Janvier, dominicain qui eut, je crois, son heure de notoriété, mais dans le salon de mademoiselle Jeanne, ni elle ni moi ne pensions au Père Janvier. Elle me parlait de belles choses dangereuses, de poésie, de romans, de voyages, et parfois, le soir, elle se mettait au piano et me jouait des Nocturnes de Chopin. Heures exquises ! Je souffrais. Une grande détresse m'envahissait, les larmes me montaient aux yeux, je regrettais de n'avoir pas dans ma vie de grands chagrins sentimentaux comme ceux que je devinais dans ces somptueux accords. Il y avait de quoi suffoquer vraiment. Je pleurais, j'étais sans voix, j'espérais que la pianiste ne verrait pas mon visage bouleversé que je cachais, à cet effet, dans mes deux mains, et en même temps je souhaitais sans me l'avouer qu'elle me surprît dans cette attitude intéressante. Comme je me sentais romantique ! Mon cœur se brisait, tout simplement. Un soir, elle me dit à brûle-pourpoint qu'elle me trouvait beau. Cette parole m'enivra. Je rougis, naturellement. Elle me proposa un autre Nocturne. Mon père m'avait dit seulement : « Ne rentre pas trop tard, boy. » Il connaissait mademoiselle Jeanne et ne voyait nul inconvénient à ces visites que je faisais après dîner. Donc un. autre Nocturne, à faire hurler à la mort, celui-là, le douzième. J'étais debout. L'émotion et la fatigue m'obligèrent à m'asseoir. La demoiselle s'interrompit dramatiquement au milieu d'une phrase et me demanda si je voulais boire quelque chose pour me remettre, mais non, je l'assurai en passant une main sur mon front que j'étais bien, que cela se calmerait. Elle me regarda avec inquiétude et me laissa partir.

Pauvre demoiselle ! Je ne comprenais rien à sa sollicitude, à ses sourires. Elle n'était ni belle ni très jeune. Vive, avec un grand nez

frondeur, elle se moquait de tout sauf de l'art et de l'amour. Dans toute ma candeur d'alors (où était le jeune homme de l'été dernier ?) je lui parlais de religion, je lui en parlais même avec une certaine abondance, car je commençais à prendre goût aux discours. Les mots me grisait. Elle m'écoutait, levant un sourcil, et se déclarait voltairienne, puis se mettant au piano usait et abusait de cette arme déloyale qui me ravageait délicieusement. Je crois qu'avec un peu d'audace elle m'eût séduit, mais elle était sans doute gênée par le fanatique naissant qu'elle devinait en moi.

*

Le printemps venait, j'étais à la fois tout lyrisme et tout mysticisme, je pouvais verser d'un côté comme de l'autre. Quand je sortais de la chambre du Père X., j'étais prêt à affronter la torture pour ma foi toute neuve. Cette sensibilité étrange, avec ses bondissements imprévus, inquiétait un peu le Père. Il redoutait, non sans raison, tout ce qu'il devinait de vulnérable dans ma nature. Encore ne savait-il pas tout, car je ne disais pas tout, je ne lui parlais pas du plus dangereux, ignorant moi-même que cela fût dangereux, ignorant tout, ne me rendant pas compte, par exemple, que j'étais tombé amoureux d'un de mes camarades à qui je n'avais jamais dit un seul mot.

Que savais-je de moi ? A peu près rien. Je me croyais seulement très beau et très doué. C'était même là des certitudes que je cachais sous des dehors modestes et il y avait ceci qui embrouillait tout comme à plaisir, c'est que j'étais ivre de religion. Un jour, j'avouai au Père que j'étais triste. « Triste », fit-il. Et se levant, il alla chercher un livre dans son placard. C'était une concordance biblique. « Nous allons voir ce que dit l'Ecriture de la tristesse », dit-il de sa voix déchirée, et il se mit à tourner les pages. *Tristitia sicut tineae*, lut-il enfin³. Et il ajouta : « Vous avez la teigne. » Je le regardai gravement. Je n'aimais pas beaucoup qu'il comparât ma belle tristesse à une sale maladie... Les bras croisés, l'œil intraitable, il répéta : « La teigne. » Et de nouveau il me mit en garde contre cette diablesse de sensibilité. « Vos lectures, votre amour de la musique... » Je jugeais inutile de lui parler de mademoiselle Jeanne, non par dissimulation, mais parce que je pensais que cela lui semblerait sans intérêt. C'était bien mal connaître un religieux. Je ne lui parlais pas non plus de mon camarade Frédéric que j'adorais et qui, lui, semblait ne pas même savoir que j'existais, car il ne m'avait jamais regardé une seule fois.

Quoi qu'il en fût, le jeudi suivant, le Père X. m'interrogea un peu sur cette tristesse qu'il cessait de comparer à la teigne. Peut-être étais-je

triste de ne pouvoir aimer Dieu comme je le voulais ? Cette supposition me fit ouvrir de grands yeux, et pour la première fois de ma vie j'eus le sentiment de me trouver devant une grande personne qui ne me comprenait pas. J'en demeurai abasourdi, à tel point que je me demandai si le Père n'avait pas raison, car enfin, comment un prêtre pouvait-il se tromper ? Il y avait sans doute quelque chose que je ne saisisais pas. Assurément j'aimais Dieu, et je pensais bien l'aimer de toutes mes forces. Existait-il une façon de l'aimer plus encore ? Je gardai le silence. Je me souviens très bien que je me mis tout à coup à respirer difficilement et que ma poitrine se serra. La crainte me prit de ce que le Père allait dire, mais il ne me dit rien d'alarmant, il me demanda seulement si je me voyais dans une cellule.

Une cellule ? Je n'y avais jamais songé de ma vie. Mon imagination me représenta une charmante petite pièce aux murs blanchis à la chaux avec une fenêtre donnant sur un paysage enchanteur tel que Loti en décrivait. Pourquoi pas une cellule ? Le Père semblait y tenir. Une cellule dans un monastère... Quoi de plus romantique qu'un monastère ? Je me vis habillé de bure. Quel effet cela produirait ! Julien s'est retiré dans un monastère... J'essayai de réfléchir, d'être sérieux. J'aimerais Dieu dans une cellule. « Oui », répondis-je. Alors, à ma grande surprise, le Père se leva et j'en fis de même. Mettant ses bras autour de mon cou, il appuya légèrement sa joue contre la mienne. « J'en étais sûr », me dit-il.

Nous nous rassîmes et il se mit à me parler de la très grande grâce que me faisait Dieu en me retirant du monde. J'eus soudain l'impression de m'être inexplicablement lié, car j'étais loin de m'attendre à pareil discours et à toute l'émotion que je lisais dans les yeux de cet homme si grave et si saint. Selon lui, ma sensibilité, mon goût pour l'étude et pour l'art indiquaient une vocation bénédictine. Oh, mon Père, votre innocence ne valait-elle pas la mienne ? Ce religieux n'alla-t-il pas jusqu'à me désigner le monastère où je serais le mieux pour faire mon salut ? L'île de Wight fut choisie, puisque j'étais anglo-saxon. L'endroit me fut décrit d'une façon très séduisante, mais l'accent fut mis sur le bonheur d'une vie tout entière consacrée à Dieu, sur le paradis qui ferait suite à ce paradis. Je me sentis perdre la tête. Comment n'avais-je pas su plus tôt que j'avais une vocation religieuse ? La chose me paraissait évidente depuis cinq minutes et je devins fou de joie. Le Père fut d'avis d'attendre avant d'avertir ma famille de ce qu'il appelait ma décision et je regrettai de ne pouvoir communiquer aux miens dès ce soir et, plus tard, aux amis une nouvelle si intéressante.

Ainsi Dieu m'avait choisi. Je courus chez moi pour me jeter au pied du crucifix qu'Eléonore m'avait donné. J'étais ivre d'amour. J'étais également ivre d'orgueil, mais cela je ne le savais pas. Dans tous ces

élans, dans tous ces bondissements d'un cœur qui battait d'une passion surnaturelle, l'amour-propre trouvait son compte. Un aliment de choix était offert à ma vanité. Et pourtant j'aimais Dieu. Là était le mystère. J'aimais Dieu d'un amour qui me grisait et me faisait par moments oublier ma propre existence, mais ces moments étaient courts. Tout me ramenait à moi, même Dieu.

Aujourd'hui que ces choses sont loin, je trouve confondant qu'un religieux aussi intelligent et d'une spiritualité aussi éminente ait pu se tromper à ce point sur mon compte. Il devait avoir de bonnes raisons pour me mettre en tête cette idée d'une vocation religieuse. Peut-être pensait-il que je ne me sauverais pas ailleurs que dans un couvent, peut-être, par une intuition que de tout mon cœur j'espère fausse, me voyait-il perdu si je restais dans le monde. Cette sensibilité qui lui inspirait de si vives frayeurs, y voyait-il le germe de passions invincibles ? Prévoyait-il un grand désastre spirituel, les pièges de l'amour, de la chair, du succès ? J'incline à croire, en écrivant ces lignes, qu'il envisageait le pire et qu'il prenait sur lui de me suggérer une vocation pour m'arracher à l'enfer. Que parlais-je tout à l'heure d'innocence ? Il voyait clair et très clair. Seule l'issue du combat lui était cachée. Qui est sauvé, qui perdu ? C'est le secret de Dieu.

Ces jours que je gardais jadis dans ma mémoire comme un trésor que personne ne pouvait me ravir, pourquoi faut-il qu'aujourd'hui, en les examinant de tout près, je les juge moins beaux ? Avec un sérieux au-dessus de mon âge, j'étais en même temps léger. Il y avait en moi une sorte d'arrogance spirituelle et d'une certaine manière tout l'Evangile m'échappait, je ne savais de quoi il y était question, car l'orgueil me crevait les yeux, et c'est, je pense, le cas de nous tous.

Je me souviens qu'un jour je me trouvais près de la fenêtre du petit salon de la pension et que très gravement je lisais un livre. Quel livre ? *L'Imitation*. Je n'avais aucun désir de me montrer ni de me cacher, j'étais seul et désirais le rester. Je ne le fus pas très longtemps. Entrèrent bientôt les deux garçons dont j'ai parlé, Hubert et Gaston, Hubert le petit singe et Gaston le bel enfant de chœur. Ils me demandèrent ce que je lisais et je le leur dis avec une simplicité qui me parut admirable. « Quel poseur ! » fit Gaston en riant. « Tu ferais bien mieux de venir t'amuser avec nous », fit Hubert. Je ne répondis pas et continuai ma lecture pendant que les garçons allaient s'asseoir sur le tapis, dans un coin où ils étaient à moitié cachés par le piano, de sorte qu'entrant tout à coup on ne pouvait les découvrir qu'au bout de quelques secondes.

Je les entendis chuchoter et remarquai du coin de l'œil qu'assis à la manière des tailleurs ils se faisaient face et que Gaston, le dos tourné, me cachait presque entièrement son camarade. Ce qu'ils pouvaient faire, je l'ignorais et cela ne m'intéressait pas, je ne voulais que le

silence qui me permît de m'élever à de nouvelles hauteurs ! Un assez long moment s'écoula et j'avais oublié la présence des deux collégiens, quand la voix d'Hubert se fit entendre, nette et provocante, mais il employa des mots que je ne connaissais pas et qui se gravèrent d'autant mieux dans ma tête.

Est-il croyable que je n'aie pas compris ce qu'ils faisaient tous deux dans ce recoin obscur du petit salon ? Tout ce que je puis dire est que j'achevai tranquillement la lecture de mon chapitre et que, me levant, je sortis sans bruit de la petite pièce, avec ma belle âme.

Il se peut que je me juge sévèrement, mais je cherche à dire la vérité telle qu'elle se présente à moi aujourd'hui par le souvenir. Je me croyais, non supérieur à autrui, mais différent. Je ne faisais partie, à mes propres yeux, d'aucun groupe. Au-dessus de moi, pareille à un ange attentif, il y avait ma mère. Venait ensuite le religieux qui se chargeait de mon instruction et que je révérais. Peu à peu, je m'engageais dans une sorte de rêve qui prenait la place de la vie. Quelqu'un eût dû se trouver là pour me secouer. J'étais pareil à un somnambule perdu dans des songes de mégalomanie mystique.

Un jour, au hasard d'une conversation, le Père prononça le nom de Jaurès et je ne me souviens plus ce qu'il m'en dit, sinon que cet homme politique avait jadis soutenu une thèse de philosophie démontrant la réalité du monde extérieur. « Il devait être fou ! m'écriai-je. Comme si le monde pouvait ne pas exister ! — Fou, oui », dit le Père, qui n'insista pas. Il ignorait à coup sûr ce qu'il venait de semer dans mon cerveau et quelle moisson allait y lever plus tard, car l'idée que le monde pouvait ne pas exister s'installa en moi à mon insu.

*

Sans doute n'étais-je pas absolument tel que je me dépeins, je veux dire qu'il y a toujours, caché au fond de nous-mêmes, quelqu'un dont nous ne soupçonnons pas l'existence, que nous ne pouvons jamais atteindre, et que Dieu aime. Celui-là, notre moi véritable, peut entrer en rapports avec Dieu et lui parler. Mon erreur était de me prendre pour celui que je voyais tous les jours dans mon miroir. Je n'étais pas l'adolescent fier et poliment dédaigneux qui mettait ses distances entre lui et le monde, pas plus que je n'étais le vêtement qui me couvrait le corps. En fait, je ne savais qui j'étais et passais à côté de moi-même tous les jours de ma vie sans me voir. Peut-être, au moment de la mort, l'inconnu se lèvera-t-il devant moi pour me reprocher mon aveuglement et me juger. Dans mes mauvaises actions, il ne se

reconnaît pas. Lui ai-je jamais permis de se manifester, de vivre en ce monde où Dieu l'avait envoyé pour parler aux hommes le grand langage de l'invisible ? Il y eut pourtant, dans ma seizième année, des minutes exceptionnelles dont le sens ne m'est jamais apparu clairement, mais où je suis bien certain que quelque chose se passa.

Je partageais à la pension une chambre avec mon père. C'était une assez grande pièce dont les fenêtres regardaient le long jardin où quelques poules caquetaient tristement sous deux petits acacias échevelés. Je me souviens que le lit de mon père était poussé au fond d'une sorte d'alcôve et le mien à l'autre bout de la chambre, de sorte que, une fois couchés l'un et l'autre, il ne nous était plus possible de nous voir. L'hiver venu, un bon feu de bûches brûlait du matin au soir dans la cheminée (on trouvait encore du bois au début de 1916) et c'était dans cette pièce que je faisais mes devoirs, en compagnie de ma sœur Lucy. Les jours de lessive, le linge de la famille séchait devant les flammes sur des porte-serviettes, et de la flanelle humide s'élevait une odeur que je reconnaîtrais à l'article de la mort.

C'est ici que les chiens entrent en scène. Nous en possédions trois que nous n'avions pas voulu abandonner : deux fox-terriers : Loustalou et Annibal, et un assez gros chien gris du genre griffon qui répondait quand cela lui chantait au nom de Fox. Ces bêtes adoraient la chambre de mon père et, les jours de grand froid, on leur permettait de coucher sur son lit, mais il y avait entre elles des rivalités qui dégénéraient en bataille. D'in vraisemblables poursuites avaient lieu entre les meubles, dans un grand hourvari d'aboiements. Les crocs luisaient sinistrement et plus d'une oreille saignait. Un après-midi que nous étions absents et que le linge séchait devant le feu, une galopade de ce genre jeta dans la chambre un désordre que nous aurions dû prévoir. A notre retour, en effet, nous fûmes accueillis par une fumée qui s'élevait doucement des sous-vêtements de flanelle et montait en spirales au plafond. Les chiens réconciliés dans le péril avaient pris refuge sur le lit de mon père et observaient en silence la lente combustion des porte-serviettes, des gilets et des caleçons dits Jaeger.

Cette scène en apparence insignifiante m'est restée dans l'esprit parce qu'elle en dit long sur ces jours lointains. Nous vivions petitement et, selon toute apparence, manquions tant soit peu de sens commun. Il y avait dans tout cela un soupçon de folie. Mon père, qui était le plus raisonnable de nous tous, ne nous faisait jamais de réprimandes, se contentant de secouer la tête et d'écarter un peu les bras pour les laisser retomber le long du corps avec de terribles soupirs qui nous consternaient.

Il ne nous parlait presque plus depuis la mort de ma mère. Il souriait, demandait des nouvelles de notre santé, et c'était à peu près tout. Jamais je n'ai vu de désespoir plus calme, plus soucieux de ne

troubler personne. Le soir, dans sa robe de chambre grise, il s'agenouillait près de son lit et lisait ses prières dans un petit livre noir, puis il ôtait son lorgnon, et dans mon coin, j'avais l'ouïe assez fine pour deviner qu'il pleurait, mais si doucement qu'il fallait une oreille comme la mienne pour l'entendre. Vers dix heures, il éteignait et sa voix un peu sourde voyageait jusqu'à moi pour me souhaiter une bonne nuit sur un ton de bonne humeur qui ne variait jamais.

De mon côté, j'avais fait mes prières et m'étais couché. Le sommeil venait vite. Une nuit pourtant je ne pus m'endormir. Pourrai-je jamais l'oublier ? J'étais étendu sur le dos quand tout à coup un sentiment de bonheur indescriptible s'empara de tout mon être. Il me sembla que les menaces qui pesaient sur le monde n'existaient plus, que toute tristesse avait subitement pris fin et que dans une sécurité profonde et totale, tout s'épanouissait dans la joie. Je n'ai aucun souvenir du temps que dura cet état. Je ne pensai pas à Dieu, je ne pensai à rien, à vrai dire je ne pensai pas, j'oubliai qui j'étais.

Quand peu à peu je revins à moi (y a-t-il rien de plus mélancolique que de revenir à soi alors qu'on en était sorti ?) j'entendis mon père qui soupirait tristement dans son alcôve. Sans doute se souvenait-il de ma mère. Mon cœur se serra. La vie sur terre faisait peur. De tous côtés, l'homme était en danger.

Je ne dis rien de ce qui m'était arrivé au Père X., en quoi j'eus tort sans doute, mais je considérais que c'était là un secret, mon secret, et puis, comment rattacher cela à la religion ? Une fois de plus, je n'avais rien compris. Beaucoup plus tard, je me posai la question suivante : si c'était Dieu, ne l'aurais-je pas su ? Si c'était Dieu, pourquoi ne me l'avait-il pas fait savoir ? Aujourd'hui encore je m'interroge. L'illusion est toujours possible. De toutes façons, entre Dieu et sa créature, les rapports ne sont pas exprimables en langage humain. Tout se passe dans des régions que nous ne connaissons pas.

*

Au lycée, personne ne se doutait du changement qui s'opérait dans ma vie, sauf Philippe à qui j'en avais dit quelques mots et qui cessait de rire pour m'écouter attentivement. Je ne sais ce qui me poussait à me confier à lui. Non sans raison, je le croyais plus intelligent que nous tous, car je n'étais pas si sot qu'il ne me fût possible de reconnaître la supériorité que d'autres avaient sur moi. Mon orgueil était d'une autre sorte. Cependant la réputation de vice qu'on faisait à Philippe eût dû m'éloigner de lui, mais j'ai dit ailleurs qu'avec moi il se surveillait.

J'avais fait de lui le confident d'une passion aussi pure qu'elle était violente pour un de nos camarades que j'ai appelé Frédéric. Celui-ci, à vrai dire, n'avait pas grand-chose pour le distinguer des autres élèves sinon des yeux d'un bleu admirable et qui semblaient toujours regarder au loin. Avec cela un visage plaisant, un corps solidement bâti, mais une démarche sans grâce et que j'essayais inconsciemment d'imiter. Il marchait un peu comme un canard, et je m'efforçais sans bien y réussir de faire comme lui. Pendant un an et demi, je ne lui adressai pas la parole, je le regardais seulement, passant près de lui avec un cœur qui battait à grands coups, alors que l'objet de cette émotion ne me voyait même pas. Finalement (j'abrège, mais comment tout dire ?) ayant lu *Madame Bovary*, car je lisais tout, j'avalai une poignée de farine en tâchant de me figurer que c'était de l'arsenic. Ce simulacre de suicide paraîtra comique à bien des lecteurs. D'autres sauront par expérience ce qu'il peut se cacher de vrai désespoir dans ces gestes étranges. Bien plus singulier me paraît à distance cet amour insensé côtoyant sans cesse la conversion religieuse, mais je me sens incapable d'expliquer ces choses, je ne puis que les relater. J'arrivais dans la chambre du Père X. le cœur broyé de tristesse à cause de Frédéric et le religieux croyait que la mélancolie qui se lisait sur mes traits venait de ce que je ne pouvais servir et aimer Dieu comme je l'aurais voulu.

On me dira que j'aurais dû parler ouvertement de ce qui me faisait souffrir, mais je ne comprenais rien à ma passion. A qui m'aurait appris que j'étais amoureux, j'aurais certainement répondu que cela n'était pas possible, puisqu'il s'agissait d'un garçon. D'autre part, il suffisait que le Père me parlât de Dieu pour que s'embrasât de nouveau cet amour bien plus mystérieux qui m'arrachait à la terre. Alors je sentais vivement le néant de tout ce qui n'était pas le ciel et je voulais mourir, mais mourir sans douleur, mourir sans croix. La croix était pour les autres, et d'abord qu'était-ce que la croix ? Je voulais le bonheur tel que je l'avais connu dans la nuit merveilleuse, mais le lendemain matin, de retour au lycée, je croisais Frédéric et mon cœur devenait lourd comme une pierre.

Aucun désir charnel ne me tourmentait. Si le cœur brûlait, les sens étaient profondément endormis et j'étais d'une froideur exceptionnelle. L'idée de porter la main sur Frédéric m'eût paru tout bonnement monstrueuse, parce que rien ne me semblait beau qui ne fût pas pur, ce mot retrouvant dans mon esprit tout le pouvoir qu'il avait failli perdre.

A ce propos, il est temps que je parle d'un autre garçon que j'appellerai Roger, bien que ce ne soit pas là son vrai nom. Tous, je crois, nous étions sensibles à sa beauté qui avait quelque chose d'éclatant, pas un seul d'entre nous ne pouvant rivaliser avec lui.

Quand j'aurai dit qu'il avait la peau très blanche et les yeux longs et très noirs, j'aurai dit l'essentiel, car la beauté ne se décrit guère, mais le fait est qu'on ne se lassait pas de le regarder. Le nez, la bouche, l'ovale du visage, tout évoquait l'idée d'une perfection au delà de laquelle l'imagination n'allait pas. Dans *L'Enterrement du Comte d'Orgaz*, le diacre incliné m'a souvent fait songer à lui et c'est là à peu près tout ce que je puis dire.

Comment aurais-je pu me douter, perdu dans des rêves, que ce garçon aux traits si purs était d'une complexion qui faisait de lui la lubricité même ? Rien n'en paraissait d'abord. Il se montrait avec moi d'une courtoisie un peu cérémonieuse. Je me souviens qu'il était toujours vêtu de noir. Dès le premier jour de la rentrée, il vint vers moi et me dit d'une voix ferme : « Je m'assois à côté de toi. » J'étais beaucoup trop intimidé par ce visage d'ange pour dire non, et puis, pourquoi aurais-je refusé ? Il prit donc place à ma gauche et les ruses commencèrent. Moins innocent et moins sot, j'eusse vite compris. Il inclinait sur son cahier un profil charmant et me chuchotait les phrases les plus flatteuses qu'on m'eût jamais dites. Elles enivraient mon orgueil, mais ne m'instruisaient guère sur les intentions de mon voisin. Celui-ci, jugeant bientôt que mon innocence dépassait les bornes de ce qui est possible, entreprit mon éducation en me glissant sous notre pupitre des livres qu'il jugeait à la fois voluptueux et instructifs. J'emportai chez moi et lus avec des soupirs d'ennui *L'Orgie Latine* de Jean Lombard, ou *Saint-Cendre* de Maindron, mais ces histoires m'assommaient. Alors, jouant d'audace, Roger me passa *Les Civilisés* de Claude Farrère. Je lus docilement ce livre et le rendis à son propriétaire. « Qu'est-ce que tu penses du stupre à Saïgon ? » me demanda-t-il en me coulant un regard de côté. « Pas mal », répondis-je. Je ne savais pas ce que voulait dire le mot stupre. Timidement, il posa sa main droite sur mon genou gauche. Je ne bougeai pas du tout, n'éprouvant ni surprise, ni émotion d'aucune sorte. Au bout de quelques secondes, il ôta sa main aussi doucement qu'il l'avait mise.

Le lendemain (car il faut en finir avec cette histoire un peu stupide), la place à ma gauche était vide et je cherchai Roger des yeux sans le trouver. Ce ne fut que vers la fin de l'heure de classe que je l'aperçus tout au fond de la salle, assis au dernier banc. A partir de ce jour, il se mit à changer de place à chaque fois que nous nous réunissions et fit méthodiquement le tour de la salle, tantôt ici, tantôt là. J'étais trop lent d'esprit pour comprendre la raison de ces itinéraires capricieux et notre professeur, vieillard très myope, ne voyait ou feignait de ne rien voir. Un jour, pourtant, il dut trouver que les choses allaient un peu loin, car il apostropha Roger et lui dit : « J'ai l'impression qu'il se passe de votre côté quelque chose qui n'est pas très catholique. — Mais non, Monsieur, je vous assure », fit Roger de sa voix douce, et il

tourna vers la chaire un visage d'une pureté rayonnante. Si j'ai retenu cet incident, c'est à cause du mot catholique dont les syllabes avaient pour moi une vertu indéfinissable.

De tout cela je ne disais rien au Père X. Pour lui en parler, en effet, il m'eût fallu comprendre et j'étais très loin de comprendre. En fait, j'étais redevenu à peu près tel que ma mère m'avait connu, ayant oublié le peu que j'avais découvert. C'est là ce qui me paraît le plus singulier dans cette période de ma vie. La sexualité en était de nouveau absente, ou cachée de telle sorte que j'ignorais tout de sa présence. Le mal n'existait plus pour moi.

*

Au début du printemps, le Père X., me jugeant suffisamment instruit, écrivit à l'archevêché pour obtenir l'autorisation nécessaire et la cérémonie de mon abjuration fut fixée au 29 avril 1916, ma première communion devant avoir lieu le lendemain qui était un dimanche. Une question se posa que je me sentais bien incapable de résoudre. Comme protestant, je devais abjurer l'hérésie de Calvin ou celle de Luther, au choix. Timidement je prononçai le nom d'Henri VIII et j'essayai d'expliquer, non sans bredouiller horriblement, que l'Eglise anglicane n'était ni calviniste ni luthérienne, ni même, m'avait-on dit, protestante. Ces raisons furent écartées comme trop subtiles et non prévues par l'archevêché : « Mon enfant, nous mettrons Luther. »

Le 29 avril, je me trouvai donc dans la crypte de la chapelle des Sœurs blanches, au 20, rue Cortambert, mais je m'aperçois que je vais trop vite et que je n'ai rien dit d'un événement d'un tout autre ordre qui eut lieu un mois plus tôt.

Mon père avait trouvé un appartement dans cette même rue Cortambert, au numéro 16, c'est-à-dire à deux pas des religieuses et juste en face du temple protestant. Cette rue tranquille avait alors le charme d'une rue de province. Le soleil, me semble-t-il, y brillait plus qu'ailleurs et l'on voyait, d'un côté comme de l'autre, quelques maisons à un ou deux étages qui avaient encore de petits jardins comme au siècle passé. Notre appartement, à l'entresol, s'étendait sur toute la longueur de la façade qui comptait six fenêtres. La salle à manger, le grand et le petit salon formaient une enfilade qui nous séduisit. Les chambres à coucher donnaient sur une cour où régnait un profond silence. Mon père me chargea de relever le plan de toutes ces pièces et lorsque nous emménageâmes, en mars 1916, nous connaissions par avance la place de chaque meuble.

C'est là, entre ces murs, que j'ai passé quelques-unes des années les plus heureuses de ma vie et je n'y pense pas sans un peu de tristesse, car de tout cela que reste-t-il ? Déjà il y a trop d'absents et mon père avait à peu près l'âge que j'ai aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, nous voyions avec émerveillement ressusciter sous nos yeux la maison, la maison telle que nous l'avions toujours aimée, celle de la rue de Passy et du Vésinet, avec ses chaises bizarres et charmantes, ce canapé comme on n'en voyait nulle part en France, ces portraits de famille et ces livres qui sont encore autour de nous. Le décor magique se reconstituait. Que tout cela nous semblait beau ! Comme nous frottions l'acajou et le marbre pour rendre à ces choses ce que nous prenions naïvement pour de la splendeur !

En quelques jours, les derniers brins de paille avaient disparu, l'ordre triomphait, notre ordre à nous, à tel point qu'on eût dit que nous habitions là depuis notre enfance, et mon père promenait autour de lui un regard pensif comme s'il cherchait tristement quelqu'un. Il ne parlait presque pas, mais il souriait et sa présence était immensément rassurante. C'était cela qu'il nous donnait avec une tendresse à la fois muette et un peu lointaine. De temps en temps, nous l'entendions murmurer des airs de sa jeunesse et il nous parlait quelquefois de notre famille, mais cela ne m'intéressait pas et j'avais le tort de ne pas l'écouter tout en paraissant attentif. Après dîner, la tête entre les mains, il s'absorbait dans la lecture d'un livre pieux, généralement *La Douloureuse Passion* d'après la Sœur Catherine Emmerich.

Des années plus tard, j'appris la manière dont il s'était converti. Son bureau de la rue du Louvre se trouvait à peu de distance de Notre-Dame des Victoires où il entrait quelquefois, après la mort de Maman, pour une raison que lui-même ne devinait pas. Il disait seulement que quelque chose dans cette église l'attirait, chaque fois qu'il passait devant la façade un peu banale qui se dressait sur la petite place. Un jour, il arriva au moment de la communion. Beaucoup de personnes se rendaient à la Sainte Table et, tout protestant qu'il était, il se joignit à elles, s'agenouilla et communia. L'idée que cette communion était pour le moins irrégulière ne l'effleura pas. Il ignorait à peu près tout de la religion catholique et suivit très simplement son attrait. Quelque temps plus tard, il fut trouver un prêtre et déclara qu'il voulait se convertir. C'est ainsi que Dieu le prit par la main et le conduisit à la vérité.

La crypte de la chapelle des Sœurs blanches est basse et assez sombre, surtout du côté de l'autel qui se trouve appuyé contre le mur du fond. Ce fut devant cet autel, la main droite sur les Evangiles, que d'une voix éclatante, la voix des timides, je lus la confession de Pie V, abjurant Luther et toute hérésie, butant, comme il fallait s'y attendre, sur le mot transsubstantiation. Après quoi, le Père X. fit de son pouce mouillé d'eau bénite un signe de croix sur mon front en prononçant la formule du baptême. L'eau ne coula pas sur mon front, en dépit des exigences du rituel, et, dans l'esprit du Père X, ce baptême donné sous condition n'ajoutait rien à celui que j'avais reçu dans l'Eglise anglicane. J'aurais préféré qu'il en fût autrement, et le Père écrivant fort mal, je m'efforçai de lire *sans condition* là où, dans l'acte de baptême, il avait écrit *sous condition*. Un nouveau baptême, en effet, ayant force de premier baptême, m'eût délivré de tous mes péchés. Pensée grisante, j'aurais été absolument pur et net de toute faute devant Dieu. Je ne réfléchissais pas que cette pensée grisante était elle-même un péché d'orgueil, car je me voulais exactement comme un ange.

Cinq ou six religieuses assistaient à cette cérémonie avec ma sœur Anne et une amie française de ma cousine Sarah. Etait présente aussi une vieille dame très pieuse dont le fils venait d'être tué au front. Elle promenait son deuil dans de longs voiles noirs et me considérait avec une tristesse et une douceur qui me déchiraient.

L'après-midi de ce même jour, je fis au Père X. une pleine et entière confession de tous mes péchés. « J'ai peur, dit-il en m'écoutant que vous ne vous accusiez trop... ou pas assez. » Je m'accusai de mon mieux et les fautes contre la pureté étant nettement définies par le catéchisme, je m'en accusai avec tout le scrupule dont j'étais capable. A ma grande surprise, le Père parut atterré et m'avoua ensuite qu'il ne s'attendait à rien de semblable, qu'il m'avait cru innocent de toute faute de ce genre. « Voilà, pensai-je, beaucoup d'émotion pour peu de chose. » Il fallut qu'il m'expliquât que j'avais gravement offensé Dieu, mais l'idée d'offenser Dieu était si loin de moi aujourd'hui qu'il me fallut un effort pour me ressouvenir de mes affres d'antan et me persuader que ce prêtre avait raison. Je vis qu'il éprouvait un mystérieux chagrin et que mes aveux en étaient cause. Bientôt je me sentis gagné par une inquiétude qui tourna vite à l'effroi. De tout cela il dut passer quelque chose dans mes yeux, car le Père se ressaisit et me prodigua des paroles d'encouragement. Dès que j'eus reçu l'absolution, je m'en allai d'un cœur léger et c'était, je pense, ce que je pouvais faire de mieux. J'oubliai tout et ne pensai plus qu'à la première communion qui devait suivre le baptême, à la messe du lendemain.

Il faisait beau, cet après-midi-là. L'absolution donnée, le Père me

retrouva chez nous avec Anne, et dans le petit salon, s'asseyant au secrétaire qui avait appartenu à Maman, il signa mon acte d'abjuration. Pendant ce temps, que faisais-je ? Je parlais tout bas à ma sœur. Et que lui disais-je ? Il y a de quoi en rester confondu, mais je n'avais que quinze ans et j'étais frivole. Je demandais donc à ma sœur si elle croyait que je pouvais aller au cinéma avec mon ami Jean S. Je ne sais si elle eut le temps de répondre, je ne sais pas non plus (et ne le saurai jamais) si le Père m'entendit. En tout cas, il se leva et me céda la place. Je signai, puis Anne. Il n'y eut pas de commentaires. Les politesses échangées, le Père se retira.

Que fait-on lorsqu'on vient d'être baptisé catholique et absous de ses péchés ? Aujourd'hui je répondrais sans doute qu'on va passer un petit moment à l'église. En avril 1916, je ne savais pas. Je n'avais aucune inspiration sur ce point. Il me sembla pourtant qu'il valait mieux remettre le cinéma à un autre jour et pour cette raison j'allai trouver mon ami Jean S. qui habitait à deux pas de là, rue Greuze. Je lui donnai mes raisons, je lui dis tout, je voulais toujours tout dire, comme aujourd'hui encore. Il ricana. Ce n'était pas qu'il se moquât. Simplement il ne savait pas rire, et il ricana parce qu'il était gêné. C'était un très bon garçon, un peu gros, bouclé, joufflu, bruyant. Nous nous connaissions depuis l'enfance, depuis la rue de Passy (il habitait alors presque en face de chez nous). Aucune conversation sérieuse n'était possible avec lui, mais je l'aimais bien. Plus fort que moi, il me taquinait et me bousculait un peu, me faisait des crocs en jambe, riait sans cesse. Nous cessâmes de nous voir, un peu comme on cesse de jouer à la toupie, sans y penser.

Le lendemain de cet après-midi était, pour me servir d'une expression consacrée, le grand jour, et qu'est-ce qui me préoccupait le plus ? Ce que je vais dire paraîtra bien décevant de la part d'un néophyte, mais les faits sont ce qu'ils sont. Il était convenu que j'assisterais à la messe dans le chœur avec les religieuses, grand honneur. Bien entendu, je serais vu de tous les fidèles qui, eux, se trouveraient de l'autre côté de la grille, dans la chapelle. Or, j'étais très modestement habillé, ne possédant qu'un costume de serge bleu marine qui me paraissait fatigué, luisant par endroits et presque informe. Plusieurs semaines auparavant, j'en avais parlé à Anne, lui demandant si l'on ne pouvait, pour ma première communion, m'en acheter un neuf, mais l'argent manquait à la maison ou suffisait à peine. Je m'entêtai doucement, et doucement on me refusa. Voilà donc quel était le thème de mes grandes méditations la veille de ce jour entre les jours : un costume neuf. J'osai invoquer la parabole de l'invité mis à la porte parce qu'il n'était pas vêtu comme il fallait. Peine perdue. On ne voyait pas le rapport. Et puis – j'aurais dû le dire plus tôt – mon père était absent, se trouvant alors à Copenhague où

l'appelaient ses affaires. Lui seul aurait pu fournir la somme nécessaire. Je souffrais. Sans doute, je m'efforçais de penser à Dieu et plus particulièrement à l'Eucharistie. Je crois que de ce côté-là j'attendais une sorte de miracle, une émotion tout à fait exceptionnelle, quelque chose comme un ravissement. Ce qui me gâtait tout, c'était mon vieux costume. L'oublierai-je jamais ? Il se composait d'une tunique d'aspect vaguement militaire, avec de grandes poches sur les côtés, d'une culotte semi-bouffante qui s'engageait au-dessous du genou dans des bandes molletières, aimable rappel des temps où nous vivions. Enfin j'avais mortellement honte quand la Mère Supérieure (Mère Marie-Adolphine et sa coadjutrice, Mère Marie-Joachim, me firent entrer dans le chœur où m'attendait, du côté de l'épître, un prie-Dieu de velours rouge.

Je me rendis à ma place et me tins debout, fier et désespéré, du commencement jusqu'à la fin de cette messe. Ne sachant que faire et me croyant épié par tout le monde, je me sentais affreusement mal à l'aise. Il est extraordinaire que le Père ne m'eût rien dit sur la façon dont je devais me tenir, mais sans doute n'y avait-il pas songé. Mon orgueil saignait par tous les pores à cause de ce malheureux costume et parce que je me doutais bien que je ne devais pas me tenir debout, mais m'agenouiller. Je n'osais pas, j'avais peur de m'agenouiller aux moments où il convenait de se tenir debout. Si l'on pouvait mourir de honte, je serais sous terre depuis fort longtemps.

Au moment de la Communion, une Sœur vint faire signe au pauvre nigaud et par miracle il comprit que cette fois il fallait s'agenouiller sur la première marche de l'autel. Le cœur me battait horriblement et la tête me tournait un peu. Je crus que j'allais m'évanouir, mais je fis effort pour me rappeler ce que le Père m'avait dit touchant l'Eucharistie que j'allais recevoir et communiai dans un vertige.

Il me revient à l'esprit que, regagnant ma place, je me mis alors à genoux et cachai dans mes mains mon visage brûlant. Cette attitude, je la gardai jusqu'à la fin comme si j'eusse été changé en pierre. Il fallut même que le Père passât près de moi pour que je compris que la messe était dite et que je devais me retirer. Et qu'avais-je ressenti ? Rien. Un élan, un instant de bonheur ? Non, rien. Je n'avais qu'une idée qui était de me cacher, de me cacher n'importe où. Mais il ne s'agissait pas de se cacher. Une religieuse me fit signe de la suivre et me conduisit dans un parloir obscur où m'attendaient la Mère Supérieure et sa coadjutrice. En mon honneur, on avait ouvert les grilles de bois de la clôture et, sur une table, un petit déjeuner, croissants et chocolat, s'offrait à ma gourmandise pour consoler l'homme intérieur. Les religieuses me dirent quelques phrases charmantes d'un air si gai que j'en perdis moi-même ma mine tragique, et resté seul j'engloutis pieusement ce déjeuner dont il ne

resta ni une miette ni une goutte.

*

Ce que Dieu accomplissait en moi, ce 30 avril 1916, je ne m'en doutais même pas, car Il reste le Dieu caché dont la lumière est pour nous une obscurité presque totale. Je ne pouvais plus lui échapper désormais. Le petit lycéen distrait et superficiel était devenu Sa proie. Avais-je jamais été autre chose ?

Tout ce que je puis dire aujourd'hui, c'est que j'avais communiqué dans un trouble imbécile et, ce qui me paraît plus triste, dans un état de froideur totale. J'étais ainsi. A une période de ferveur qui durait plusieurs mois succédait une période de froideur. Il y avait des saisons dans ma vie intérieure. Je ne m'expliquais pas pourquoi, et apparemment il n'y avait personne pour me renseigner sur ces bizarreries. La foi n'était certes pas en cause, mais il arrivait subitement que sur la page de l'Evangile il y avait un voile. Les mots n'arrivaient plus jusqu'à moi, ne m'atteignaient plus. Spirituellement je devenais stupide et cela se produisait, hélas, aux grandes fêtes et dans les occasions, comme celle du 30 avril, où j'aurais eu besoin des plus grandes grâces. Ce que je ne savais pas, c'est que j'étais au début d'une série de crises religieuses parfois violentes et qui devaient se suivre à travers des dizaines d'années, mais je ne savais rien.

Au lendemain du 30 avril, le Père considéra sans doute que le plus gros de sa tâche était fait et qu'il n'avait plus maintenant qu'à me guider tranquillement vers le cloître. N'avait-il aucune intuition des âmes ? A cette question je ne sais quelle réponse donner. On verra par la suite ce qu'il faut en penser. Quoi qu'il en soit, il me demanda si je voulais qu'il me dirigeât, car il était indispensable d'avoir un directeur, et le moyen de lui dire non ? Je ne demandais pas mieux que de me confesser au Père X. La confession ne me coûtait pas. Je ne faisais rien qui me parût mal. C'était la chose importante, capitale même, aux yeux de mon directeur. Pur et Impur renaissaient, mais cette fois bardés de fer comme des chevaliers dont l'un était angélique et l'autre infernal, tous deux d'une taille gigantesque. A leur ombre, le Père et moi cherchions quels péchés j'avais pu commettre. Je ne trouvais rien. Lui, non sans raison, voyait l'orgueil et pourchassait la mélancolie. « Pourquoi donc êtes-vous triste, mon enfant ? Il n'y a que ceux qui sont sans espoir qui soient tristes... *Ceteri qui spem non habent*⁴... » Je ne pouvais pas lui dire que j'étais triste parce que Frédéric ne me regardait pas. Il aurait, pensais-je, trouvé cela idiot. On ne découvrait rien de semblable dans le catalogue des péchés.

« Nostalgie du cloître ? » murmurait-il en dirigeant son beau regard lointain vers les hauteurs de Saint-Cloud. Je ne savais que dire, j'arrachais de dessous ma chaise des touffes de paille. Ainsi grandissait entre cet homme et moi un irréparable malentendu.

*

Je ne pouvais pas prévoir qu'un jour les choses se gâteraient. J'étais beaucoup trop insouciant pour cela. Ce que l'heure m'apportait de joie me suffisait et, à part les affres que je traversais à cause de Frédéric, je pouvais me dire heureux, souvent heureux d'un bonheur fou. Lorsque j'étais seul, je chantais. J'inventais des airs et ces airs m'étaient parfois très utiles. Si je retenais mal, en effet, les mots d'une phrase à apprendre, la mémoire musicale était chez moi singulièrement fidèle. Pour me souvenir de mes conjugaisons latines, par exemple, je les chantais sur des airs de ma composition, et ainsi du reste. Ce que j'ai appris de plus solide est lié dans mon esprit à de petites mélodies que j'ai encore dans la tête. Ce détail aurait peu d'intérêt, je pense, sinon qu'il trahissait une nature optimiste et un invincible amour de la vie.

Je sais bien qu'il y avait la guerre, mais je n'arrivais pas à imaginer la guerre. Dans la sombre chambre à coucher que je partageais avec mon père et où je faisais mes devoirs, je murmurais mes petites chansons qui me paraissaient les plus jolies du monde. A cet âge, je n'avais jamais encore entendu un orchestre et, ma sœur Mary étant absente, notre piano restait muet, mais j'avais la ressource d'aller m'enivrer de musique, de tristesse et de malheur chez mademoiselle Jeanne. Les hautes lamentations de Chopin traduisaient parfaitement tout ce que j'éprouvais au seul nom de l'autre Frédéric : « Il va mourir... Ou plutôt non, c'est moi qui vais mourir... Je suis mort. On m'enterre. Alors on saura mon secret. Il saura, lui, et il pleurera, oui, il pleurera, mais trop tard... » Aujourd'hui, je puis sourire de ces choses. Cependant, il y a quelques années, j'ai revu mon ami Philippe qui était le confident de ma grande passion. Nous avons échangé des souvenirs, puis le nom de Frédéric est tombé dans la conversation. Philippe m'a dit alors : « Je ne suis plus jeune, je connais la vie, je puis t'affirmer maintenant que je n'ai jamais vu un être humain en aimer un autre comme tu aimais Frédéric. »

En le voyant, je tremblais. « Parle-lui, me disait Philippe. Il ne va pas te manger. » Mais le courage me manquait. Et puis, que lui aurais-je dit ? Les mois passaient et je gardais un silence dont se nourrissait une mélancolie qui n'avait rien à voir avec la nostalgie du cloître. Dans un roman, cette mélancolie envahirait tout, par une progression

implacable, mais, je l'ai dit, il y avait aussi ces heures de joie incompréhensible où tout en moi rebondissait vers la lumière. Ce n'est pas un roman que j'écris, or, la vie se moque bien de la logique des romanciers. Elle écrit ses romans à sa guise, souvent très mal, avec des éclairs de génie qu'on ne peut que lui envier.

« Riche nature, me dit un jour le Père X. en mettant sa main sur la mienne, mais attention à la sensibilité ! » Maintenant que le catéchisme était fini, nos conversations prenaient un tour littéraire et permettaient à mon directeur de jeter au fond de mon cœur un regard attentif, mais je ne sais trop ce qu'il découvrait. Mes enthousiasmes ne lui paraissaient pas du meilleur aloi, surtout pour un futur bénédictin. *Les Désenchantées* de Loti lui inspiraient une certaine méfiance, bien qu'il n'eût pas lu cet ouvrage. Je me roulais dans ces pages capiteuses. « Mon Père, si vous saviez comme c'est beau ! » Il levait les sourcils. Un jour, ce fut le tour des *Martyrs* de Chateaubriand. Ce livre-là, le Père l'avait lu. Il ne désapprouvait pas, certes, « mais, dit-il, il y a l'épisode de Velléda. Mon enfant, ce sont là des choses dangereuses. » Dangereuses ? Pourquoi ? La belle prêtresse me semblait totalement inoffensive. J'aurais voulu être Cymodocée. Mourir pour la foi chrétienne devant un public aussi nombreux et avec de si nobles attitudes, oui, certes... Je me sentais tout à fait l'âme d'un martyr de théâtre. Dans ces circonstances, il suffisait d'un mot pour me rendre toute ma ferveur et je rentrais chez moi en chantant des cantiques, ceux de mon enfance, des cantiques protestants. « *Onward, Christian soldiers !* » C'est cela, en avant, en avant ! Où sont vos chevalets de torture, vos lions, vos léopards ? Hélas, le lendemain, je voyais un Frédéric qui passait à côté de moi sans même se douter que j'existais, et tout s'effondrait, je voulais mourir, me tuer.

De retour dans ma chambre, je chantonais doucement les vers du sixième livre de l'Enéide. Qu'est-ce qu'un prêtre pouvait deviner de tout ce chaos ? Mes confessions du samedi étaient anodines. Elles ne rassuraient pas entièrement mon directeur. Pour parler son langage un peu suranné, elles ne laissaient pas que de l'inquiéter. C'était, si je puis dire, le contexte qui lui paraissait bizarre. Je me souviens qu'un beau jour d'été, nous nous promenions, lui et moi, le long du quai de Billy. Que faisons-nous là ? Je ne sais, mais arrivés à la hauteur d'un cèdre magnifique qui a disparu aujourd'hui, mais qui ornait alors un jardin voisin de la place de l'Alma, je dis au Père : « Savez-vous ce que je voudrais être plus tard ? — Allons, quelle folie mon Julien va-t-il trouver ? — Je voudrais être saint François d'Assise. » (C'était en effet le patron que je m'étais choisi au moment de mon baptême.) « *Utinam !* mon enfant. Mais dépêchez-vous. *Festina !* — Mais, mon Père, si je ne peux pas être saint François d'Assise, je veux être Aladin, oui, Aladin, afin de n'avoir aucun désir qui ne soit immédiatement

exaucé. » Le Père s'arrêta un instant et me regarda. Je ne me rappelle plus ce qu'il me dit, mais il sourit tristement. Il ne laissait pas que d'être inquiet, le pauvre Père.

En vérité, il y avait de quoi. Le printemps, puis l'été me mettaient en ébullition. C'est le seul mot qui traduise l'état extraordinaire dans lequel je me trouvais depuis quelques semaines. Un jour, je décrochai le crucifix au-dessus de mon lit et, le cœur battant comme un bœuf contre une porte, je fis la chose interdite qui, d'après ce que je savais maintenant, pouvait me précipiter en enfer si je mourais sur le coup. Je ne mourus pas, mais, l'acte accompli, j'en conçus un effroi qui me fit bourdonner le sang aux oreilles.

Il est probable que pendant les minutes qui suivirent, je perdis la tête. Je fis en tout cas une chose étrange lorsque j'eus retrouvé mon calme : décrochant l'image de la Sainte Vierge que ma mère avait tant aimée, j'inscrivis sur le mur, en lettres minuscules précédées d'une croix, la date de ce grand péché. Ensuite, je remis en place la photographie, de même que le crucifix de plâtre, mais je ne priai pas. « Impur, indigne de prier », me disais-je.

Une énorme difficulté surgit alors : confesser ma faute à mon directeur. Cela, je ne le pouvais pas. Détruire dans l'esprit de cet homme l'image qu'il se formait de moi, non. Cymodocée reculait devant les lions et les léopards de l'orgueil. Ce fut alors qu'une voix douce et raisonnable que je devais entendre souvent, me demanda pourquoi il était nécessaire de me confesser à mon directeur. Avais-je oublié ce que celui-ci m'avait dit de lui-même ? « Je ne serai votre directeur que si vous le voulez bien. Si cela vous gêne de vous confesser à quelqu'un que vous connaissez, vous êtes tout à fait libre de vous adresser à un autre prêtre. »

Quel poids me fut enlevé aussitôt ! Dans mon aveuglement, je ne voyais pas le danger de ce conseil qui faisait de moi ni plus ni moins qu'un hypocrite. Sans attendre, je courus à Saint-Honoré-d'Eylau et là, derrière un rideau vert olive un peu passé, je fis l'aveu de mon péché, péché que je regrettais amèrement du reste, mais, je le crains, pour des raisons humaines où l'amour-propre jouait son rôle. J'étais redevenu impur. Je n'étais plus un ange ! Que tout cela est triste, banal et misérable !

Le samedi suivant, j'expliquai au Père X. que j'avais réfléchi et qu'il valait mieux qu'à l'avenir – je tournai cela le plus poliment qu'il me fut possible – un prêtre qui ne me connaîtrait pas entendît ma confession, parce que je serais plus à l'aise pour lui parler. Ces belles raisons, le Père me les avait fournies lui-même. Il posa sur moi le regard de ses beaux yeux clairs et, sans hésitation, me dit : « Bien, mon enfant. » Ainsi prit fin une direction qui m'aurait sans doute permis d'éviter de très grandes erreurs, mais je ne savais pas ce que je

faisais. C'était ma seule excuse et, en définitive, c'est l'excuse de presque tous les hommes, comme l'a dit le Christ sur la croix. Je me suis souvent demandé ce que le Père avait pensé de ma décision et s'il se doutait de quelque chose. Un autre que lui eût peut-être bataillé avec moi, mais je suppose qu'il ne se croyait pas le droit de le faire et qu'il voulait respecter ma liberté comme Dieu la respectait lui-même. « Mystère de la liberté humaine », devait-il m'écrire un jour, dans des circonstances plus sérieuses encore.

Ma faute pardonnée, l'image flatteuse que je me formais de moi-même se reconstitua presque aussitôt, car je n'avais nullement le sentiment d'avoir triché. L'après-midi, j'allais régulièrement au salut chez les Sœurs blanches, nos voisines. Elles m'avaient envoyé une belle gerbe de lys, le lendemain de ma première communion et quand ces fleurs commencèrent à se flétrir, j'en mis une à sécher entre les pages de la *Divine Comédie* (au *Paradis*, je l'espère, mais je n'en suis pas sûr). Jamais je ne regardais les terribles images de Doré, qui me laissaient froid à présent, alors qu'à six ans, elles me mettaient la tête en feu, mais je pensais malgré tout à l'enfer : il ne me faisait plus trembler que pour autrui, car, sorti du confessionnal avec une âme bien lavée, toute propre et toute sauvée, que pouvais-je craindre ? Lorsque j'entendais chanter les religieuses de la rue Cortambert, quelque chose en moi s'épanouissait, mais comment décrire une émotion de ce genre ? J'étais avec elles, loin du monde. Je devenais ce qu'elles chantaient. Cela ne veut rien dire et cela dit tout. Ces mélodies tranquilles montaient du fond des siècles. Guerres et révolutions n'y changeaient rien. On avait beau mitrailler des soldats, couper des têtes, renverser des gouvernements, ces chants d'une beauté si simple et si pure montaient toujours vers le ciel. J'étais particulièrement sensible au *Jesu dulcis memoria* qui me faisait oublier la terre, et qu'aujourd'hui encore j'entends avec le même bonheur. Toute ma ferveur m'était rendue par la simple vue du Saint Sacrement.

Par quel moyen concilier cela avec le reste ? Je ne sais pas. Car enfin, il y avait le reste. Ma mémoire sur ce point est intraitable. En apparence, ma vie était bien innocente, et plus qu'en apparence peut-être. Je n'avais pas de mauvais désirs, j'étais docile, mes notes étaient bonnes. J'avais écrit à mon père une lettre dans laquelle je lui donnais une belle description de ce qui s'était passé les 29 et 30 avril. Les vacances approchaient, mais il n'était pas question d'aller à la campagne. L'argent pour cela manquait, mais Paris était vide et si tranquille qu'on s'y serait cru dans une ville de province. Je n'allais pas me trouver seul, du reste. Mon camarade Philippe devait également passer ses vacances à Paris. Ici commençaient de nouvelles difficultés.

Les parents de Philippe habitant non loin de chez nous, j'allais quelquefois lui rendre visite. Tout au fond d'une pièce très sombre, assis sur le plancher – c'était son idée et je ne discutais jamais – nous jouions aux échecs. Ce coin noir, dans mon esprit, communiquait directement avec l'enfer. J'en étais sûr. Comment expliquer autrement l'obsession dont nous devenions l'un et l'autre la proie ? Comment savoir de quelle manière tout débuta ? Il y a là une ombre qui ne se dissipe pas. J'étais pris de furieux désirs que je ne formulais pas et que je n'avais pas besoin de formuler. Avions-nous jamais parlé de ces choses ? Je ne le crois pas. Pourquoi donc Philippe me disait-il : « Attendons d'avoir fini la partie ? » Et je lui disais : « Puisque tu as gagné... » Ce que je désirais secrètement, tout à coup, il ne le savait que trop bien. Me regardant de ses yeux noirs qui devenaient soudain des yeux d'homme, il se mettait à siffler doucement entre ses dents, comme un apache. C'était le signal que j'attendais avec une impatience mêlée d'horreur. Mon cœur battait trop fort et la tête me tournait. J'avais l'impression que l'air s'épaississait et que les meubles étaient plus laids qu'à l'ordinaire. Cela faisait partie de cette joie terrifiante qui me laissait tremblant et muet. Je me levais enfin et me sauvais. Dans ma chambre je me précipitais vers la glace, je cherchais le cerne autour des paupières, l'ombre accusatrice. Je n'osais pas lever la vue sur le crucifix de plâtre. Si le Christ m'avait vu... Je ne pouvais supporter cette idée. J'espérais qu'il avait détourné la tête. Dans mon étrange désarroi, je l'aimais. Je me jetais à plat ventre sur mon lit pour lui cacher mon visage, j'essayais d'imaginer que j'étais mort, puis les battements de mon cœur s'espaçaient et j'attendais le moment où je pourrais aller m'agenouiller derrière le rideau vert olive, à Saint-Honoré-d'Eylau.

Sorti de l'église et délivré de mes fautes, je me sentais rebondir comme une balle de caoutchouc qui touche le sol. Tout me souriait de nouveau. Victor Hugo sur son rocher me paraissait charmant. Je chantais. Dans ces moments-là, je pense qu'il n'y avait pas au monde de garçon plus heureux que moi. Ces fautes que je commettais avec Philippe étaient rares et gardaient un caractère si rudimentaire qu'elles me paraissent aujourd'hui d'une gravité toute relative, mais elles trouvaient en moi un retentissement énorme. Un jour que le bonheur de me savoir pardonné me faisait courir et sauter dans la rue Mesnil, après une confession à Saint-Honoré-d'Eylau, je pensai tout à coup à Philippe et m'arrêtai net. « Philippe est damné. »

Je demeurai parfaitement immobile. « Philippe est damné à cause de moi. » Il n'y avait qu'une chose à faire. Je courus chez lui. Il faisait ses devoirs. « Viens avec moi. — Qu'est-ce qui te prend ? » J'insistai tellement qu'il obéit.

Dans la rue, je lui expliquai qu'ayant commis avec moi une faute

grave, il encourait la damnation éternelle s'il ne se confessait pas. J'ai encore dans l'oreille ses protestations. « Je me suis confessé à Pâques. Et puis ça ne te regarde pas. — Philippe, si tu meurs cette nuit, tu vas en enfer pour toujours. » Je l'avais pris par le bras. Il se mit à rire : « Qu'est-ce que tu as ? C'est la religion qui te rend fou ? » Avec une véhémence dont j'ai gardé le souvenir et tout en l'entraînant avec moi jusqu'à la rue Cortambert, je décrivis à mon camarade les tourments des réprouvés. Ai-je besoin de dire que les illustrations de Gustave Doré constituaient ma source d'information principale ? J'allai d'horreur en horreur avec une sorte de fièvre qui m'envoyait le sang aux joues. Philippe se débattit un peu d'abord, puis trouvant que c'était amusant m'écouta. Certaines choses que je lui dis lui parurent révoltantes et, à bout de patience, il me le dit, mais je lui fermai la bouche avec des arguments sans réponse. « Tu es donc sûr de vivre jusqu'à demain ? » Tout en discutant, je l'entraînai dans la direction de Saint-Honoré-d'Eylau et je ne sais comment, je finis par faire pénétrer dans cette tête si froide et si logique une inquiétude que je me fis un plaisir de transformer lentement en terreur. Je ne me rappelle plus ce que je lui dis, sinon cette phrase que je prononçai au coin de la rue Scheffer et de la rue Cortambert : « Il est sept heures moins le quart. Tu as encore le temps, mais tu n'as que le temps. » Et le saisissant par le bras, je l'obligeai à courir avec moi jusqu'à l'église où nous arrivâmes hors d'haleine. Avec une satisfaction sans nom, je le vis disparaître derrière le rideau vert olive. J'attendis, près du bénitier qui se trouve à la porte.

Au bout d'un moment, Philippe reparut et vint vers moi. Je le raccompagnai jusque chez lui. A une question du prêtre, me confia-t-il, il avait dit que c'était sur l'insistance d'un camarade qu'il s'était confessé. « Vous n'avez pas de meilleur ami », lui dit le prêtre. Mon cœur se gonfla d'orgueil. De nouveau, j'étais un ange. Quelle belle âme, vraiment !

Je me formais du Christ une idée à la fois forte et confuse. Il était d'abord et surtout une personne vivante qui me voyait sans cesse, qui ne me quittait pas et à qui j'appartenais. Tel qu'il paraissait dans les Ecritures, tel il était aujourd'hui, très présent, mais caché dans l'invisible. Quand je lui parlais tout haut, il m'écoutait, et la réponse qui venait de l'invisible était faite de silence, et ce silence était un langage, le langage de Dieu, non un silence comme le silence ordinaire qui n'est qu'une cessation du bruit, mais vraiment une parole qui se faisait entendre au cœur.

Ce même Christ, je le trouvais dans l'hostie. Là pourtant il était à la fois visible et invisible. Il se montrait à moi derrière le voile d'une apparence et cette apparence n'en était une que parce que mes yeux

de chair ne voyaient pas plus loin. Une âme très pure l'aurait vu peut-être, lui, le Christ de l'Eucharistie. Or, il y avait autour de lui un silence prodigieux qui cessait d'être pour moi un silence intelligible. Je ne pouvais que regarder le Christ et j'avais devant lui le sentiment de ne plus exister de la même façon que j'existais, par exemple, chez moi ou dans la rue. Si je pouvais lui parler, ce n'était pas là, le respect touchant à la crainte.

A cause de cela, la communion me faisait trembler intérieurement. Elle était précédée et suivie de palpitations, mais ne me procurait jamais ce bonheur dont il était parlé dans les livres, ni ce sentiment d'intimité divine que me donnait souvent la lecture de la Bible. L'énorme et redoutable silence s'approchait de moi et m'enveloppait, le silence de Dieu. Je me demandais si j'allais mourir, mais de tout cela je ne disais rien. A qui en aurais-je parlé et avec quels mots ? Le Père ne m'interrogeait jamais sur ce point. Il m'aimait profondément, le cher Père X., mais je l'avais déçu et il s'intéressait à une âme bien plus haute que la mienne et dont il me parlait à mots couverts. Il admirait Dieu en elle. Avec moi, il était distrait, absent, puis tout à coup attentif, comme par devoir, car avec moi, il retombait dans les enfantillages de la vanité et de la littérature, et quand je lui parlais de Victor Hugo, il me disait avec une sorte de brusquerie, en croisant les bras : « La gloire, la grosse gloire, c'était cela qu'il voulait. Lisez Biré, mon enfant. » Que n'avait-il su écarter tout ce qu'il y avait en moi de frivole pour atteindre ce qui était sérieux et dont j'ignorais moi-même la présence ! A ses yeux j'étais impur, la partie était compromise sur un certain plan spirituel, il fallait redescendre jusqu'au banal, jusqu'à la « souillure » ordinaire qui l'emplissait de dégoût. Je sentais vaguement tout cela, parce que j'avais moi-même ce dégoût, mais le démon était entré chez moi, ou tout au moins il avait mis le pied dans la porte.

De temps à autre le Père me demandait si je pensais toujours à l'île de Wight. Elle disparaissait de mon horizon parfois comme une *ultima Thule* et parfois revenait toute blanche, pleine de moines qui chantaient, lorsque j'étais au salut. Je me disais que là-bas tout irait bien, que vêtu de bure noire je serais saint et pur. Ce rêve s'évanouissait brusquement et comme fracassé par un grand éclat de rire moqueur et sinistre, les jours où, la mort dans l'âme, j'inscrivais en lettres minuscules une date derrière la *Sainte Vierge* de Murillo. Plutôt mourir que de recommencer ! Telles étaient mes dispositions quand je courais à Saint-Honoré-d'Eylau. De là mes élans de bonheur quand je rentrais chez moi pardonné. C'était fini, fini à tout jamais – pour trois semaines ou un mois. La leçon ne me profitait pas. De l'humiliation eût dû germer quelque chose qui ressemblât à de l'humilité. Il n'en venait que de l'orgueil et l'orgueil précipitait les

chutes. Je n'arrivais pas en effet à saisir le lien qui unit l'orgueil à l'impureté. Je me flattais toujours de devenir un saint.

*

Dans le courant de l'année 1915, j'allais quelquefois rendre visite à Anne et Retta qui étaient infirmières à l'Hôtel Ritz, mais on n'encourageait guère ces visites, à cause, j'imagine, de ce que je pouvais y voir de terrible. C'était certainement un des lieux de Paris où l'on souffrait le plus et je ne passe jamais dans la rue Cambon sans m'en souvenir. Je voyais mes sœurs le plus souvent dans des couloirs. Elles étaient toutes les deux très belles et me parlaient gaiement, mais leur vie, je le sais, était dure et ce perpétuel voisinage de la souffrance humaine leur faisait une jeunesse étrange. Ma sœur Retta devait mourir à la tâche, en janvier 1918. Anne, plus robuste, put tenir jusqu'à la fin de la guerre. Toutes deux reçurent la médaille des épidémies, qui ne se donnait pas facilement.

Parfois, j'étais admis à aller voir un ou deux blessés en convalescence, mais je les quittais pénétré d'effroi. Ils étaient jeunes, ils me souriaient sans rien dire et, quand ils le pouvaient, me tendaient la main. J'essayais, sans y parvenir, d'imaginer que je pourrais me trouver un jour dans le même état. La guerre demeurerait pour moi quelque chose d'incompréhensible, parce que j'avais gardé de mon enfance cette idée absurde que les aînés doivent nécessairement avoir raison ; or la guerre était leur œuvre, on peut même dire qu'elle était et qu'elle est encore le chef-d'œuvre de la bêtise humaine.

Je me souviens qu'un jour je me trouvais près d'une fenêtre du Ritz à attendre mes sœurs. Il faisait un temps magnifique. Le ciel d'un bleu pur éblouissait la vue et ne parlait que de bonheur, lorsque j'entendis tout à coup le léger ronronnement que faisait un avion au-dessus de la ville. Ce murmure lointain, c'était la guerre toujours présente. Je me sentis alors envahi d'une tristesse telle que je n'en avais connue qu'à la mort de ma mère. L'homme faisait du monde un enfer. Il lui fallait tuer, tuer à tout prix et par tous les moyens, comme un fou. C'était à cela qu'aboutissait la politique, tôt ou tard. Je crois que cette minute d'une mélancolie en quelque sorte accablante fut une de celles qui me façonnèrent et m'instruisirent le mieux sur l'incurable férocité de la race humaine. A vrai dire, cette impression s'effaça de mon esprit, mais elle y laissa quelque chose que je retrouvai plus tard.

Ma sœur Lucy était allée passer quelques mois en Amérique, chez

nos parents de Virginie. Je ne puis penser à elle que mon cœur ne se serre, car je sais bien qu'elle était aussi malheureuse là-bas qu'elle l'était chez nous, mais il y avait sur elle un destin auquel nous ne pouvions pas grand chose. Sous un aspect fier et presque agressif, elle cachait un cœur d'une tendresse excessive dont le secret ne fut jamais parfaitement connu. Pour ma sœur Retta elle avait une sorte d'adoration muette qui se lisait dans ses grands yeux couleur d'océan. Elle se moquait un peu d'Anne et de moi, et même de mon père, mais c'était sa façon à elle de nous dire qu'elle nous aimait. En revanche, elle bataillait follement avec ma sœur Mary qui nous faisait tous un peu trembler et dont seule Lucy n'avait pas peur. « Je vois le démon à côté de toi ! » s'écriait Mary la visionnaire. Mais Lucy se fichait du démon. L'air était frappé de leurs épouvantables répliques et nous écoutes, consternés, mais intéressés, car l'une et l'autre avaient du style.

Enfin Lucy était en Amérique, Mary à Rome où elle aggravait sans le savoir une tuberculose à ses débuts, et deux autres de mes sœurs étant au Ritz, je restais seul à la maison avec mon père revenu du Danemark. Je ne m'ennuyais pas. Chaque pièce était bien pourvue de livres français et anglais et je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Ce fut cette année-là que je me mis à lire Baudelaire plus attentivement et il me sembla que le monde changeait à mes yeux. La grande tristesse de la terre m'apparut, mais ornée de telle sorte qu'elle devenait séduisante. La beauté régnait dans ces vers comme une souveraine en deuil. Je ne comprenais pas tout, je sautais les blasphèmes, mais tous ces mots si simples me grisait d'une joie mélancolique, j'étais malheureux sans savoir pourquoi, et je jouissais de ce malheur. Les passions charnelles dont il était question gardaient pour moi un mystère qui les rendait inoffensives, mais la perfection de ces vers et leurs imperfections mêmes prenaient dans mon esprit une force magique, et ils avaient ceci de particulier que je croyais toujours les lire pour la première fois parce que, d'une manière inexplicable, ils changeaient entre deux lectures. Cela tenait sans doute à la faiblesse de ma mémoire qui retenait mal les mots, ou à je ne sais quel sortilège du poète. Pas un moment je n'eus l'impression de lire quelque chose d'impur. Il faut dire, cependant, que notre édition était celle de Calmann-Lévy (avec un beau portrait gravé sur acier) et que le plus provoquant de tous les poèmes se trouvait omis. L'idée d'en parler au Père X. ne m'effleura même pas.

Au début des vacances, je tombai malade. Ce n'était rien qu'une légère crise d'hépatisme, mais je dus rester au lit. Philippe venait me voir et du haut de ma maladie comme du haut d'une chaire, je lui faisais des discours sur la religion, la Bible de Crampon ouverte à mes côtés, ou bien, avec une inconséquence dont je ne m'apercevais pas, je

lui parlais de Frédéric que je ne verrais pas avant le mois d'octobre, mais quelque effort que je fasse, je ne puis me souvenir de ce que je disais sur ce garçon aux yeux bleus dont le nom seul me faisait souffrir.

La maladie prenant fin, mon père décida de m'envoyer chez ma sœur Eléonore, à Gênes, pour y passer le mois d'août. La veille de mon départ, ma cousine Sarah vint m'apporter un sac de biscuits salés pour le voyage. C'était une jeune fille mince et légère qu'on ne voyait presque jamais, parce qu'elle vivait au château de G. où elle perfectionnait son français. Elle avait certainement bon cœur, mais elle agaçait, je ne sais pourquoi. Coiffée d'un chapeau en forme de tricorne, avec des jupes qui s'élargissaient autour de sa taille comme un tutu de ballerine, elle tournait facilement la tête aux garçons de la Croix-Rouge américaine. « Pour les jambes, disait-elle, je ne crains personne. » Une frange dorée lui cachait le front, et avec ses yeux clairs et sa mine impertinente, elle avait ce qu'il fallait pour plaire, car il est certain que les hommes la suivaient. Elle était petite fille d'un évêque protestant, très croyante, scandalisée par ma conversion, mais affectueuse et complimenteuse aussi. Un jour qu'elle faisait des caramels – en pleine guerre, alors que tout était rationné, mais je ne sais comment elle se procurait ce qu'elle appelait les ingrédients – elle me parla du bonheur de la jeunesse. Je la vois encore, penchée au-dessus de la casserole et tournant une longue cuiller de bois dans une grisante odeur de chocolat. J'écoutai gravement ce qu'elle avait à me dire, puis avec toute la pesanteur de mon âge, je lui rappelai (tout le monde le savait) qu'un jour je serais dans un monastère. « Dommage », fit-elle. Quoi qu'il en soit, la veille de mon départ, elle me fit cadeau de ces biscuits salés et puis, « tu m'excuses, j'ai un rendez-vous ».

Le surlendemain j'arrivai à Gênes. C'était la première fois que je sortais de France et mon émerveillement ne cessait pas. Je crois que ce qui me frappa le plus en Italie fut d'y voir tant de maisons peintes de couleurs différentes, et les collines autour de Gênes, toutes pelées qu'elles fussent, me parurent d'une beauté exaltante. Dans ce paysage tout nouveau pour moi, en effet, je me sentais une autre personne, capable de grandes choses, de grands poèmes. J'eus l'impression qu'un avenir splendide s'ouvrait devant moi et que la terre entière me souriait. Ce fut le commencement d'une griserie étrange qui devait durer pendant toute ma jeunesse.

Gênes, cependant, était une ville qui souriait peu. Ma sœur et mon beau-frère habitaient une maison tout en haut d'une petite rue qui dominait la cité entière et les environs. De la Piazza Corvetto, on grimpait l'interminable via Assarotti au bout de laquelle se trouvait un escalier menant à un pont. Le pont traversé, on s'engageait dans une

ruelle, la via della Crocetta. Traînant après moi une valise pleine de livres, je sonnai au numéro 17. Au dernier étage m'attendait Eléonore.

L'appartement était vaste, pavé de marbre, avec des murs peints à la chaux. Des volets verts y gardaient jalousement la pénombre et la fraîcheur qu'on enfermait là comme un trésor dès les premières heures du matin. On me donna une chambre qui me ravit, car il me suffisait de couler un regard entre les fentes des volets pour voir que j'avais la ville entière à mes pieds, et dans cette chambre, je m'enfermai. Une fois là, en effet, il était difficile de bouger. Descendre jusqu'au port et en remonter représentait même pour un garçon de mon âge une certaine fatigue, étant donné que je n'avais pas d'argent de poche. L'argent de poche n'avait pas été prévu. Mon beau-frère me donna ce qu'il fallait pour prendre le tramway, mais je ne sortais pas tous les jours.

Quand je pense à ces semaines passées à Gênes, elles réapparaissent comme les plus singulières de ma vie, mais j'ai trop de choses à en dire pour savoir par quel bout les prendre. Ma sœur était la gentillesse même, riait et souriait sans cesse et me laissait faire à ma guise. Mon beau-frère était absent jusqu'au soir. J'étais mon maître. Il y avait dans ma valise deux chemises, des sous-vêtements, et une brosse à dents. C'était une des valises de mon père, lourde, énorme, en cuir épais, couverte d'étiquettes de différents pays, de la Russie à la Turquie, de l'Italie à la Suède. En plus des objets que j'ai mentionnés, elle contenait tous mes livres de classe, un dictionnaire latin compris, des romans, des volumes de poèmes. Voyant tout cela, Eléonore rit doucement et ne dit rien. J'écrivis en latin au Père X. pour lui raconter mon voyage et mes enthousiasmes, ce qui me valut une réponse par retour de courrier avec la liste complète de mes fautes de grammaire et d'utiles conseils au sujet de la dangereuse sensibilité. *Me juvat te delectare Italiam...* Il ne savait pas quel piège m'y attendait, le pauvre Père ! Tout à fait au bas de la lettre, en français, et comme à mi-voix, il me demandait si je communiais. Mais pour communier, il aurait fallu me confesser et comment me confesser en italien ? Je jugeai le problème résolu. Simplement, l'Italie m'était montée à la tête. Je n'étais plus le même. De voir ces grandes collines comme des épaules de géant sous un ciel bleu me remplissait d'une émotion extraordinaire qui me faisait délirer intérieurement. Il faut dire que je n'avais presque jamais vu autre chose de ma vie que Paris et la Seine-et-Oise. Quoi qu'il en soit, je crois que je me trouvais pendant plusieurs jours dans un état voisin de la folie, mais j'étais un fou en apparence fort tranquille et ne chantais que si j'étais sûr qu'on ne pouvait m'entendre. Il ne s'agissait plus cependant de chanter mes conjugaisons latines. Je devenais moi-même l'objet de mon lyrisme, ou alors, Frédéric, avec sa démarche de canard, devenait par une

transformation violente un prince italien de la Renaissance. J'écrivis à Philippe une lettre dont je n'ai retenu qu'une phrase, parce qu'il devait me la resservir pendant des années avec d'inextinguibles fous rires : « Frédéric m'obsède. » Mais je ne savais ce que je voulais. J'étais en même temps malheureux et fou de joie, et tout enivré de ma personne. J'écrivais des récits qui se passaient à Gênes. Le héros, qui n'était autre que moi, se jetait du haut de la terrasse de ma sœur dans le Campo Santo par un jour d'orage.

Le soir je dînais sous le regard d'acier de mon beau-frère qui m'observait du coin de l'œil pour voir si je tenais bien mon couteau par l'extrémité du manche sans faire descendre l'index trop bas, mais sur ce point je n'avais rien à craindre, je savais. Il se montrait du reste aimable avec moi, puisque j'étais son hôte, et j'avais fini par apprendre à parler l'anglais d'une façon qu'il jugeait acceptable. L'argenterie brillait à la lumière des bougies et la conversation était des plus simples. Ni mon beau-frère, ni Eléonore ne se doutaient de ce qui se passait en moi.

Mes livres ne me suffisant pas, je me mis à lire ceux que je trouvai dans la maison. Ce fut ainsi que je mis la main sur une traduction de Boccace. Si le *Décaméron* est un mauvais livre, ce fut le premier qui me tomba sous les yeux. Le mal qu'il me fit est à peu près incalculable. Le plaisir de la chair présenté comme la chose la plus désirable au monde trouva en moi un écho soudain qui couvrit la voix de la religion. L'île de Wight disparut de mon horizon et fut remplacée par un rêve confus où des garçons et des filles vêtus comme au x^ve siècle roulaient sur l'herbe dans les vergers. La volupté ! Ce mot qui revenait si souvent dans ces récits m'envoyait chaque fois le sang aux joues.

A vrai dire, je ne savais ce qu'on appelait volupté, mais quelque chose en moi dut reconnaître la présence d'un danger, car avec la joie qui me brûlait le sang je pris conscience du péché. A présent la faute s'installait en moi avec l'ivresse, non du plaisir, mais de l'idée du plaisir tel que le peignait le grand Italien. Que la vie me semblait belle et comment avais-je pu la fuir ? Le péril m'éblouit.

De tout cela il ne parut rien au dehors, car ces choses ne se passaient encore que dans ma tête, mais je ne fus pas long à descendre en ville, par le tramway, jusqu'à la Piazza Deferrari où était le théâtre. Là, plein d'idées confuses, je faillis me faire tuer par une calèche qui passait au grand trot. Le cocher arrêta ses chevaux à moins d'un mètre de moi et sans rien dire me lança un regard terrible. Je courus après mon chapeau de paille dure qui roula comme une petite auréole jusqu'à l'entrée d'un *vico* où je le rattrapai, heureux de me cacher dans cette rue fraîche et obscure, toute bourdonnante de voix, de rires, de chansons. A droite et à gauche, les maisons, toutes fenêtres ouvertes,

montaient vers le ciel d'un bleu implacable. Autour de moi, la foule génoise, avec ses chants, ses cris, sa bonne humeur un peu rude, les appels gutturaux des marchands de fruits et de légumes dans un patois dont je ne comprenais pas un mot, il y avait de quoi se sentir dépaycé et je devais avoir l'air ahuri dans mon costume à petits carreaux noirs et blancs qui avait appartenu à mon beau-frère et qu'on avait retaillé pour mon usage, l'an passé. Et ce chapeau de paille... La rue était étroite et l'on m'y bousculait un peu, car j'allais comme un somnambule. Il s'agissait bien du *Décameron* ! De ruelle en ruelle, je me perdis et dus demander le chemin de la via Assarotti, non pas une fois, mais vingt. On me sourit, on me prit par le bras, je ne rencontrai que la gentillesse la plus charmante, et une heure plus tard, les genoux tremblants de fatigue, (j'avais, en effet, voulu rentrer à pied), je me jetai sur mon lit. Une vaste rumeur emplissait ma tête comme un coquillage. La vie, la terre, le bonheur... Que Paris semblait loin avec ses femmes en noir et ses hôpitaux ! La rue Cortambert aussi, dans sa banalité tranquille, et Philippe, et même Frédéric, et le triste lycée. J'écrivis au Père X. *Genua quae nominatur superba*... Mais le cœur n'y était plus tout à fait et je ne répondis pas au post-scriptum de la lettre si bien tournée du religieux. Le vendredi de cette semaine-là et de tous les vendredis qui suivirent jusqu'à mon départ, ma sœur et mon beau-frère m'emmenèrent avec eux à Nervi où une de leurs amies nous offrait l'hospitalité. Je me souviens assez mal de Mrs Kreyer, mais elle me parut immensément vieille, alors qu'elle ne devait pas avoir beaucoup plus de cinquante ans. Elle était grosse et molle et souriait à tout le monde de toutes ses rides. Malgré son nom allemand, elle était anglaise. Son mari... Je ne sais où était son mari, mais on avait laissé à sa femme la jouissance de la très belle villa dont il était le propriétaire. Une seule pièce, comme dans le château de Barbe-Bleue, devait rester close et avait été mise sous scellés par le gouvernement italien.

De la maison, comme je l'expliquerai plus loin, il me reste quelques souvenirs d'une précision parfaite et beaucoup de souvenirs très confus, mais j'ai gardé du vaste jardin qui descendait jusqu'à la mer une impression inoubliable. Dans des parfums qui grisaient les sens, on avançait à travers des ombrages tachetés de soleil. Des voûtes de feuilles épaisses se trouaient par endroits pour laisser voir le ciel, et au tournant d'un sentier bordé d'oléandres, j'aperçus le bleu strié de noir de la Méditerranée. Je pensai immédiatement au Paradis terrestre, mais gardai pour moi mes réflexions, car mon beau-frère m'accompagnait et je savais que, selon ses vues, on ne devait jamais manifester d'émotion. Nous traversâmes donc ces lieux enchanteurs. « *How pretty !* » fis-je d'une voix calme « *Very.* » Arrivés au bout du jardin, nous poussâmes une petite grille. Là, de superbes rochers

couleur de bronze surplombaient la mer à laquelle je ne pus m'empêcher de jeter un regard hostile.

Comme s'il devinait mes pensées, mon beau-frère me sourit d'un air cruel. « Nous allons prendre un bain, me dit-il. — Mais je ne sais pas nager. — Cela n'a aucune importance. Tu feras comme moi. Déshabille-toi. » Je n'avais pas de caleçon de bain, mais cela non plus n'avait aucune importance. J'obéis. Mon beau-frère se déshabilla de même, mais sous ses vêtements il portait un caleçon noir, alors que j'étais parfaitement nu. Me prenant par la main, il avança avec moi jusqu'au bord du rocher et me dit : « Pince-toi le nez et ferme la bouche. Ne lâche pas ma main. Nous allons sauter tout droit. » L'eau était transparente, à quelque trois mètres au-dessous de nous, et laissait voir des profondeurs qui me firent avaler ma salive. « En tout cas, pensai-je, si j'ai peur, il n'en saura rien, et si je me tue, ce sera sa faute. » Un grand pas en avant et nous tombâmes dans le vide. J'eus la sensation de passer à travers une pierre précieuse, car tout autour de moi il y avait cette couleur inexprimablement belle et claire, et pendant un instant, je me crus dans un autre monde. L'idée d'un danger possible me quitta tout à coup, mais je n'eus pas le temps de m'interroger. Déjà, la main puissante de mon beau-frère me faisait remonter à la surface et je me jetai sur un rocher. Il était facile de grimper jusqu'en haut. « Rhabille-toi, fit mon beau-frère. Je vais nager un peu. » Et il s'éloigna pendant que je me séchais au soleil. Sans doute avait-il voulu voir de quoi j'étais fait et si au dernier moment je reculerais. C'était mal me connaître.

La maison était grande et fraîche. Nous prenions le thé dans un salon dont les canapés et les fauteuils éléphantsques et recouverts de *chintz* vous transportaient immédiatement en Angleterre.

Une grande et assez mystérieuse jeune fille nous tenait compagnie. Elle s'appelait Stella, faisait des aquarelles que je trouvais ravissantes et me parlait avec un mélange de froideur et de gentillesse qui me plaisait. Le lendemain matin, bien qu'elle fût protestante, elle voulut aller avec moi à la messe qui se disait dans la petite chapelle du village, non loin de notre villa. Les paysannes drapées dans leurs châles chantaient de leur belle voix gutturale et, après la messe, il y eut un salut précédé, je crois bien, des litanies de la Vierge. Ces litanies, je les entends encore. Elles étaient si alertes et si étranges à la fois... On aurait dit une chanson de marche et la mélodie réveillait en moi une mysticité en sommeil. J'étais fier d'être catholique. De retour à la villa, Mrs Kreyer, je crois, hasarda une opinion où il y avait un rien de condescendance à l'égard de Rome. A ces mots, Stella s'écria d'une voix claire et coupante : « C'est possible, mais nous autres, nous nous sommes émiettés en je ne sais combien d'églises, alors qu'eux, les

catholiques, ont su rester unis. » (« *They stick together.* »)

J'en arrive maintenant à une des pages les plus singulières de ce récit. Eléonore m'avait fait faire le tour de la maison – Mrs Kreyer trouvait fatigant de monter les étages – et montré la chambre que je devais occuper. De l'autre côté du couloir, presque en face de ma chambre, il y avait une porte sur laquelle, ma sœur me le fit remarquer en riant, on avait apposé des scellés dont il ne restait qu'un débris. Quelqu'un, en effet, avait eu l'audace d'entrer là. Du reste... Elle ouvrit la porte et je vis une pièce obscure où se trouvaient beaucoup de livres sur des rayons et sur des tables. « C'est là qu'il travaillait », fit-elle en refermant la porte. Je me demandai pourquoi elle avait ri.

Lorsque je me couchai, ce soir-là, je ne pus dormir ; l'histoire des scellés me travaillait tellement, et j'en éprouvai une curiosité si impérieuse qu'au bout d'un moment je me levai sans bruit et traversai le couloir.

Devant la porte interdite, mon cœur se mit à battre. J'entrai cependant et tournai le bouton électrique. Des livres, comme il y en avait ! Et au mur, derrière la porte, une peinture représentant un faune et une femme enlacés. Elle me coupa le souffle. Je n'avais jamais vu d'images érotiques. Celle-là me fit comprendre en une seconde dans quel genre de bibliothèque je me trouvais. Un livre pris au hasard contenait, je m'en souviens (comment jamais l'oublier ?) des gravures de l'Albane qui ne laissaient rien ignorer de ce qu'un homme et une femme peuvent faire ensemble. Un autre, les figures de Giulio Romano (je ne puis me résoudre à l'appeler Jules Romain). Un autre encore, plus pédantesque, offrait à mes regards stupéfaits des reproductions de peintures et de statues qui toutes célébraient l'amour physique avec un soin et une minutie de détails qui me confondirent. Je me mis à trembler. Si jamais on me surprenait, ce serait terrible. Je feuilletai encore un livre ou deux – le sujet ne variait pas – et les remis en place à grand regret.

Quand je regagnai ma chambre et me glissai dans mon lit, il me sembla que le sang me bouillait dans les veines. Comment dormir à présent ?

On aurait tort de croire que je souris de ces choses. J'avais beau être grisé par l'idée d'un plaisir que je ne connaissais pas encore, le sentiment que je n'étais plus *seul dans ma solitude* se faisait plus net. Venu de ma petite enfance, quelqu'un, me semblait-il, s'approchait de moi et me suggérait des pensées qui se transformaient en images, grâce à tout ce que j'apprenais dans la pièce interdite. Car chaque fois que nous retournions à Nervi, je trouvais le moment propice à mes investigations et me glissais dans la bibliothèque au milieu de la nuit. Jamais je n'y restais longtemps. J'avais peur. Ce qui me surprend à

distance, c'est que je m'attardais toujours aux mêmes ouvrages, craignant sans doute que les autres ne fussent pas aussi intéressants.

En sortant de cette pièce, je tremblais. Le désir se mêlait à une frayeur que je ne pouvais analyser. Ces gravures ne me faisaient voir que des fous aux attitudes inquiétantes. Les aînés, d'ordinaire habillés, raisonnables, je les découvrais tout à coup nus et gesticulant comme des aliénés dans un asile. Moi-même, je voulais faire comme eux et cela m'humiliait, parce que je m'étais cru à part de tous les autres et je me voyais semblable à cette humanité démentielle, mais encore une fois, tout cela, je ne m'en rendais compte que de la façon la plus vague.

A Gênes, je sortais le plus souvent seul. Le hasard d'une promenade me conduisit un jour à San Lorenzo, la cathédrale de pierre blanche striée de noir, à la sarrazine. Des lions de marbre veillaient à la porte. J'entrai. Dans cette vaste église sombre comme une forêt, je ressentis brusquement tout ce qu'il y avait de mystérieux et de terrible dans la foi chrétienne. J'avançai sous ces voûtes comme si Dieu m'attendait dans l'obscurité de l'abside. Je ne le voyais pas, mais il ne me quittait pas du regard. Au bout d'un moment, je m'arrêtai, saisi d'une grande inquiétude. La pensée me vint que Dieu m'avait vu dans la bibliothèque de M. Kreyer, et pour la première fois, je me fis horreur. Prier, je ne le pouvais pas, mais je fis un grand signe de croix et sortis.

N'est-il pas étrange de penser que dans les petites rues pleines de monde où j'avais pris l'habitude de me promener, je ne regardais personne ? Il devait pourtant y avoir de fort beaux visages dans la foule, mais je ne les voyais pas ou peut-être n'étais-je pas sensible à la grâce italienne. A vrai dire, je ne désirais personne. Je ne savais même pas ce que désirer quelqu'un voulait dire et lorsque je rencontrais cette expression dans un livre, je passais sans m'interroger. Je désirais la volupté dont parlait Boccace, mais comment cela se trouvait-il ?

Revenu dans ma chambre je devenais la proie et comme le jouet du démon. C'était lui qui m'instruisait de ce qu'il jugeait bon de m'apprendre. Sûr qu'on ne me dérangerait pas, j'étais sur une table poussée devant la fenêtre une feuille de papier blanc et me mettais à dessiner. De longues heures passaient ainsi, interrompues seulement par les repas. « Julien est hermétiquement enfermé dans sa chambre », disait en riant Eléonore. Si elle avait su ce que j'y faisais ! Mais il est probable que si elle l'avait su, elle aurait ri, puisqu'elle riait de tout.

Tous ces dessins me sont sortis de la mémoire, sauf un. M'avait-il été inspiré par ce que j'avais vu dans la bibliothèque de M. Kreyer ? Je le suppose. Avec le temps, j'oublierai peut-être certaines des plus belles toiles que j'ai vues dans les musées d'Europe et d'Amérique, mais ce misérable petit dessin, jamais. Il était vraiment affreux, non sans une sorte de candeur dans son obscénité.

Qu'il est triste de songer que je recherchais sans le savoir, avec un crayon noir et du papier, le rêve immémorial de l'humanité déchue, la volupté qui arracherait l'homme à la terre sans l'y laisser retomber... Je le recherchais comme je pouvais, ne sachant où fixer mon désir. Ce que je ne puis rendre, c'est l'espèce d'état second dans lequel me jetait ce long travail. Je crois qu'on m'eût frappé que je n'eusse rien senti, mais tout se passait dans ma tête. Extérieurement je demeurais calme. On se tromperait en croyant que je me livrais à des excès d'ordre physique. Peut-être cela eût-il mieux valu, d'une certaine manière. En fait, tout devenait mental.

La nuit, je cachais ce dessin dans un tiroir, et le lendemain matin, me jetant dessus, je croyais constater qu'il avait changé. Je ne le reconnaissais pas tout de suite. L'avais-je oublié dans mon sommeil ? Une sorte de magie était à l'œuvre. Il ne demeurait pas immobile et mort dans son tiroir comme les illustrations dans les livres, il se transformait, pensais-je. Un jour, je pris peur et déchirai la feuille en si petits morceaux qu'il eût fallu des semaines pour les rassembler. Je tremblai comme si j'avais détruit quelque chose de vivant, et toute une partie de moi-même le regretta. Les ombres étaient si bien faites, les volumes si fidèlement rendus... J'avais profité des leçons de M. Tisserand. Il aurait trouvé que cela tournait parfaitement. En même temps je savais que j'étais en danger. A cause de cela, j'écrivis au Père X. une page que je me figurais être en latin, et j'étais d'une nature si insouciant et si légère qu'ayant prié ce soir-là comme à l'ordinaire, je remontai allègrement sur un piédestal tout neuf, me croyant de nouveau propre et pur.

Ce que je retiens de cette histoire, c'est qu'un mécanisme intellectuel accomplissait un redoutable progrès. L'hallucination se changeait en système. En vérité tout dessin devenait inutile parce qu'il se faisait dans mon esprit une représentation fascinante au sens le plus fort du terme. Ce que j'imaginais, je le voyais comme un visionnaire voit une vision.

A partir de ce jour et pendant un temps considérable, il n'y eut plus de dessins. J'étudiais sagement, je commençai un roman qui se passait à Nervi. Un jour, ma sœur m'emmena avec elle au sommet d'une colline qu'on atteignait par un funiculaire. Une jeune dame assez mystérieuse nous accompagnait, vêtue de blanc, avec une ombrelle blanche et un voile blanc qui s'enveloppait autour de son grand chapeau et lui cachait le visage. Elle s'appelait mademoiselle Schiavone et on la disait très belle, mais comment savoir ? Tous trois, nous allâmes manger des sorbets d'un blanc de neige dans un charmant café qui se trouvait là. Je voyais mademoiselle Schiavone relever le bord de son voile pour avaler une petite portion de son sorbet, découvrant ainsi une jolie petite bouche qui faisait songer à

une cerise. Le sorbet consommé et le voile rabattu – et pourquoi ce voile ? pour protéger un teint délicat ? – la demoiselle parlait et riait un peu d'une voix étouffée. J'imaginais que j'aurais pu faire avec elle ce que les garçons de Boccace faisaient avec leurs amoureuses, mais elle était comme emmaillotée de nuages par tous ces voiles. Je demandai à Eléonore si mademoiselle Schiavone était aussi jolie qu'Emily. « C'est autre chose, me disait-elle, mais elle est très jolie. »

A la fin du mois, je quittai Gênes par le train pour rentrer à Paris. Nous nous arrêtâmes à Modane où, pour une raison que j'ignore, mais qui tenait sans doute à la guerre, il y eut une halte de plusieurs heures. J'en profitai pour grimper en montagne et plus je montais, plus je me sentais fier. Je chantais. Arrivé dans une prairie d'où je pouvais voir, me semblait-il, tous les royaumes de ce monde à mes pieds, j'eus le sentiment d'être le maître de la création ou un roi, et en tout cas quelqu'un d'exceptionnel. M'étendant sur le dos, je me grisai de tout l'azur qui m'entraînait dans la tête par les yeux. Etais-je fou ? L'idée me vint de braver le ciel.

Braver le ciel dit mal ce que je désirais, braver l'azur, si ces mots ont un sens, approcherait plus de la vérité. Je voulais me faire voir aux nuages, aux rochers, à la nature entière, dans cette énorme solitude pleine de lumière. Je me mêlais à la terre, à l'air, au soleil, j'étais libre.

Ce ne fut qu'en redescendant à Modane que je me fis horreur. Il me sembla que j'étais retourné au paganisme. Cette heure m'est restée dans la mémoire, mais combien d'autres m'ont fui qui me permettraient de lire le rébus de ma vie ! C'est après un fantôme que je cours.

De la fin de cet été à Paris je ne me rappelle presque rien, sinon que j'allai visiter certaines églises, en particulier Saint-Séverin et Saint-Julien-le-Pauvre pour lesquelles je garde encore beaucoup de tendresse. Sans le savoir, je me faisais à moi-même une sorte de parade : à Saint-Séverin j'étais gothique, romantique et mystique. J'y priais avec délices, surtout si je me trouvais seul. La palmeraie de pierre me procurait un ravissement où l'art secondait la piété. En regardant ces voûtes et le merveilleux bariolage des vitraux, je me sentais heureux de croire et décidais que je serais un saint. Mon âme se désincarnait voluptueusement, je dis bien, voluptueusement, car c'était dans une espèce de luxure spirituelle qu'elle se roulait à présent. Comme tout me revient quand j'y songe ! Lointaine et dégoûtante me paraissait toute sensualité. Ces choses, je les laissais à d'autres, à qui en voulait. Moi, j'étais d'une espèce différente. D'abord, j'avais une vocation religieuse. Le Père X. me l'avait dit.

Quittant Saint-Séverin, je me rendais à Saint-Julien qui n'était qu'à

deux pas. Là, je m'épanouissais. J'étais chez moi, chez mon patron, j'admirais en connaisseur le chapiteau où se jouaient des sirènes, je faisais de grandes prières, je soignais mes genuflexions, j'admirais inconsciemment mes belles attitudes dans cette église parfaite. Un miroir se fût trouvé là que je m'y fusse regardé, je pense. Peut-être suis-je sévère, peut-être suis-je plus sévère que Dieu ne l'était lui-même à cette heure-là. Comment savoir ? Qu'on me la rende, ma petite âme niaise d'autrefois !

Sorti de l'église, j'errais dans le charmant terrain vague qui la bordait alors. Je regardais au loin Notre-Dame, je pensais : « C'est ma ville, elle est à moi, je suis d'ici. » Et je rentrais chez moi comme j'étais venu, à pied, parce que je n'avais pas d'argent, mais qu'est-ce que cela pouvait me faire ? Dans ma chambre, j'écrivais des vers, un sonnet sur Saint-Julien-le-Pauvre (précisément, lui non plus ne devait pas avoir d'argent, avec un nom comme ça : un point de ressemblance de plus avec les saints ; il avait tranché la gorge à son père et à sa mère, mais c'était là un détail que j'ignorais). Ce sonnet fut imprimé plus tard, personne ne saura jamais où, et je faillis en crever d'orgueil, mais je vais trop vite.

Je me promenais dans les vieilles rues de Paris, j'imaginai que j'étais d'un autre temps. Dans la chapelle des Sœurs blanches de la rue Cortambert qui chantaient si bien de leurs voix incolores, j'étais un catholique du moyen-âge, et de retour dans ma chambre, je me chantais le *Jesu dulcis memoria* à m'en étourdir. Je communiais tous les matins. Tous mes péchés avaient disparu derrière le rideau vert olive un peu passé de Saint-Honoré-d'Eylau. De la vie chrétienne, je ne connaissais que la douceur, la paix de la conscience, la joie du salut qu'on pouvait raisonnablement espérer.

Tel fut le mois de septembre de cette année-là qui fit couler tant de larmes.

*

J'ai dit ailleurs que la guerre me touchait peu. Elle allait pourtant finir par nous atteindre. Sans doute, nous n'avions pas encore de parents au front, mais ma sœur Retta, si vaillante qu'elle fût, n'avait pu résister très longtemps aux fatigues de la vie d'infirmière. Elle tomba malade en 1915. Alors commença pour elle un long calvaire. Sa poitrine se délabrant, on la mena dans le Midi, conformément aux idées de cette époque, et aux améliorations passagères succédaient de terribles rechutes. On l'opérait, mais rien n'y faisait. Lorsqu'elle semblait moins souffrir, on la ramenait à Paris. Je la voyais alors,

toujours aussi grave et, me semblait-il, plus belle encore que jadis, avec ses yeux immenses dans un visage d'ange tranquille et attentif. Aucune plainte ne sortait de sa bouche. Elle me souriait et se moquait un peu de moi avec gentillesse, me donnait des conseils comme à un enfant, car il y avait dans son esprit cette idée qu'elle devait prendre dans ma vie un peu la place de ma mère. Je mesurais avec effroi la distance qui me séparait d'elle, car à mes yeux elle était parfaite et j'avais beau me persuader que j'étais pur, devant elle je sentais que je ne l'étais pas. Ce qui me frappait le plus dans son visage était le contraste entre ses cheveux noirs et ses joues roses, hélas, trop roses. Elle était la seule personne qui m'intimidât. Quand elle apprit que je devenais catholique, elle se borna à dire que c'était très bien. Sa religion à elle, autant qu'on puisse le savoir, car elle gardait ces choses pour elle, sa religion se confinait à la lecture de la Bible, mais ses tout derniers moments révélèrent une foi profonde. Je crois que de nous tous c'était elle en qui notre héritage écossais se montrait le plus fort. Sa douceur et sa bonté cachaient une nature inflexible. Je pense à elle avec une sorte d'émerveillement, car si j'ai connu sur cette terre quelqu'un qui approchât de l'idée que nous nous formons de la sainteté, ce fut bien cette jeune fille souriante et torturée qui fut ma sœur.

Au lycée où je rentrai en octobre, je retrouvai les grandes cours mornes, les élèves un peu plus soucieux et les blessés en plus grand nombre. Nous descendions vers le troisième hiver de guerre comme dans une vallée de plus en plus obscure. De mauvaises rumeurs circulaient. J'en finissais par sortir de l'espèce de rêve éveillé où j'avais vécu jusqu'alors. Roger, qui avait repris sa place à côté de moi, me passa un jour *Le Feu* de Barbusse et j'en éprouvai un choc qui, du reste, ne fit que me rejeter en moi-même. L'Histoire n'était autre chose à mes yeux qu'un des aspects de l'enfer. J'avais beau lui opposer l'Evangile, en ce moment la voix du Christ était couverte par les longs aboiements du canon. C'était en vain que les dernières feuilles des platanes imitaient l'or dans un ciel encore bleu, en vain que nous avions quinze, seize et dix-sept ans, l'humanité était maudite. La boucherie continuait à toute heure du jour et de la nuit à moins de cent kilomètres de ces salles où nous étudions. Toute une France mourait. Je rendis le livre à Roger sans un mot. Il me citait quelquefois les phrases les plus grossières qu'échangeaient les soldats dans ces pages, il me les citait, pour voir.

Pour voir quoi ? Je pense à cet étrange garçon, au plaisir qu'il prenait à dire certaines paroles qui semblaient étonnantes, sorties d'une bouche au dessin si pur. Il fallait être aveugle pour ne pas voir qu'il avait embelli pendant les vacances. Son visage produisait un effet de stupeur comme eût pu le faire une apparition. Lorsqu'il baissait les

yeux et que ses longs cils noirs jetaient une ombre sur ses joues blanches, il faisait songer à une jeune fille, mais sous des dehors très légèrement efféminés, c'était un garçon rude et impérieux, malgré la politesse qu'il affectait avec moi.

Je l'admirais, je me trouvais moins bien que lui, mais alors même que nous étions assis l'un à côté de l'autre, je ne pensais à lui que très rarement. Une transformation s'opérait en moi dont je ne soupçonnais pas le sens. Contre le monde dont le caractère diabolique me paraissait évident, je ne voyais d'autre refuge que le royaume intérieur dont parlait l'Évangile. Tout cela, ai-je besoin de le dire, n'était pas net dans mon esprit, mais je sentais toute la force de la parole du Christ nous révélant que le royaume de Dieu est au dedans de nous. Là était le refuge contre le malheur, contre la tristesse, contre l'impureté. Je récitais de mon mieux toutes les prières du matin et du soir, j'y trouvais le bonheur, puisque c'était le bonheur que je recherchais alors que je croyais chercher Dieu. Les messes chantées des Sœurs blanches me délivraient de toute crainte, me parlaient d'un monde à la fois présent et lointain, de la patrie des âmes contre laquelle la méchanceté des hommes ne pouvait rien. Il y avait dans les mélodies du chant grégorien, tranquilles et indéfiniment étirées, une espèce de sortilège qui m'enlevait doucement à moi-même. Les messes basses étaient loin d'avoir le même effet sur moi. On voit par là à quel niveau de spiritualité je me trouvais alors. Je m'accordais d'avance une bonne place dans le paradis catholique, puisque tout allait si bien. L'hérésie me faisait horreur. Je mis de côté la Bible protestante de ma mère et m'attachai à Crampon. Le fanatique s'éveillait en moi, assez timidement d'abord, car il y avait bien des protestants dans ma famille et je m'interrogeai sur leur salut. Il se mêlait à ces préoccupations une arrogance tout à fait inconsciente. Modeste aux yeux du monde, j'étais plein de moi-même, j'avais introduit dans ma vie ce personnage encombrant qu'est le catholique de combat, féru de prosélytisme. Avec un peu de hardiesse, j'aurais entrepris la conversion du lycée, mais une timidité naturelle me fermait la bouche devant certains regards un peu narquois, et je ne devenais bavard qu'avec Philippe dont j'avais résolu de faire un saint (comme moi) et le pauvre calviniste que j'écrasais de mon savoir et à qui j'affirmais que Dieu n'était pas dans son église, « dans ce que vous appelez vos temples ». Il me regardait d'un œil triste au lieu de m'allonger un bon coup de poing qui eût remis ma théologie en place. A parler simplement, je ne suis pas très fier de la figure que je faisais alors et qui était celle d'un pieux nigaud.

L'hiver de cette année-là fut un des plus rudes de la guerre. Chez nous, il y avait juste assez de charbon pour entretenir un petit feu plus décoratif qu'utile dans la salle à manger. Nous grelottions dans nos pardessus. Des engelures gonflèrent mes doigts et crevèrent, laissant pour des années la marque de petites plaies. D'autres que nous arrivaient à se chauffer et à se nourrir normalement, mais il fallait pour cela des moyens que nous n'avions pas. Je n'ai pas souvenir d'avoir beaucoup souffert de ces circonstances. La religion me portait à travers tout cela. Les privations, les saints en avaient eues ! J'avais faim et j'avais froid, c'était tout ce qu'il fallait pour être heureux selon saint François d'Assise. Mieux valait pourtant ne pas tomber malade. Un jour, Anne revint avec un gros paquet sous le bras. « J'ai pu me procurer du charbon », dit-elle à Papa avec un sourire de bonheur. Le paquet fut immédiatement vidé dans la grille où rougeoyaient modestement quelques boulets. Nous attendîmes. De la fumée monta dans la cheminée au bout d'un instant. « Ça prend. » Oui, ça prenait et déjà nous tendions les mains en avant, mais notre joie fut courte : on avait vendu à Anne des pierres enrobées de poussière de charbon. « Mes pauvres enfants », dit simplement mon père.

Sans doute à cause de cet hiver difficile, le printemps qui suivit jeta tout le monde dans une sorte d'effervescence modérée, car malgré tout la guerre était toujours là. Le chevalier de la foi, candidat au martyre, eut lui aussi sa petite part de l'émancipation générale qui se manifestait au lycée. Les jeunes pousses brillaient au soleil et l'air plus doux nous grisait comme de jeunes animaux. Un jour, mon camarade Roger se mit à me parler d'une façon plus libre qu'à l'ordinaire et subitement je trouvai cela curieux à entendre. Il me conseilla d'aller au bordel. Je ne savais pas ce qu'était un bordel. Il me l'expliqua, me donna une adresse près de la Bourse et me dit que cela me coûterait vingt francs, « mais, ajouta-t-il, tu ne le regretteras pas, et puis, on n'est pas un homme si on n'est jamais allé au bordel. Evidemment, si tu veux coucher avec mademoiselle C. (il nomma une cantatrice célèbre), cela te coûtera plus cher ».

Je revins chez moi absolument éberlué par ce discours. Puisqu'il fallait aller là-bas, j'y songerais. Aujourd'hui j'en suis encore à me demander quel ménage cela pouvait faire avec mes idées religieuses. Peut-être, avec les incohérences de mon âge et de ma nature, n'y pensai-je même pas. Je n'ai, en tout cas, aucune explication à donner au fait que je me mis à faire des économies pour amasser la somme nécessaire, sou par sou, très littéralement.

Enfin j'eus vingt francs et le premier jeudi qui suivit, je remontai à pied le Boulevard des Italiens, la tête en feu et la gorge serrée, car les phrases prometteuses de Roger me sonnaient aux oreilles (je lui avais

dit que ce jour-là, la chose allait se faire), mais j'avais peur. Les délices de la chair, la Volupté, j'allais enfin connaître ces choses mystérieuses, mais j'avais peur. Je souffrais. Chaque pas me rapprochait de la rue rendue fameuse par ses maisons closes et je sentais que rien ne pouvait m'empêcher d'aller « là-bas », quand tout à coup, comme je passais devant un magasin assez luxueux, je fus attiré par des gants. Jamais je n'en avais vu de plus beaux. Aucun rapport avec les gants de laine que je portais : c'étaient des gants de peau, des gants de Suède. Pour vingt francs, je pouvais m'en offrir une paire. Nouveau débat : oserais-je entrer dans ce magasin tout brillant de lumières ? « Mais, pensai-je, si tu n'oses pas même entrer dans un magasin, comment oseras-tu entrer dans un bordel ? »

Était-ce là ou *Aux Trois Quartiers* que j'achetai ces gants ? Et combien de temps mon incertitude dura-t-elle ? Je ne puis répondre. Je sais seulement que cet après-midi-là, je rentrai chez moi les mains cachées dans ces gants qui me parurent si beaux que je ne me lassais pas de les considérer, écartant les doigts, allongeant les bras, prenant toutes sortes d'attitudes dans ma chambre et flairant ce cuir dont l'odeur animale me grisait.

Le lendemain je les mis pour aller au lycée et les gardai dans une poche, en classe. Roger me demanda aussitôt si j'étais allé « là-bas » et je lui dis que non, que je n'en avais pas envie. Il ne répondit pas, mais son profil prit une expression d'extrême sournoiserie. Je ne résistai pas au désir de lui montrer mes gants. N'était-ce pas pour cela que je les avais mis dans ma poche ? Il était si élégant et moi vêtu d'une façon si simple... Pour une fois, il allait voir. « Regarde ce que je me suis acheté hier. » Il prit les gants, les examina et se baissant un peu pour n'être pas vu, les porta à son visage, les respira comme on respire une fleur, puis me les rendit sans un mot.

*

A quelque temps de là, Roger me croisa dans une cour qui n'était pas la nôtre et où nous ne connaissions personne. J'eus l'impression qu'il m'attendait. Il portait un imperméable de gabardine grise serré à la taille par une ceinture et à ses mains des gants tout aussi beaux que les miens. Je ne sais ce qu'il me dit, mais il me parla avec une grande douceur et une sorte d'humilité qui me surprit. De même qu'on demande une faveur, il me proposa de faire un tour avec lui dans une petite avenue, après la classe.

Je connaissais parfaitement cette avenue. Elle était charmante. Avec ses jardins et ses arbres, elle pouvait faire croire qu'on se trouvait en

province et il y avait un endroit où les bruits de la ville n'arrivaient presque plus. J'ajoute, puisqu'il faut tout dire, qu'elle jouissait d'une réputation assez mystérieuse, mais je comprenais mal de quoi il s'agissait. Les garçons s'y attardaient. Je n'en savais pas plus long. Roger me considéra, attendant ma réponse. A cette époque, je n'étais pas encore trop sensible à la beauté et d'autre part il y avait chez ce garçon je ne sais quoi de dédaigneux qui m'écartait de lui, mais ce jour-là, il n'était plus le même, il voulait plaire, ses yeux parlaient et il me sourit avec une tendresse que je n'avais jamais vue à un homme. Je me souviens nettement du sentiment que j'eus alors d'être ensorcelé par quelque chose que je ne connaissais pas, une force obscure et d'autant plus fascinante qu'elle était dangereuse. Je me trouvais devant du nouveau. Presque sans hésiter, je dis oui.

A quatre heures cinq, il m'attendait devant la grande porte du lycée (nous ne nous étions pas rencontrés en classe, ce jour-là) et d'une manière qui m'intimida un peu, il me glissa le bout des doigts sous le bras. Comme il semblait heureux ! Il me dit quelques mots en espagnol, langue qu'il parlait à ravir, et je ne compris pas bien, mais je me sentis flatté. Ce fut alors qu'il se produisit un incident qui m'a toujours paru inexplicable. Nous étions presque en face de la petite avenue, quand un élève que je connaissais à peine et que je fuyais d'ordinaire, parce qu'il m'ennuyait, se jeta contre moi, un peu comme un chien se jette dans vos jambes. C'était un garçon de petite taille et assez laid, mais trapu et qui portait toujours sa serviette des deux bras *derrière son dos*. Il se lança de mon côté en me criant : « Non ! C'est moi qui rentre avec toi ! » Je m'écartai et il me poussa vers les grilles qui bordent le lycée. La fureur monta au visage de Roger qui se tint immobile au bord du trottoir. « Avec moi ! criait le garçon. C'est avec moi que tu rentres ! » Je le repoussai et il se mit à me supplier avec une véhémence extraordinaire. Il était si curieux à voir avec ses bras derrière le dos, sa violence, et sa petite figure anxieuse d'où sortaient ces sortes d'aboiements, que j'en reçus un choc. Roger eut un geste d'impatience et traversa la rue sans moi. J'éprouvai un bizarre soulagement à le voir s'éloigner. Quant à l'intrus, il me raccompagna en silence jusqu'à la rue Cortambert. Je me suis souvent demandé ce qu'il avait en tête. Arrivé à ma porte, il me dit au revoir et me quitta.

Est-ce vers ce moment-là ? Je le pense. Cette année-là, en tout cas, je reçus une visite qui me fit une impression singulière, mais dont je ne compris tout le sens que lorsqu'il fut trop tard. Un soir, j'étudiais mes leçons dans la salle à manger, à la lumière d'une lampe posée sur la grande table. Comme je vois bien tout cela par le petit bout du télescope ! Je tournais le dos aux deux fenêtres dont les rideaux étaient tirés et la pièce autour de moi semblait obscure, mais il y avait

sur la table ce lac parfaitement rond et lumineux où mes mains tournaient les pages des livres. On sonna. J'étais seul dans la maison avec la bonne qui alla ouvrir. Un instant plus tard, une femme entra dans la salle à manger.

Je la reconnus tout de suite. C'était Jeanne, Jeanne Lepêcheur, ma Jeanne. Le cœur me sauta dans la poitrine. J'entendis la chère voix douce et un peu rauque m'appeler Joueur. L'ai-je embrassée, Jeanne ? Oh, j'espère que oui, mais je n'en suis pas sûr. J'étais d'une timidité maladive. Je me souviens qu'elle s'assit à la table, en face de moi et qu'elle me dit : « Alors, Joueur, vous voilà devenu un monsieur... » Elle était la même, elle était exactement la même, avec son joli sourire et son ruban autour du cou, et ses belles intonations faubouriennes – mais elle me disait vous... Je la regardai avec amour et ne trouvai presque rien à lui dire. Entre nous il y avait du temps. La largeur de la table nous éloignait l'un de l'autre, et cette table était faite de toutes sortes de choses. Les livres sérieux, le silence, la guerre tout autour de nous... Il ne restait plus rien du monde de la rue Raynouard. Le garçon maladroit et ignorant, la femme qui n'avait guère su qu'aimer, c'était en vain qu'ils se regardaient maintenant dans les yeux, ils ne se retrouvaient que pour se perdre. « Votre Maman, Joueur... » Je secouai la tête et Jeanne comprit aussitôt, sourit tristement. Comment avait-elle eu notre adresse ? Je ne sais pas. Elle resta quelques minutes et s'en alla. Je refermai mes livres, incapable de lire. Je ne la revis plus jamais.

Combien de fois j'ai pensé à elle dans ma vie ! J'essaie de la voir telle qu'elle était. Elle aimait beaucoup l'amour, sans mesure peut-être. Eh bien, tant pis, ou tant mieux, comme on voudra. Ce qui compte c'est qu'il n'y avait aucune malice dans son cœur. Elle était bonne et je l'aimais. Si tout était à refaire, si je pouvais de nouveau avoir seize ans et me retrouver devant elle, comme je la serrerais dans mes bras !

*

Quel homme de ma génération oubliera jamais ce printemps de 1917 ? La défection de la Russie, puis l'entrée en guerre des Etats-Unis. Les Allemands réfléchis comprirent que pour eux la partie était perdue quand ils trouvèrent du pain blanc dans les musettes des prisonniers français, mais je ne puis que renvoyer aux livres d'histoire.

Ce fut vers le mois de mai qu'une idée singulière germa dans le cerveau de mon père. Loin de moi l'idée de le critiquer. J'approuvais immédiatement tout ce qu'il décidait. De sa voix tranquille et un peu

voilée, il m'annonça un jour que puisque j'allais sur mes dix-sept ans, il fallait songer à faire quelque chose pour le bien général. Je ne compris pas. « La cause des Alliés, précisa-t-il. Par exemple, t'engager dans un service d'ambulances. » Il m'expliqua que l'Amérique n'avait pas attendu d'entrer en guerre pour envoyer en France beaucoup de garçons qui conduisaient au front des ambulances. Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'en principe on n'acceptait personne au-dessous de dix-huit ans, et je n'en avais pas encore dix-sept. Je ne le savais pas non plus et, du reste, ne songeais nullement à regimber. Pourquoi n'irais-je pas au front ? Je me mis immédiatement dans la peau du rôle. Un héros. De quoi avais-je peur ? De rien. « De rien », dis-je tout haut devant ma glace. Je me trouvai sublime.

Aujourd'hui, je me demande pourquoi mon père n'attendit pas que j'eusse accompli ma dix-septième année et fini ma rhétorique. Sans doute gardait-il le souvenir de la Guerre de Sécession pendant laquelle le Sud, comme le Nord, envoyaient au feu des garçons de quinze ans. Et puis, il ne s'agissait pour moi que de conduire une ambulance et mon père croyait alors que cette occupation ne comportait que très peu de risques.

Je gardai pour moi la décision de mon père à mon égard. D'abord, il me plaisait d'avoir un secret, mais sans doute l'amour-propre me retenait-il d'en parler, car j'avais peur qu'on ne se moquât de moi et aussi qu'on ne trouvât mon père un peu déraisonnable. Pourtant, je me crus obligé d'en dire un mot au Père X. qui marqua d'abord de l'étonnement, puis croisa les bras et me considéra d'un air sceptique. « Vous allez revenir comme un vaincu », me dit-il. Je ne répondis pas, mais il n'était pas difficile de voir que ce projet lui paraissait désastreux. En partant si tôt, je perdais une année d'études, mis à part les dangers possibles auxquels je serais exposé, et il est vrai que cette année de philosophie me manqua toujours. Quant aux dangers, je ne les imaginai même pas.

Nous étions alors en avril et, avec mon insouciance ordinaire, je cessai de penser à ces choses. Un jour, cependant, je chuchotai à Roger que j'allais partir et que l'année prochaine il ne me reverrait pas. « Ah ? fit-il. Où vas-tu ? En Amérique ? — Non, répondis-je bizarrement, plus loin. » Il ne me posa aucune question, parce que je ne l'intéressais plus guère.

A vrai dire, ce n'était pas à lui que je voulais annoncer mon départ, mais à Frédéric. Je ne lui avais pas encore une seule fois adressé la parole et j'en souffrais tellement que cela finit par se savoir. Sans doute Philippe avait-il parlé. On apprit donc que j'étais amoureux, et de qui. Personne ne se moqua de moi. Bien au contraire, je remarquai chez tous mes camarades une gentillesse et un désir de se rapprocher de moi. Pas un seul ne fit allusion à ce que tout le monde savait.

L'intolérance et la cruauté, si fréquente chez les hommes, n'étaient pas du tout le fait de ces garçons de seize ans, et tous me souriaient. Ce fut sans doute vers ce moment-là que j'essayai sottement de me figurer qu'en avalant un peu de farine j'allais mourir comme madame Bovary avec son arsenic. Je savais parfaitement que je n'allais pas mourir, mais je voulais mourir à cause de Frédéric.

Un jour, je le vis venir vers moi et j'aurais fui si j'avais pu, mais la stupeur me frappa d'immobilité. De l'air un peu bourru qui ne le quittait jamais, il me serra la main et me demanda de le raccompagner jusque chez lui, à la Porte Maillot. Je fis oui de la tête et le suivis. A coup sûr, on lui avait tout dit et je me sentis mourir d'un honteux bonheur. Ma vie en dépendrait que je ne pourrais me souvenir des paroles que nous échangeâmes. Il n'était pas bavard et j'étais à peu près muet. Je me souviens seulement avoir dévoré des yeux pendant toute la promenade ce petit profil batailleur. Avec un peu plus de réflexion, j'aurais compris que ce garçon agissait par générosité pure, car je ne l'attirais en aucune manière. Tous les jours cependant et jusqu'aux grandes vacances, il me permit de faire avec lui ces quelques centaines de mètres qui nous séparaient de la maison de ses parents. Jamais je ne lui dis un mot des sentiments qu'il éveillait en moi et notre conversation était exemplaire bien que fort ennuyeuse, car nous n'avions pas les mêmes goûts. Un jour je m'enthousiasmai à lui demander s'il aimait les histoires de fantômes et il me répondit doucement que cela ne l'intéressait pas. Il me dit aussi, j'écirais plus exactement que son profil me le dit, parce que je ne voyais guère que cela, qu'en fait de religion, il croyait en Dieu, un point c'est tout, et que tout le reste était de la blague.

Je le regardai avec horreur. Il n'était pas catholique ! C'était un déiste à qui j'avais affaire, un voltairien peut-être. Le coup fut pour moi violent, puis je retombai dans la contemplation abrutissante de ce bel œil bleu qui ne voulait pas me voir et tout en souffrant je me sentais heureux. C'était cela qu'il me donnait sans le savoir, le bonheur dans la souffrance et en même temps une sorte de tranquillité. Il cessait d'être inaccessible. Je l'appelais et, ivresse, il répondait. Que voulais-je de plus ? Je ne sais. Je n'avais ce qu'on appelle de mauvais désirs pour personne, pas plus pour lui que pour un autre. Je crois que si j'avais pu lui dire que je l'aimais, j'aurais été soulagé d'un grand poids, mais il eût fallu d'abord m'expliquer que j'étais amoureux, ce que je ne savais pas du tout. Lui le savait, moi, non. Tous les garçons de ma classe comprenaient et j'étais le seul à ne pas voir clair. Quoi qu'il en soit, il me rendit la paix, par bonté de cœur. J'ai encore la photographie qu'il me donna de lui, la dernière fois que nous nous vîmes, cette année-là. Elle me fait voir un charmant visage, moins parfait peut-être que je ne me le figurais, mais au regard

Il y avait plus d'un an que Sidonie ne venait plus travailler chez nous. Pour qui eût-elle travaillé, en effet ? Deux de mes sœurs infirmières, les autres à l'étranger, nous n'avions plus besoin de ses services, mais ou je me trompe fort, ou mon père lui venait en aide dans la mesure de ses moyens. J'allais la voir de temps à autre. Elle habitait au dernier étage d'une vieille maison de la rue des Archives et la fenêtre de sa petite chambre, qu'elle comparait d'une manière à la fois absurde et un peu sinistre à la chambre de Mimi Pinson, s'ouvrait sur un océan de toits. Je me penchais au-dessus de la gouttière et mes entrailles se serraient à la vue des passants minuscules sur des trottoirs larges comme un petit ruban, mais je relevais aussitôt la tête et mes regards se perdaient dans le ciel. « Que c'est beau, Mademoiselle ! » m'écriais-je. Et la voix un peu gouailleuse du fond de la chambre : « Ah, c'est Paris, mon beau Paris ! » Quand je me retournais, tout me semblait noir pendant quelques secondes, puis je redécouvrais la vieille demoiselle assise sur une chaise basse, les genoux recouverts d'une grande pièce d'étoffe à laquelle elle travaillait.

Un lit de fer, quelques sièges, une table avec une cuvette derrière un petit paravent, c'était à peu près tout ce qu'on voyait d'abord entre ces murs dont le papier n'avait presque plus dessin ni couleur, mais sur le coin d'une table un goûter m'attendait : deux gâteaux de boulanger dans une soucoupe et une tasse de thé pâle. En moins de trois minutes, la tasse et la soucoupe se trouvaient vides. Nous bavardions et riions de tout. Je crois qu'elle me trouvait un peu simplet pour mon âge, mais elle m'aimait bien et se moquait doucement de moi en tirant son aiguille jusque par-dessus sa tête grise : « Alors, monsieur Julien, c'est à la *Maison de Blanc* que votre Maman vous a acheté ? » Elle ôtait son lorgnon d'acier pour rire plus à son aise. « En tout cas, me disait-elle, vous, vous n'êtes pas fier. Vous n'oubliez pas votre vieille amie. » Elle me parlait alors du peuple. C'était un mot qu'elle avait sans cesse à la bouche. « Le peuple, nous, on est le peuple ici, le peuple de Paris, monsieur Julien, vous n'avez qu'à regarder par la fenêtre, vous le verrez, tout ça, c'est du peuple. » Je ne sais de quel obscur grief elle se libérait en parlant ainsi, mais je crois qu'elle en voulait d'une façon générale à tous ceux qui n'habitaient pas comme elle, pauvrement, sous les toits. Je ne prenais pas garde à ses tirades dont le sens m'échappait, je lui demandais la permission de jouer un air, car elle possédait un phonographe dont l'immense pavillon peint en mauve

s'ouvrait dans la pénombre comme une fleur monstrueuse. On fixait le diamant, on plaçait le manchon, et la Garde républicaine frappait l'air de ses cuivres retentissants. A *Sambre-et-Meuse* succédait la *Marche des Allobroges*, mais il y avait aussi une chanson où il était fort question d'amour. L'air m'est resté en tête d'un bout à l'autre et j'entends encore la voix du ténor à la fois langoureux et nasillard détaillant le vers de la fin qu'il filait en un savant decrescendo :

... *Et confondre le rêve et la réalité !*

« C'est joli, vous ne trouvez pas ? — Oh, oui, Mademoiselle ! »

Plusieurs fois, elle parla de femmes. Là encore, elle avait je ne sais quels comptes à régler avec le destin. Posant son ouvrage, elle ajustait son lorgnon et me regardait droit dans les yeux. « Savez-vous comment elles les tiennent, les hommes, monsieur Julien ? Je m'en vais vous le dire. Ce sont des vicieuses. » Je ne savais pas ce qu'elle voulait dire et gardais le silence. « Des vicieuses », répétait-elle avec une sorte de fureur et ses petits bras secs s'agitaient. Pauvre demoiselle ! Quelles déceptions aviez-vous connues ? Je laissais passer le mystérieux accès de rage, puis je lui demandais de me parler de ses souvenirs. Elle connaissait la Hollande, toutes les villes de Hollande, mais j'aimais mieux qu'elle me parlât de la Commune. Le ciel tout rouge, la Seine coulant entre des murailles de feu. « Il tombait de la mitraille dans les rues. On s'était réfugié dans une cave, toute la nuit, on a entendu le canon. J'avais six ans. » Je la quittais à regret, j'avais passé une bonne après-midi. Dans la rue j'essayais de chanter comme le ténor et de mêler le rêve et la réalité. Au fond, ai-je jamais fait autre chose ?

Au lycée, nous avions un professeur dont tout le monde disait qu'il avait une maîtresse. Il portait une redingote noire et un pantalon à raies et, sans contestation possible, il bedonnait. Je me figurais qu'une fois par an, il prenait le thé avec une femme dans un petit appartement au fond d'Auteuil et qu'ensuite ils faisaient la chose mystérieuse décrite par Giulio Romano. Une fois par an seulement. Je ne sais d'où me venait cette idée que Boccace n'était pas parvenu à corriger, mais à laquelle, du reste, je ne m'attardais guère maintenant, parce que cela ne m'intéressait plus. M'intriguait un peu, cependant, le fait que les garçons et les filles dans la bibliothèque de M. Kreyer étaient jeunes, sveltes et idéalement beaux. Ils prenaient de plus des attitudes qui tenaient parfois de l'acrobatie. Etait-il possible d'imaginer le professeur en question se livrant à l'impureté de cette manière qui demandait de la souplesse et des membres déliés ? Bah, cela le regardait. J'avais quant à moi une vie parfaitement tranquille, sans désirs ou presque.

Je n'ai jamais su au juste ce que mes camarades pensaient de moi. Sans doute me jugeaient-ils avec une sorte d'indulgence, car ils ne me tourmentaient pas. Ils savaient que j'étais nouveau converti. L'un d'eux dit un jour en parlant de moi : « Il ne faudrait pas qu'il perde la foi, car alors il perdrait tout. » Ce garçon s'appelait Juillard. Où est-il maintenant ? Il rivalisait avec moi en français, mais j'étais toujours avant lui. Pour tout le reste, sauf les mathématiques, j'étais passable. Je ne brillais pas. Les textes à apprendre par cœur se logeaient difficilement dans ma tête. Un jour, notre professeur nous proposa d'apprendre un poème de notre choix et de venir le lui réciter sur l'estrade. Je choisis une vingtaine de vers d'Henri de Régnier, parce que je trouvais que c'était là une longueur raisonnable. Plusieurs élèves se distinguèrent, récitant avec expression, ce qui provoquait une gêne inexprimable et quelques fous rires. L'un d'eux nous régala du *Cœur de Hjalmar* avec des effets de voix qui donnaient envie de se cacher sous son pupitre. Mon tour vint. Je montai sur l'estrade et commençai :

*Cette colline est belle, inclinée et pensive*⁵...

Parvenu à cet endroit, je m'arrêtai. Ma mémoire ne me livra pas un seul mot du reste. « J'ai tout oublié, dis-je. Je le savais pourtant tout à l'heure. » Ayant prononcé cette phrase, je tournai les yeux vers mes camarades comme pour les défier de se moquer de moi, mais pas un ne rit. Pour la première fois, un peu tard sans doute, car nous étions à la veille des grandes vacances et je ne devais plus les revoir, je sentis qu'ils m'aimaient bien. « Amnésie passagère, grommela le professeur, c'est très connu. Je vous donne quinze. » Dans le plus profond silence, je regagnai ma place. Une émotion absurde me faisait battre le cœur à tout rompre, mais pour n'en rien laisser voir, je croisai les bras sur la poitrine et regardai droit devant moi. L'idée que j'allais partir dans quelques semaines me remplit d'une tristesse subite.

*

Mon Dieu, je vois bien le chemin que vous faisiez vers moi, mais je ne vois pas celui que je faisais vers vous. Étais-je donc immobile ? Le mal que j'avais appris à Gênes, il me semble que je l'oubliais et qu'une sorte d'ignorance se reformait par-dessus ces petites notions fragmentaires qui ne faisaient voir de l'amour physique que son aspect le plus misérable. C'était là que je situais le péché, tout le péché. On devait l'éviter sous peine de damnation, mais je me croyais sauvé. De

là venait mon insouciance. J'étais sûr de mon salut. Cette certitude me portait comme la mer porte la barque.

Dans l'espèce de rêve où je vivais, je me présentai en juillet 1917 à la Sorbonne pour passer mon premier baccalauréat. La crainte d'échouer ne m'effleura pas, bien que j'eusse toutes les raisons de trembler, ne sachant rien en physique, rien en chimie, moins que rien en mathématiques. On me posa sans doute des questions faciles. Quoi qu'il en soit, je fus reçu avec la mention *bien*, à cause de mes dissertations française et anglaise. C'est du moins ce que je suppose. J'étais sûr que je passerais, non parce que je croyais en savoir plus long qu'un autre, mais bien parce que je m'étais persuadé que rien de fâcheux ne pouvait m'advenir. D'où tirais-je cette confiance ? Rien de plus obscur dans toute ma vie. J'avais cette idée que si je restais fidèle à Dieu, j'avais droit à une protection entière et totale sur le plan temporel. On ne pouvait ni me toucher, ni me nuire, puisque j'étais entièrement l'enfant de Dieu. C'était là mon secret dont je crois n'avoir jamais dit un mot à personne.

Le lendemain de mon baccalauréat, mon père me mena rue Raynouard jusqu'à une charmante maison Directoire qui n'existe plus et dont les jardins dévalaient vers la Seine. De grands arbres se penchaient sur de longues allées sinueuses qui enlaçaient comme des bras de vastes pelouses où il eût été délicieux de s'asseoir vers la fin d'un beau jour. Tout parlait de temps plus heureux que le nôtre. J'étais sensible à la mélancolie de ce lieu dont on chercherait vainement les traces dans le Paris actuel. Au bas des jardins, rangées en ordre devant la grille qui s'ouvrait sur le quai de Passy, je vis une vingtaine de voitures d'ambulance peintes en gris fer et ornées d'une croix rouge. La dernière de ces voitures était la mienne. J'avais appris à conduire et mon père m'avait fait faire un uniforme kaki. Alors seulement je commençai à croire que j'allais partir, que tout était vrai d'une certaine manière – avec beaucoup de réserves, mais c'est ici que la mémoire me faut. Je crois que pour le moment, je n'étais tenu que de me présenter rue Raynouard chaque jour à une heure donnée. On attendait peut-être que la section fût au complet. Je n'arrive pas à me rappeler la manière dont j'occupais mon temps, mais quelque chose me revient à l'esprit que je trouve curieux. Il y avait beaucoup d'allées et venues dans la maison de la rue Raynouard et l'on y voyait des garçons attachés à d'autres services que le mien, tous en uniforme. Un jour, un de ces garçons s'approcha de moi et me demanda si je voulais boire quelque chose avec lui dans un café voisin. Je n'avais jamais mis les pieds dans un café et j'hésitai une ou deux secondes avant d'accepter, mais le garçon me prit le bras et nous descendîmes sur le quai. Inutile de chercher l'endroit où se trouvait le café. Tout a été bouleversé de fond en comble et cette partie de Paris n'a plus aucun

rapport avec ce qu'elle était avant la guerre de 14. Le café ressemblait à un café de province, une salle basse et sombre avec des banquettes de cuir. Mon compagnon me fit asseoir face à la porte et prit place de l'autre côté de la table. Les minutes qui suivirent furent étranges et, en ce qui me concerne, parfaitement inoubliables. Je me tenais très droit et gardais le silence. Si j'avais pu le faire sans désobliger, je serais parti, mais le regard du jeune Américain me tenait à ma place et, par orgueil sans doute, j'évitais de détourner la vue. Il ne me dit rien, repoussa la boisson qu'on lui avait servie et croisant les bras sur la table, avança tant soit peu son visage vers le mien. Ce fut alors que je commençai à éprouver une très grande gêne et, ne comprenant rien à notre silence, j'essayai de dire quelque chose, mais ces paroles banales tombèrent dans le vide. La beauté de cette figure muette me frappa. On eût dit qu'elle voulait se fixer dans mon esprit à tout jamais, car elle demeurait parfaitement immobile. Seuls vivaient les yeux bleus dans lesquels je lus tout à coup une détresse et une sorte d'appel qui me remplirent d'un profond malaise. Peut-être en parut-il quelque chose sur mes traits, car le jeune homme se leva brusquement, paya et sortit avec moi. Sur le quai, il me jeta : « *So long !* » (au revoir) et disparut. Je ne le revis pas, mais j'ai bien des fois pensé à lui.

Un matin de juillet, à huit heures, ma section se mit en route pour une destination connue seulement de notre chef, Mr. Ware. Mr. Ware était un jeune homme svelte et vif, avec un visage de chat tigre et une petite moustache féroce. La première fois qu'il me vit, il murmura quelque chose à l'oreille de son supérieur, Mr. Galatti, Américain à la peau olivâtre et aux yeux noirs, qui lui répondit simplement : « Je sais, mais il *faut* que vous le preniez. » Cette allusion à mon âge me troubla. Quoi qu'il en soit, ce matin de juillet, la section entière était présente et les ambulances sortirent l'une après l'autre, mais non pas la dernière, qui était la mienne.

J'ai dit que j'avais appris à conduire. J'exagère. Je savais faire avancer ma voiture, mais la diriger comme il fallait était une tout autre histoire. Il y avait à droite et à gauche de la grande grille deux bornes. Je choisis celle de gauche pour y heurter ma roue d'avant. Rougir n'arrangeait rien. On ne me fit aucun reproche, mais je reçus l'ordre de descendre. J'aurais voulu descendre jusqu'au centre de la terre. Au bout d'une demi-heure, le dommage était réparé et je remontai dans mon ambulance, cette fois aux côtés d'un jeune soldat en bleu horizon qui, lui, savait conduire, et au bout d'un certain temps, nous rejoignîmes la section dans un village qui s'appelait Moulin-de-Meaux.

Plusieurs fois dans la suite du temps, il m'arriva de penser à

l'inconnu du quai de Passy, parce qu'il y avait dans ses yeux quelque chose que je n'avais jamais lu dans les yeux d'un homme. Je me demande même si jusqu'alors, j'avais pris garde à ce qui peut se passer au fond des prunelles d'un être humain. Ce fut un peu comme si une fenêtre s'ouvrait dans une pièce obscure. J'étais dans cette pièce et je voyais maintenant au dehors, mais je ne voyais que le ciel de la détresse humaine. Pourquoi le garçon avait-il l'air si triste ? A cette question, je ne pouvais répondre. J'aurais voulu pouvoir parler à l'être mystérieux qui n'avait rien dit. Aujourd'hui, je suis à peu près sûr qu'il fut le premier à me faire sortir de moi-même et à m'apprendre que cet inconnu qu'on appelle *l'autre* existait, lui aussi, tout autant que moi. Ce fut comme l'apparition du *prochain* dans ma vie. « Souviens-toi de moi ! disait avec force le visage immobile et muet. Regarde-moi, regarde-moi ! »

De tout cela je ne dis rien à personne. A qui aurais-je parlé, du reste ? Mes nouveaux compagnons ne songeaient qu'à rire. Ils étaient pareils à de grands beaux enfants un peu moqueurs, mais toujours prêts à s'entraider. On nous avait installés dans une vaste ferme dont le grenier avait été transformé en dortoir et chacun avait son lit de camp. Le jour, on nous menait dans la campagne pour nous perfectionner dans l'art de conduire une Ford. L'instructeur qui s'était chargé de moi était un garçon de New York qui me surveillait d'un œil ironique tout en mâchant un brin d'herbe. Il savait le français, mais il ignorait que je le savais aussi. J'allais et venais devant lui entre deux rangées de bâtons verticaux qu'il ne fallait pas renverser et, bien entendu, je n'en manquais pas un seul. Des paysans observaient cette opération. « Vous croyez qu'il apprendra, celui-là ? demanda l'un d'eux. — Jamais, répondit mon instructeur avec un sourire cruel, celui-là, jamais. »

J'en appris cependant assez pour suivre la voiture qui était devant la mienne lorsque nous quittâmes Moulin-de-Meaux. Où allions-nous ? Notre chef ne nous le dit pas. Le premier jour, nous nous arrê tâmes à Vitry-le-François pour y passer la nuit dans nos ambulances rangées le long d'une rue. Il se trouva qu'un tas de ferraille qu'on avait oublié de mettre ailleurs avait été jeté dans ma voiture. J'étais si ignorant de ce qu'il fallait faire, si timide aussi et même si sot, qu'au lieu de me plaindre, je me contentai de couvrir d'une bâche ce monceau d'outils et m'étendis dessus pour dormir. La merveille est que je tombai presque aussitôt dans un profond sommeil d'où je ne fus tiré que le lendemain matin à six heures.

Encore une assez longue étape ce jour-là. J'apprenais à rouler, puisqu'il n'y avait qu'à suivre sans jamais modifier l'espace qui me séparait de la voiture précédant la mienne. Nous allions doucement. Vers le soir, nous atteignîmes Triaucourt. C'était une charmante petite

ville que la guerre avait épargnée, mais qui paraissait vide. Il est vrai que nous avons reçu l'ordre de ne pas nous promener au delà d'une certaine rue et les rares habitants que nous croisions gardaient un silence méfiant. « Demain, nous partons pour le front », disaient mes camarades...

Notes

1. Julien Green a cité dans son *Journal* le 19 avril 1944, à propos de détails qui se rapportent à son enfance, ce vers extrait de *The Rainbow*.
2. *L'Énéide*, VI, 261 : « [...] c'est le moment, Énée, d'avoir du courage et un cœur ferme. » La sibylle encourage ainsi Énée qui entre dans les enfers.
3. Proverbes, XXV, 20 : « Comme la teigne aux vêtements [...] ainsi la tristesse de l'homme nuit à son cœur. »
4. Première épître aux Thessaloniens, IV, 12 : « Comme les autres qui n'ont pas d'espérance. »
5. *La Colline*, dans *La Cité des eaux*.